

Du

Luxe Féminin

De quelques-uns de ses Problèmes
et de quelques-unes de ses Conséquences en Droit

Credo Pudicitiam, Saturno rege, moratam
In terris, visamque diu, quum frigida parvas
Præberet spelunca domos, ignemque Laremque.

.....
(Juvénal, VI, 1-10, 14, 15).

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Soutenue le 27 Mars 1914

PAR

François BOUSGARBIÈS

AVOCAT

PRÉSIDENT : M. Charles GIDE.

SUFFRAGANTS { MM. Fernand FAURE, *professeur*.
HITIER, *professeur*.

TOULOUSE

G. MOLLAT, Libraire-Editeur

70, RUE DE LA POMME, 70

1914

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

Du
Luxe Féminin

De quelques-uns de ses Problèmes
et de quelques-unes de ses Conséquences en Droit

Credo Pudicitiam, Saturno rege, moratam
In terris, visamque diu, quum frigida parvas
Præberet spelunca domos, ignemque Laremque.

.....
(Juvénal, VI, 1-10, 14, 15).

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Soutenue le 27 Mars 1914

PAR

François BOUSGARBIÈS

AVOCAT

PRÉSIDENT : M. Charles GIDE.

SUFFRAGANTS { MM. Fernand FAURE, *professeur.*
HITIER, *professeur.*

TOULOUSE

G. MOLLAT, Libraire-Editeur

70, RUE DE LA POMME, 70

1914



*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses ;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*

*Aux miens, je dédie ces pages, en
témoignage de ma profonde recon-
naissance.*

*Je les dédie à ceux qui me sont
chers.*

*Je les dédie aussi aux élégantes et
aux coquettes.*

F. B.

BIBLIOGRAPHIE

SAINT LAMBERT. — Essai sur le luxe.

DE LAVELEYE. — Le luxe (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1880).

SENAC DE MEILHAN. — Considérations sur les richesses et le luxe.

NADAULT DE BUFFON. — Notre ennemi le luxe.

ABBÉ PLUQUET. — Traité philosophique et politique sur le luxe.

TERTULLIEN. — Traité de l'ornement des femmes.

DUBOST. — De l'influence du luxe sur la répartition des richesses (*Thèse*, 1888).

LEROY-BEAULIEU. — Le luxe et la fonction de la richesse (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1894).

J. PINTO. — Essais sur le luxe.

BUTEL-DUMONT. — Théorie du luxe.

DAVID HUME. — Essai sur le luxe..

DURKHEIM. — De la division du travail social.

PAUL GIDE. — Etude sur la condition privée de la femme.

- R. ROUSSELOT. — Education féminine en France.
- OSTROGORSKI. — La femme au point de vue du droit public.
- J.-S. MILL. — Assujettissement des femmes.
- CHARLES LETOURNEAU. — Condition de la femme dans les diverses races et civilisations.
- R. SALEILLES. — L'initiative de la femme dans le domaine du droit.
- PERIER. — De la capacité de la femme.
- MOYSEN. — La femme dans le droit français.
- FONTANON. — Recueil des lois somptuaires.
- BAUDRILLART. — Histoire du luxe privé et public.
- FUSTEL DE COULANGES. — *La Cité antique*. — Histoire des constitutions politiques de l'ancienne France.
- LALLIER. — De la condition de la femme dans la famille athénienne.
- DESJARDINS. — Mémoire sur la condition de la femme dans le droit civil athénien.
- CLARICE BADER. — La femme grecque. — La femme romaine.
- A. GUÉRARD. — Essai sur l'histoire du droit privé des Romains.
- DUREAU DE LA MALLE. — Economie politique des Romains.
- GIRAUD. — Du vrai caractère de la loi Voconia.
- CAGNAT. — Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains.
- LABOULAYE. — Recherches sur la condition civile de la femme de Rome à nos jours.

DE VERTOT. — Mémoire sur l'établissement des lois somptuaires parmi les Francs (*Académie des Inscriptions*, mai 1766).

Abbé J.-B. THIERS. — Histoire des Perruques.

ETIENNE BOILEAU. — Les corporations.

CHERUEL. — Histoire de l'administration monarchique en France.

GINOUILHAC. — Histoire du régime dotal et de la communauté.

BRIDEL. — Le droit des femmes et le mariage.

CHARMONT. — Les transformations du droit civil.

F. LE PLAY. — Les ouvriers européens.

H. DONIOL. — Histoire des classes rurales.

M. HALBWACHS. — La classe ouvrière et les niveaux de vie.

Jules SIMON. — L'ouvrière.

Charles BENOIST. — Les ouvrières de l'aiguille à Paris.

D'HAUSSONVILLE. — Le travail des femmes.

P. LEROY-BEAULIEU. — Le travail des femmes au dix-neuvième siècle.

Octave UZANNE. — Parisiennes de ce temps.

LOMBROSO et FERRERO. — La femme criminelle et la prostituée.

Félix REGNAULT. — L'évolution de la prostitution.

AVANT-PROPOS

Annoncer quelques pages sur le luxe, *sur le luxe des femmes*, c'est annoncer, semble-t-il, une étude bien étrangère au Droit. Le lecteur a l'impression première de tenir sous sa main un livre qu'il pourra feuilleter négligemment et non un livre qui doit réclamer de l'attention. Il croit à des gammes de couleurs, à des cascades de parfums. Il attend la peinture de quelques envies. Il escompte des articles de mode ou des notes d'élégance. Son esprit tend à conclure sur l'heure que toute étude du luxe de la femme ne peut être que cela et doit se borner à l'énumération descriptive de ses manifestations. Il sait, en outre, que la magnificence créée, comme la magnificence de la nature, est le thème dont abusent les maîtres du style qui s'efforcent de faire briller dans leurs pages un peu de la splendeur des choses décrites. Le chroniqueur hâtif en mal de copie, le satyriste en quête de pamphlets faciles, le

poète tâtonnant, l'auteur léger et les censeurs de la chaire ont demandé au luxe. Comment pourrait-il être encore une source où vont puiser l'économiste et l'homme des Codes ?

Un peu de réflexion et quelques recherches détruisent cette erreur. De sévères esprits ont consacré au luxe de nombreux travaux. Ils ont été attirés peut-être par les charmes de surface. Ils n'ont pu être séduits que par la richesse du fond.

Le luxe s'offre aux études sérieuses les plus diverses. Historiens, psychologues et moralistes, juristes et économistes s'y sont attardés. Ils ont tari la source. Venir après les derniers discuter exactement les mêmes questions serait une tâche au-dessus de nos forces.

Nous envisageons une œuvre bien plus modeste.

Si bien des auteurs se sont complu à l'examen du luxe particulier des femmes, ils l'ont fait généralement dans des chapitres jetés au cours d'un travail traitant du luxe tout entier. Nous pensons donc que c'est une œuvre qui peut avoir quelque utilité de nous occuper uniquement du luxe féminin et de réunir en un seul volume les étapes et les problèmes les plus intéressants du faste des femmes à travers les principales civilisations. Nous nous bornerons, la plupart du temps, à énumérer dans un ordre chronologique des travaux choisis de juristes et d'économistes. Nous nous livrerons ainsi à un simple travail personnel de recherches, d'ordre et de classement.

Nous croyons cependant que ce travail de classement aura certains avantages en dehors de lui-même. C'est ainsi qu'il fera défiler devant nous un peu de la vie passée du monde. Nous aurons à suivre fréquemment l'histoire dans ce qu'elle a de plus humain et de plus vivant. Nous assisterons à l'évolution de bien des idées et de bien des choses, qui, annoncées de cet avant-propos, sembleraient planer au-dessus de notre sujet, mais qui s'en rapprocheront tout à l'heure. Nous pourrions en retenir d'intéressantes remarques.

De plus, il n'est pas douteux, et nous insistons sur ce point qui est la raison d'être de cette thèse, que le faste des femmes a eu de bien nombreuses conséquences, conséquences économiques et sociales surtout et des plus profondes, conséquences juridiques, et même conséquences pénales. L'amour très vif des femmes pour le luxe, leurs efforts pour donner satisfaction à ce sentiment, la réalisation de ce penchant ont eu sur la vie domestique, sur celle de la cité ou de la nation, maintes répercussions souvent imprévues. Ces conséquences, ces répercussions, en ce qu'elles se rapportent au Droit dans ce qu'il a de plus général et de plus étendu, y compris par conséquent l'économie politique et sociale, la législation ouvrière, etc..., nous les mesurerons autant que cela pourra nous être permis.

Il est impossible de mettre en formule brève le contenu de tout un ouvrage si mince qu'il soit. Il est d'évidence que nous ne pouvons pas entrepren-

dre une étude complète du luxe féminin à travers tous les âges et tous les pays. Ce n'est pas ici le lieu. Nous serions impuissants à le faire. Le mets deviendrait fastidieux :

Nous donnerons une définition économique du luxe.

Nous ferons à grands traits une étude générale de la femme et du luxe féminin.

Puis nous butinerons ce qui nous paraîtra le meilleur depuis le calme antique jusqu'à l'agitation de ce siècle. Nous irons de l'Athénienne à la femme romaine, des dames de la vieille France aux Parisiennes de nos jours. Nous procéderons par tableaux détachés. Nous nous efforcerons d'étudier chez chacune d'elles la partie la plus captivante et la plus vive du problème du luxe qui s'y trouva posé. A la période contemporaine, nous nous arrêterons plus longuement, le luxe féminin y offrant mille sujets d'étude du dernier intérêt.

Pour clore notre avant-propos, nous ne nous attarderons pas à dire nos craintes. Nous ne nous dissimulons pas la délicatesse de la tâche entreprise. Dans un sujet qui réclamerait à l'occasion bien des talents, de la science et de l'esprit, du tact et du style, nous nous emploierons de nos faibles ressources à voir juste et à mettre un peu de jour dans une question bien diffuse, répétant encore que nous voyons surtout l'utilité de cette thèse à présenter dans un rang logique des constatations et des conclusions apportées en majeure partie par

d'autres, avec l'espoir cependant qu'en étudiant séparément le luxe des femmes nous obtiendrons de ce fait quelques résultats nouveaux et des enseignements qui peuvent avoir quelque valeur.

INTRODUCTION

Avant d'entrer dans le sujet que nous venons de délimiter, nous jugeons nécessaire de nous expliquer sur deux points délicats.

I

Manifestations extérieures du luxe féminin.

A nos yeux, comme à ceux du lecteur, le luxe s'est présenté avec tout son cortège d'attraits extérieurs. La question se pose. Quel rôle dans notre ouvrage doivent jouer ces attraits qui ne sont que les manifestations du luxe sous toutes ses formes ? Est-il sage et est-il possible d'en faire abstraction ?

Nous allons traiter du luxe féminin. C'est dire que depuis les premiers âges jusqu'à cette heure, le mal du toujours nouveau et la fièvre de la co-

quetterie féminine, peuvent nous ménager bien des surprises, nous présenter bien des objets menus et fragiles et nous envelopper de mille frivolités. Sied-il dans une étude telle que celle à laquelle nous sommes tenu, où l'on doit s'entourer de vieux documents, invoquer l'autorité de juriconsultes et de savants économistes, de parler de bijoux, de parfums, de chiffons, de tous ces ouvrages qui semblent avoir été exécutés par des mains de fées pour les élégantes de chaque siècle ?

Sans doute ces trouvailles que nous pourrions faire, regardées une à une, ne font éprouver qu'une distraction banale, un charme tout relatif, celui de la curiosité satisfaite, un plaisir de collectionneur. Mais si nous jetons un regard d'ensemble sur le faste, nous voyons qu'il a une histoire. Cette histoire a marché du même pas que la grande, tantôt terne, vide, d'un minimum d'existence, tantôt d'une vie intense, qui paraît absorber en elle celle d'une époque ou d'un peuple. Si la chronique du luxe est, dit-on, de très près celle des mœurs, elle est aussi celle de l'art. Et l'art non classé en manifestations définies, l'art élargi, l'art en un mot superlatif de goût, l'art que l'on découvrirait dans la toge bien drapée, n'est-il pas le luxe lui-même ? Dans cette parenté, cette coexistence du luxe et de l'art réside un charme indéniable et élevé. Il peut filtrer un peu dans les lignes qui suivront. Il ne semble pas nuisible et superflu de s'arrêter par instants à des descriptions rapides de certaines créations

du luxe féminin et des originalités de certaines époques. Elles peuvent être l'agrément d'une étude en dernier ressort un peu sévère.

Il faut se demander d'ailleurs si nous ne devons pas aller plus loin et si l'agréable ne voisine pas ici avec l'indispensable. Ne nous heurterions-nous pas à l'impossibilité de faire un historique précis des conséquences juridiques et économiques du luxe féminin sans connaître quelques-unes de ses manifestations les plus essentielles et les plus typiques ?

Il nous sera interdit, nous le verrons mieux par la suite, de nous contenter d'abstractions, d'hypothèses, de raisonnement logique. Adoptant les indications de l'école réaliste et historique nous devons prendre contact avec les faits matériels, user de la méthode expérimentale. En économie nationale notamment, les faits avec leur nombre, leur modalité, importent plus que toute autre chose. Leur observation attentive est la condition nécessaire de toute étude qui doit se plier un peu aux lois et aux exigences des sciences précises.

A l'histoire, nous l'avons déjà indiqué, nous demanderons beaucoup. Si elle est impuissante à faire revivre les événements, elle a l'avantage de nous les présenter sous leur vrai jour avec l'éloignement, dans leur succession, leur rapport, leur relation étroite. Elle nous apporte fidèlement les faits du passé et elle nous dit l'évolution ou la répétition des idées des hommes, des principes de

la politique, les changements du droit, les fluctuations de la science économique, les progrès de la puissance matérielle du monde.

Cantonnés dans notre sujet, et ne voyant qu'une faible partie de toutes ces choses, nous serons amenés, et pour le mieux et pour la confection même de ce petit livre, à quelques peintures de détail de la personne, de l'intérieur et du milieu féminin, faits sur les lesquels nous établirons nos observations. Nous devons compter certains objets, les détailler (nos descriptions seront courtes), examiner leur provenance, leur emploi, et le mot sera plus propre : *énumérer* certaines créations intéressantes des besoins et des caprices féminins, le tout dans l'unique but de donner à notre étude des bases solides, des faits précis, des chiffres, une portée pratique, un caractère scientifique.

II

Etude psychologique et sociologique de la femme.

Besoins et caprices féminins ? Ces mots que nous venons d'écrire, évoquent l'inconnu, et posent le deuxième point d'interrogation : Avant toute chose ne convient-il pas d'étudier la « femme », de laquelle nous ignorons tout ? Ne convient-il pas de savoir ce qu'elle est physiquement, intellectuellement, moralement ? Ne convient-il pas de fouiller

ses sens, son esprit et son cœur ? Ne convient-il pas enfin de jeter un regard sur son existence passée et actuelle, et d'envisager sur ce point l'avenir ?

Sans aucun doute, il faut répondre oui. Nous avons annoncé une telle étude dans notre avant-propos. En voici les raisons :

Les phénomènes économiques et les événements juridiques ont souvent des causes lointaines et peu apparentes, des origines discrètes. Des influences en grand nombre agissent sur eux, les unes venant des intérêts matériels, de la nature, les autres montant de milieux plus fluides, de l'âme humaine, de la vie en commun. L'opinion d'une foule, le désir d'un seul peuvent impressionner la politique, l'économique, la législation, comme peuvent le faire le climat, des découvertes inattendues et bien d'autres circonstances fortuites. La sociologie a demandé, elle aussi, qu'on lui accorde le principe de causalité s'appliquant aux phénomènes sociaux. Sans doute des sociologues admettent que les faits sociaux ne peuvent être expliqués que par des faits sociaux ; mais d'autres sociologues sont d'une opinion contraire. L'unanimité n'est pas faite sur ce point. Pour nous, un lien réel paraît exister entre le psychique et le social. Ce lien, Hobbes le dit synthétique et artificiel, Spencer naturel mais analytique, M. Durkheim naturel et synthétique. Nous pensons, et cela paraît bien être la vérité, que les phénomènes psychiques féminins doivent avoir des conséquences sociales parce qu'ils sont intime-

ment unis et confondus avec certains phénomènes sociaux. Et c'est ainsi que, à priori, de simple logique, pointe l'utilité générale de connaître l'âme féminine dans une étude qui va traiter de phénomènes sociaux où la femme jouera le principal rôle.

Plus tard, nous devons assimiler les réalités du monde social aux réalités du monde extérieur et la même utilité s'étendra à l'étude des femmes assemblées, formant le groupe, car, comme l'écrit M. Durkheim : « Les états de la conscience collective sont d'une autre nature que les états de la conscience individuelle..... La mentalité des groupes n'est pas celle des particuliers. Elle a ses lois propres (1). » N'oublions pas d'ailleurs qu'en effectuant des recherches sur ces points nous n'irons pas nous égarer dans des sciences métaphysiques, mais que nous demeurerons dans les sciences positives où nous emploierons les mêmes procédés d'étude qu'en présence de réalités objectives.

Nous rappellerons les mots de Fustel de Coulanges : « L'histoire n'étudie pas seulement les faits et les institutions, son véritable objet d'études est l'âme humaine (2). » Encore mieux pour l'économiste et le juriste que pour l'historien, cette connaissance de l'âme humaine doit être une préoc-

(1) *Les règles de la Méthode sociologique.*

(2) *La Cité antique.*

cupation de tous les instants. Si elle n'est pas pour eux un but, elle est un point de départ. Entre autres exemples, nous verrons qu'un législateur du luxe, aveuglé par l'unique souci de l'inébranlable puissance de la cité, a commis bien des erreurs, faute d'avoir compris de quelle trame était faite l'âme humaine et plus spécialement l'âme féminine. Nous pouvons, d'ores et déjà, envisager comme pleinement certaine l'obligation d'avoir à faire tout le long de cet ouvrage maintes petites études particulières de la femme et des femmes en observant en diverses étapes cette question éminemment féminine : « le luxe ». Ces études seront fatalement limitées par le temps et le lieu. Dans notre avant-propos, s'est révélée cette nécessité et nous l'avons dite heureuse.

Et dès lors apparaît l'utilité absolue de consacrer quelques pages à une étude d'ensemble de la « femme » à travers les siècles, avant d'avoir à crayonner quelquefois la femme dans un pays déterminé, une époque donnée, des circonstances imposées.

Pratiquement, d'ailleurs, le luxe féminin est une question très complexe, d'autant plus complexe que dans son examen entrent, en dehors des faits intéressant toute étude du luxe en général, des facteurs concernant exclusivement la femme : La nature physique de la femme, l'harmonie de son corps et de son visage, les modifications successives de son désir de paraître, les

changements divers apportés dans sa condition en droit privé et public, les différents systèmes d'éducation qu'elle a reçus, le rôle qu'elle a joué dans le monde, son influence sur l'homme, ses humiliations, ses ambitions, ses révoltes, ses revendications, etc..., etc..., sont autant d'éléments entre bien d'autres qui vont entrer en scène et s'y mouvoir. Nous devons, par suite, demander aide à plusieurs sciences : à l'histoire, à la biologie et à la physiologie, à la psychologie et à la sociologie. Très peu à la biologie et à la physiologie, car il n'est pas trop de discussions qui puissent naître sur les caractères physiques du sexe féminin et les lois naturelles auxquelles il est soumis. C'est de l'observation pure. Il suffira de citer sur ce point l'opinion d'une autorité en la matière.

L'étude psychologique et sociologique demandera plus de développements. Nous tâcherons de la résumer le plus possible. Toutefois nous aurons un historique à faire : nous devons indiquer certaines controverses, et il est certaines questions principales auxquelles il faudra répondre.

La femme a-t-elle des besoins propres à son sexe ? Nous nous efforcerons de les découvrir et de suivre leur évolution. Elle cherche leur satisfaction. Nous rechercherons les moyens qu'elle a pu mettre en œuvre, nous observerons si elle est parvenue à ses fins, si elle ne s'est pas trouvée en présence d'une force supérieure, etc..., etc... Nous apprécierons ce qu'ont fait de la femme les siè-

cles antérieurs et ce qu'elle peut être demain. Nous tâcherons de discerner encore ce que l'homme a vu dans sa compagne, dans quelle mesure il a modifié avec le temps et le progrès ses idées et ses actes envers elle, ce qu'il accorde au sexe féminin et ce qu'il lui reproche, par quoi en elle il est séduit, etc..., etc... Toutes ces questions prises au hasard entre bien d'autres demandent à être tout au moins effleurées. Enfin, dans l'âme féminine, un peu dévoilée, nous nous emploierons à voir naître l'inclination au luxe, à l'y voir grandir. Dans la vie réelle que nous voyons passer tous les jours sous nos yeux, nous regarderons pour quelles causes la femme a pu si pleinement satisfaire ce penchant et donner libre cours à sa passion de la parure et de la coquetterie.

Une notion de l'âme féminine la plus proche de la vérité qu'il se pourra et la connaissance du rôle attribué à la femme dans l'humanité nous fourniront pour nos études postérieures de précieuses données. Nous aurons, sans doute, en raison de bien des événements, de causes spéciales, et notamment par suite des transformations survenues dans la vie et l'éducation des femmes, à compléter ces données à chaque pays, à chaque époque, à les corriger. Mais ce fond de l'âme féminine et le sort social des femmes ne changeront guère au mépris des heures et des latitudes. Ils ne devront pas être perdus de vue.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Une définition du luxe.

Il est un grand nombre de définitions du luxe privé. Beaucoup sont très éloignées les unes des autres. Certaines diffèrent même totalement d'esprit et viennent de sources contraires. Les auteurs ont âprement discuté autour d'elles, des principes étant en jeu.

Au milieu de telles divergences, en essayant à notre tour de construire une définition du luxe, nous aurons à côtoyer bien des problèmes dont la solution menace de demeurer éternellement en suspens. Nous éviterons ces problèmes, espérant

pouvoir rapidement arriver à notre définition sans nous attarder à leur discussion.

Sans doute nous serons dans l'obligation de signaler les grands courants de doctrine au sein desquels nous naviguerons. Nous le ferons d'un mot, à titre de simple renseignement, l'exposé d'une définition en tête de cet ouvrage nous paraissant seul vraiment utile.

Indiquons d'abord que des définitions du luxe ont été données par des moralistes et par des économistes. Les dernières seules sont de notre compétence, quoique certains économistes et non des moindres voient dans la découverte du bien et sa mise en action la fin dernière de l'éducation économique. Entre la science morale et la science économique, ils veulent établir, à défaut d'une harmonie parfaite, une identité d'enseignement. La majorité de ces économistes condamnent le luxe dans leur définition. M. de Kératry nomme luxe : « Ce qui crée des besoins mensongers, exagère les besoins vrais, les détourne de leur but, établit une concurrence de prodigalité entre les citoyens, offre aux sens des satisfactions d'amour-propre qui enflent le cœur mais ne le nourrissent pas et présente aux autres le tableau d'un bonheur auquel ils ne pourront atteindre (1). »

M. de Laveleye : « J'appelle objet de luxe toute

(1) *Inductions morales et philosophiques*, 1817.

chose qui ne répond pas à un premier besoin et qui, coûtant beaucoup d'argent et par suite de travail, n'est à la portée que du petit nombre. Une consommation de luxe est celle qui détruit le produit de beaucoup de journées de travail sans apporter à celui qui l'a fait aucune satisfaction rationnelle. Cette reine du bal déchire dans les tourbillons de la valse une jupe de dentelle qui vaut 10.000 francs, voilà l'équivalent de 50.000 heures d'un labeur à crever les yeux, anéanti en un moment. Et quel avantage en a-t-on retiré ? (1) » Et il ajoute nettement : « La définition du luxe que je crois la meilleure contient en elle la condamnation du luxe (2). »

Joseph Droz : « On doit appeler dépenses de luxe les dépenses immorales ; si un ouvrier heureux dans ses travaux se permet en famille une petite fête de campagne, je l'approuve ; mais s'il va boire son argent au cabaret, il fait une dépense de luxe. Qu'un homme riche donne à sa femme un châle de 3.000 francs, cette dépense proportionnée à sa fortune n'a rien de déraisonnable ; s'il achète le châle pour sa maîtresse, c'est une dépense de luxe (3). »

Un économiste allemand, Schœffer, a écrit du luxe : « La caricature du progrès économiste, un

(1) *Le luxe*, Verviers, 1887, Bibliothèque Gillon.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1880.

(3) *Economie politique*, liv. IV, p. 283.

état où la jouissance cesse de fortifier et d'ennobler l'homme, où elle est purement extérieure et où quelquefois même elle se refuse par vanité le nécessaire le plus indispensable et se rend esclave de l'immoralité la plus raffinée (1). »

Nous arrêtons là notre énumération. Nous pourrions citer d'autres définitions du même esprit, notamment celle de M. Nadault de Buffon (2).

Sans entrer dans la controverse de la séparation ou de la connexité des sciences morales et économiques, nous rejetons toutes ces définitions, car, quelle que soit notre opinion à ce sujet, nous estimons que placé à cette heure sur le terrain exclusivement économique, nous ne devons adopter qu'une définition purement telle, exempte de tout élément étranger.

Nous ajouterons simplement pour la compréhension des définitions citées que leurs créateurs font partie de l'école *rigoriste*, qui a groupé sous sa bannière ceux qui ont combattu le luxe sans restriction comme un mal absolu (3).

En face, le luxe a eu quelques apologistes sans

(1) Cité par Roscher, *Principes d'économie politique*.

(2) *Notre ennemi le luxe*. (M. Courcelle-Seneuil doit avoir ici une place à part. Il considère l'économie politique comme une science libre, distincte, sans affinité avec les autres et prononce un jugement sévère contre le luxe, jugement strictement d'essence économique, car il estime que les consommations de jouissance n'appartiennent plus à l'économie politique.)

(3) En dehors des économistes déjà cités, il est bon de rappeler que font partie de l'école *rigoriste* : les stoïciens, Caton,

réserve, qui ont vu en lui un jeu innocent et une délicieuse nécessité sociale (*Ecole relâchée*) (1).

Ici, nouvelle discussion. Nous n'avons pas à y prendre position. Nous dirions à l'occasion que pour nous la vérité se meut dans l'espace libre qui sépare ces deux écoles : il existe un bon luxe que l'on doit rechercher, un mauvais luxe qu'il faut bannir (2).

Nous pensons qu'au point de vue économique, le luxe est le stimulant de l'activité humaine, que s'il est le compagnon trop souvent infidèle des années de labeur, il est un des buts légitimes de la vie et un de ses faibles encouragements : « L'homme est capable de créer pour deux raisons, écrit M. Ribot. La première, d'ordre moteur, consiste dans l'action de ses besoins, appétits, tendances et

Pline l'Ancien, Sénèque, Juvénal, Epicure, Sully, Montaigne, Calvin, Pascal, Bossuet (*Sermon sur la profession de Mme de la Vallière*) ; Jean-Jacques Rousseau, M. de Bonald (*Mélanges littéraires*, t. I, de la Richesse, etc...)

(1) *Ecole relâchée* : certains disciples d'Epicure, La Fontaine (*Avantages de la science*, fable 14, livre VIII) ; Mandeville (fable des *Abeilles*, 1723, traduit en 1740) ; Melon (*Essais politiques sur le commerce*, 1734) ; Voltaire (*Le mondain et la défense du mondain*, 1787) ; Helvétius (*De l'homme*, ch. III, IV et V) ; Fox (Paroles rapportées par J.-B. Say, *Traité d'économie politique*, liv. III, ch. V) ; Vergniaud, etc...

(2) Voir pour cette opinion : Aristote, Marc-Aurèle, Montesquieu (*Esprit des lois*, liv. VII, ch. IV) ; Vauvenargues, Reid, Dugald Stewart, Ferguson, David Hume (*Essais sur le luxe*) ; Butel, Dumont (*Théorie du luxe*, 1771) ; Franklin (*Réflexions sur le luxe*, 1784) ; Baudrillard, Victorien Sardou (*La famille Benoiton*), etc...

désirs. La seconde est la possibilité d'une reviviscence spontanée des images qui se groupent en combinaisons nouvelles (1). » « Races sans besoins, races sans idées », écrit H. Baudrillart, au cours de sa lumineuse critique de la doctrine du retranchement des besoins (2).

Le désir du mieux-être est bien le plus puissant levier du progrès social, et de nos jours, faisant abstraction de toute considération morale, Frédéric Passy et Leroy-Beaulieu ont pris la défense du luxe jusque là si souvent proclamé coupable.

Il ne nous reste donc qu'à examiner les définitions strictement scientifiques.

M. Charles Perrin appelle dépense de luxe : « Une dépense hors de proportion avec les ressources de celui qui la fait (3) ».

Nous ne pouvons pas suivre M. Perrin. Sa définition est insuffisante et inexacte. Elle est le résultat de la confusion du luxe et de la prodigalité. Certains privilégiés de la fortune font parade d'un luxe effréné sans risquer de compromettre leur situation pécuniaire. Héliogabale donnait à ses chevaux des raisins d'Apamène ; Hortensius arrosait ses arbres avec du vin : « Un comte de Warwick, au moyen âge, employait sa richesse à mener un grand train de maison, à faire ripaille et à faire

(1) *Essais sur l'imagination créatrice*, p. 261.

(2) *Histoire du luxe privé et public*, liv. I, p. 50.

(3) *De la richesse dans les sociétés chrétiennes*, t. III, p. 116.

manger à ses tables vingt mille vassaux. Un Lucullus avait dans sa garde-robe quinze cents manteaux de pourpre (1). » Leurs revenus permettaient à tous ces folles dépenses. Disons-nous que ce n'était pas là du luxe ? Nous criions au contraire bien vite au scandale en présence des plaisirs d'un Sennachérîb ou d'un Néron. Ils avaient pourtant comme ressources celles infinies de leur peuple.

Jean-Baptiste Say propose de dire que le luxe « est l'usage des choses chères (2) ». Cette interprétation est loin à notre avis d'être bonne. L'inégalité des conditions continue à jouer ici un rôle prépondérant. Ce qui sera coûteux pour l'un sera bon marché pour l'autre. En dehors de cette considération, l'emploi d'une chose très chère peut être imposée par la nécessité la plus impérieuse, (ainsi, un remède), et l'achat d'un objet de valeur minime peut constituer une dépense de luxe. La bergère qui réunit sur son corsage les roses cueillies sous les haies n'achemine-t-elle pas sa coquetterie vers le luxe ?

Des auteurs plus nombreux ont vu dominer dans le luxe l'idée de superfluité. James Stewart définit le luxe : « L'usage du superflu ».

Adam Smith appelle consommation de luxe celle qui ne répond à aucune nécessité : « Les objets

(1) Ch. GIDE : Le matérialisme et l'Ec. p. *Revue d'Ec. P.*, 1912.

(2) *Traité d'économie politique*, liv. II, ch. v.

de consommation sont de nécessité ou de luxe. Par objets de nécessité, j'entends non seulement les denrées qui sont indispensablement nécessaires au soutien de la vie, mais encore toutes les choses dont les honnêtes gens même de la dernière classe du peuple ne sauraient décentement manquer, selon les usages du pays, par exemple, une chemise (1). »

Maurice Block : « Dans son sens le plus large et le plus compréhensible, le luxe est ce qui dépasse le nécessaire. Le luxe est donc relatif et généralement on ne le fait commencer qu'aux jouissances qui dépassent la moyenne des consommations usuelles (2). »

H. Baudrillart discerne également dans le luxe un abus manifeste de la richesse (3).

M. Cauwès : « Le luxe est plus que le bien-être ; il n'y a pas de luxe sans quelque raffinement dans les désirs, sans que l'idée de superflu soit éveillée (4). »

Ces dernières définitions sont plus près de la vérité. Pourtant, en dernière analyse, elles ne donnent pas pleine satisfaction. Le grand reproche que nous devons leur adresser, est le manque de précision. A quelle zone, même approximative, finit

(1) *Recherches sur la richesse des nations*, liv. V, ch. II, § 2.

(2) *Les progrès de la science économique*, t. II, p. 525.

(3) *Histoire du luxe*, liv. I, ch. IV.

(4) *Economie politique*, t. I, 2^e partie; liv. I, ch. III.

l'indispensable ? Où commence l'inutile ? Cette distinction est soumise à bien des facteurs et se modifie sous bien des influences, latitude, climat, degré de civilisation, richesses propres du sol, etc... On peut dire qu'elle change chez le même individu. Tel objet de consommation qui se trouvait dans la catégorie du superflu passe dans celle du nécessaire, soit par la force même du lent accroissement du capital social, soit brusquement, par suite d'une révolution dans le commerce ou l'industrie. Au quinzième siècle, dit-on, la femme de Charles VII était la seule femme de France qui possédât deux chemises ; Jean Musso s'indigna de l'apparition des premières chandelles et Boileau voyait la pire des corruptions dans le rafraîchissement des boissons par la neige !

C'est en ne pouvant définir le luxe par l'idée de cherté que des économistes ont été amenés à le définir par l'idée de superfluité. On pourrait peut-être leur retourner l'argument et dire avec M. Dubost : « Tout superflu est-il luxe ? N'est-ce pas choquer l'usage de la langue que d'appliquer ce mot à des objets de prix modique et de valeur minime ? Si l'on parle parfois du luxe des pauvres, ce n'est guère que par métaphore (1). »

La conclusion est qu'on ne peut donner du luxe une définition simple et rigoureusement exacte.

(1) *De l'influence du luxe sur la répartition des richesses*, 1888, p. 121.

M. Beauregard écrit : « Il est impossible de préciser ce que l'on entend par le luxe (1) », et Leroy-Beaulieu : « Le tort est de rechercher une formule absolue pour une chose aussi relative, onduoyante et variable (2). »

Cette phrase est le langage du vrai. L'homme est bien un être onduoyant et divers, et le luxe, de plus, est l'œuvre de son imagination aux mille formes. Souvent on ne peut guère dire qu'il est là, à tel point, dans tel objet déterminé. On le sent plutôt répandu tout à l'entour d'une vie, formant un ensemble aux contours imprécis, un milieu impalpable, une atmosphère. Bien des idées se mélangent pour former cette idée du luxe. Elle nous fait songer à ces pelotes que font les vieilles grand'mères au coin du feu de leurs doigts encore agiles et où se perdent les directions des fils.

Il est indéniable cependant que les idées fondamentales sont celles de rareté, de cherté, de superfluité. D'autres ensuite viennent les envelopper, les façonner, les farder.

C'est ainsi que l'on découvre dans chaque objet de luxe le sentiment qu'il doit satisfaire ; comme un vase garde son parfum, il semble imprégné de

(1) *Eléments d'économie politique*, p. 290.

(2) Le luxe et la fonction de la richesse, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1894, p. 73.

Voir également M. Courcelle-Seneuil, *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, t. II, p. 191.

ce je ne sais quoi qui est comme une extériorité de l'âme humaine. Ce dévoilement du désir, ce contact qui par delà l'objet s'accuse avec le sentiment qui a fait agir, sont de nature à donner plus de sûreté à notre jugement que la chose elle-même, et M. Bathie écrit avec raison : « Il y a un luxe extravagant qu'il serait bon de frapper par tous les moyens. Mais ce luxe consiste dans le caractère de la personne, dans son extravagance, dans ses désirs immodérés, non dans la qualité des objets qu'elle consomme (1). » Les formules absolues énumérées plus haut ne rendent pas compte de ce facteur très important, de ce quelque chose très difficile à mettre en formule qui, échappé du cœur humain, vient animer l'objet et lui donner une empreinte plus apte à le faire classer quelquefois que sa valeur et sa fonction propres.

Il est une autre notion absente des définitions citées. C'est la teinte d'art. Appellera-t-on luxe le fait de posséder une douzaine de chevaux amaigris et efflanqués ou celui d'en posséder un seul de belle race et de belle tenue ? Nous nous gardons de multiplier de faciles exemples. Tout objet vraiment de luxe présente, à défaut de richesse, un cachet recherché de grâce et de beauté et doit plaire aux sens.

Enfin les définitions, que nous appellerons rigi-

(1) *Nouveau cours d'économie politique*, II.

des, ne peuvent faire soupçonner l'existence des autres éléments déjà signalés et dont les plus importants demeurent l'inégalité des conditions et l'évolution continue de l'idée de confort.

Parler ainsi ne veut pas dire qu'il faille renoncer à donner une bonne définition du luxe. Il faut trouver la phrase souple et ondoyante qui contienne côte à côte toutes les nuances et qui les fonde à la lecture en une seule, peut-être incertaine, pas très franche, mais finalement vraie.

M. Leroy-Beaulieu a cherché cette phrase et a dit : « Le luxe consiste dans cette partie du superflu qui dépasse ce que la généralité des habitants d'un pays dans un temps donné considère comme essentiel non seulement aux besoins de l'existence, mais aussi à l'agrément et à la décence de la vie (1). »

Nous dirons : « *Le luxe réside dans l'usage voulu, en vue de la satisfaction d'un désir, de choses chères ou superflues, agréables aux sens ; cherté et superfluité jugées par comparaison avec la situation pécuniaire et sociale de l'intéressé ou la saine notion du bien-être à la même époque et au même lieu.* »

(1) Académie des sciences morales et politiques, 6 août 1887.

CHAPITRE II

La Femme.

La condition sociologique de la femme à travers les principales civilisations. — De son infériorité physique et psychique. — Sa situation actuelle. — L'œuvre masculine.

Si nous jetons un regard sur l'histoire de l'humanité et sur le passé sociologique, un fait apparaît avec netteté : la femme a été tour à tour l'esclave, la sujette, l'inégale de l'homme.

Il y a eu quelques rares exceptions. Ces exceptions se remarquent chez des peuples lointains. Le respect de la femme était écrit dans la loi de Manou. Cette loi divinise tout ce qui vit comme une poussière de Dieu. Elle dit bien que les femmes « ont en partage l'amour de leur lit, de leur siège et de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchants, les mauvais désirs, la perversité » ; mais elle les divinise tout de même : « Ne frappez pas, même avec une fleur, une femme chargée de fautes.

Partout où la femme est honorée, les divinités sont satisfaites. Mais lorsqu'on ne l'honore point, les actes pieux sont stériles (1). »

Les anciens Germains attribuaient également à la femme une sorte de préscience divine et croyaient à son influence mystérieuse sur leur destinée. Dans la forêt sauvage ce peuple entourait la femme de respect et d'hommages. Elle s'asseyait aux banquets, participait au culte des runes, elle présidait aux fêtes, recevait les étrangers, servait d'échanson aux festins de Walhalla. Elle avait une vie douce. Le mariage était entre époux la consécration d'une égalité absolue, dans une mutuelle affection. La chasteté des mœurs patriarcales faisait de l'adultère un crime presque inconnu. La femme héritait seule des parures, des bijoux et des livres. L'époux gardait pour lui les armes et les chevaux de guerre. Il s'imaginait au combat qu'en murmurant tout bas le nom aimé de sa compagne il détournait de lui les flèches et les massues meurtrières.

En règle générale, la femme a été opprimée ou dominée.

En Grèce, « tristement reléguée dans son gynécée, où les plus proches parents avaient seuls le droit de pénétrer, elle ne pouvait se laisser voir au dehors que dans des cas rares et déterminés par

(1) Loi de Manou, trad. Loiseleur, Deslongchamps, Paris.

les lois (1) ». Elle ne disposait jamais d'elle-même. Son père, ses frères, son mari étaient maîtres de son sort.

A Rome, la femme était sous l'autorité absolue du père et du tuteur. Venait le mariage. Le jurisconsulte disait : « C'est l'union de deux vies, la confusion de deux patrimoines, la mise en commun de tous les intérêts temporels et religieux (2). » Il n'en est pas moins vrai qu'en dépit de cette formule juridique presque sentimentale, l'épouse demeurait sous l'étroite dépendance de son conjoint. Ce n'est que tard, par des artifices de droit, par d'habiles manœuvres et avec des complicités que la femme saura acquérir à Rome une large part de liberté.

Quand le christianisme pénétra chez les Germains, il arracha à la femme son prestige. Il fit de l'être divinisé une sorcière dangereuse. La femme tomba en tutelle et le mundium pesa sur elle.

Au moyen âge, la tyrannie féodale s'exerça sur la femme dans toute son horreur. Le seigneur obligeait les riches héritières, ses vassales, à adjuger leur main et leur patrimoine au plus offrant et dernier enchérisseur. Quant à la vilaine sans dot, elle devait lui livrer son honneur. On supprimait à toutes les joies de l'intelligence et la liberté du

(1) Paul GIDE : *Etude sur la condition privée de la femme*, Paris, 1867, p. 73.

(2) MODESTIN, I, D. XVII, 2.

savoir : « A fame ne doit on apprendre lettres ni escrire, si ce n'est spécieusement pour estre nonain, car par lire et escrire de fame sont maint mal avenu (1). »

En Angleterre, régnait la Common Law : « La femme était fondue dans le mari. »

Son sort va ensuite s'adoucissant dans la disparition des mœurs féodales et des institutions dites chevaleresques. Il lui est permis lentement de prendre connaissance d'elle-même pendant que le serf se relève sur la glèbe. Dans le domaine du droit privé, sa capacité augmente. Les jurisconsultes des seizième et dix-septième siècles disent moins qu'elle est « une beste haineuse et nourissante de mauvaisetés ». C'est l'époque des vifs débats sur le senatus-consulte velléien. Henri IV, par son édit d'août 1606, y met un terme ordonnant « que les contrats souscrits par les femmes eussent même effet, force et vertu que si toutes renonciations y eussent été bien et dûment spécifiées (2) ». Louis XIV le confirme par ses lettres patentes de 1664, ses ordonnances de 1683 et 1704.

A la Cour, les finances suent pour le jeu de la Montespan. Ce sont les beaux jours de la monarchie absolue. Sans doute, la femme « acquiert dans l'Etat une puissance de fait par le salon et par

(1) R. ROUSSELOT : *Education féminine en France*, 1-72.

(2) *Recueil de Néron et Girard*, t II, p. 722.

l'alcôve (1) »; mais ce n'est pas là un commencement de l'égalité des sexes. Au contraire, la légitime influence de l'épouse des rois est bannie. C'est la suprématie passagère des plaisirs procurés par une maîtresse élevée au rang d'une institution d'Etat. Les femmes de France demeurent en tutelle. Elles n'ont ni la liberté intellectuelle, ni l'égalité économique, ni l'égalité devant les lois civiles et criminelles.

Dans ce drame de la pensée égalitaire qu'est la Révolution, cette absence d'équité vis-à-vis des femmes devait être furieusement attaquée. Elle le fut malheureusement au point de vue politique presque exclusif. Comme dans tous les bouleversements sociaux on pratiqua l'exagération immédiate. La voix de Condorcet réclama l'émancipation électorale de la femme. D'autres révolutionnaires, Mirabeau et Robespierre entre autres, résistèrent, et par des arguments ou énergiques ou délicats soutinrent une thèse contraire. Les événements de la Terreur devaient leur donner raison.

Dans les réalisations du droit, la Constituante considéra le mariage comme un contrat civil, et non plus comme un sacrement. Ce fut à peu près toutes ses innovations pratiques.

Le projet de Code civil de la Convention conte-

(1) OSTROGORSKI : *La femme au point de vue du droit public*, p. 26, Paris, 1892.

nait des vues larges. Conçu dans un esprit essentiellement démocratique, il avait su se libérer des traditions et des préjugés du passé. Il avait brisé une partie des barrières élevées contre les femmes dans la sphère des droits privés. On sait qu'il ne fut point appliqué.

Les Codes qui nous régissent ont laissé la femme en état de sujétion. Le législateur criminel est allé jusqu'à décerner à l'homme comme un diplôme de vertu (art. 337 et 339, Adultère). Est-il bon après cela d'invoquer les dispositions relatives au divorce, à l'hypothèque légale, à l'autorisation maritale, et bien d'autres dispositions de détail ? L'incapacité velléienne chassée avec fracas de nos lois fait sa rentrée en cachette sous le nom d'inaliénabilité dotale. L'homme qui présida tout puissant à la confection de ces codes disait, d'ailleurs : « La femme est nôtre propriété ; nous ne sommes pas la sienne, car elle nous donne des enfants et l'homme ne lui en donne pas. Elle est donc sa propriété comme l'arbre est celle du jardinier (1). »

*
**

A cette heure l'équilibre entre les deux sexes est loin d'être réalisé. Chez le peuple britannique, dont l'esprit froidement audacieux est favorable à

(1) NAPOLÉON : *Mémorial de Saint-Hélène*.

tout ce qui semble constituer une amélioration sociale, le sexe faible a eu des amis. Stuart Mill écrit : « La subordination sociale des femmes surgit comme un fait isolé au milieu des institutions modernes ; c'est une lacune unique dans leur principe fondamental, c'est le seul vestige d'un vieux monde intellectuel et moral détruit partout, mais conservé en un seul point (1). » J. Ruskin déclare : « On répète trop souvent que les devoirs de l'homme existent surtout au point de vue de la vie publique et que les devoirs de la femme ne seraient tournés que vers la vie privée. Mais la femme au foyer domestique est celle qui fait régner l'ordre, le bien-être et la paix. A elle aussi d'être dans la société organisatrice de l'harmonie, la régulatrice de l'ordre, la souveraine et comme la reine de la paix (2). » Glastone du haut de la tribune laisse tomber ces mots : « Autant que je puis juger du ton général et des nuances de nos lois sur ces matières, quand il s'agit des rapports particuliers des hommes et des femmes, je dis que ces lois accordent aux femmes moins que la justice (3). »

La femme dans quelques nations s'est révoltée. Le problème de sa condition privée et sociale est nettement posé. Il est plein d'acuité et d'une im-

(1) STUART MILL : *Assujettissement des femmes*, p. 47, traduction Cazelles, 2^e édition, Paris, 1876.

(2) RUSKIN : *Cesame and Lilies*, II, n^o 26.

(3) HANSARD : vol. CCVI, p. 94.

portance extrême. Il a fait naître des ouvrages remarquables, soulevé des polémiques farouches, déchaîné des émeutes. Il met aux prises la coutume, l'opinion acceptée, les pouvoirs établis qui sont jugés éternels, avec les lois d'évolution plus ou moins rapides qui transforment les institutions, le régime de la propriété et du travail, les juridictions, l'organisation politique et économique.

La bataille est engagée. La femme a quelques défenseurs ardents qui veulent ouvrir à ses revendications positives tous les domaines. Des théoriciens même voient dans l'égalité civile et politique de la femme le principe essentiel de la rénovation sociale : « Le mouvement féministe, écrit M. Frédéric Loliée, qui n'eût été peut-être qu'une agitation superficielle sans le concours de quelques hommes de foi ou d'illusion, aura fait œuvre salubre et féconde dans le domaine social où traînaient de criantes iniquités. Il aura desserré, sinon tout à fait brisé, les liens d'une morale hypocrite, envisageant chez la femme, comme une tâche, ce qu'elle exalte chez l'homme comme un orgueil, accordant à celui-ci tous les droits, imposant à celle-là tous les devoirs ; il aura jeté bas l'amas de préjugés sur lesquels nous vivions à cet égard depuis des siècles ; proclamé au-dessus d'un mensonge de nos mœurs, devenu une loi du code, le principe même de la nature ; c'est-à-dire l'égalité dans la maternité ; et formellement établi pour l'enseignement des générations futures l'équivalente res-

ponsabilité des deux sexes dans l'accomplissement des mêmes actes. Voilà le bien accompli ; les réformes d'idées, d'opinions et de faits qu'exigeaient depuis longtemps les sentiments de justice et de vérité. Qu'on accepte au surplus, comme une fatalité économique de notre époque, la transformation sensible du caractère, des mœurs et des facultés de la femme, telle qu'elle se poursuit irrésistiblement sous nos yeux, c'est une raison de force majeure. Il faut s'y soumettre. Mais de la part des hommes, pousser en aveugles à de brusques et dangereux envahissements, exciter dans les cerveaux féminins des ambitions hâtives, augmenter, de parti-pris, et pour un idéal de mutuelle réciprocité que contrebalanceraient funestement les dures leçons de la réalité, le nombre de déclassées, ce serait accomplir de la mauvaise besogne (1). »

Nous citons tout au long ce passage de M. Frédéric Loliée, parce qu'il résume assez notre opinion.

Quant au sentiment général, il est encore partisan de l'empire masculin absolu. Il compte, pour l'imposer, sur l'application de la loi de la concurrence, sur l'implacabilité de la lutte économique moderne et sur l'exagération des revendications féminines. Il faut croire cependant que si la femme

(1) Encyclopédie universelle du vingtième siècle, V^o Féminisme.

demande, en effet, l'égalité politique, que nous ferions certainement une lourde faute de lui accorder, c'est, surtout, pour obtenir les satisfactions, qui lui sont dues dans les autres domaines par la civilisation humaine ingrate envers elle ; et si dans ses plaintes elle dépasse la mesure, nous devons reconnaître qu'il est juste d'alléger son pesant fardeau et de la placer à notre rang dans notre foyer, dans le régime de la propriété et dans le monde du travail.

*
**

Voilà très rapidement résumés l'histoire de la servitude féminine et l'état de la question à l'heure présente. Et nous devons nous demander quelle est la raison invoquée pour légitimer cet assujettissement continu de la femme ? L'histoire répond : son infériorité physique et psychique.

Sur son infériorité physique, nous ne pouvons faire mieux que de rapporter l'opinion d'un biologiste distingué, Charles Letourneau : « Sans entrer dans le détail trop touffu des faits de part et d'autre allégués, on peut les résumer en disant qu'au point de vue morphologique, la femme est moins que son compagnon viril éloignée de l'enfant. La conclusion est d'ordre purement anatomique ; elle ne justifierait d'ailleurs en rien l'oppression et le dédain de la femme, si même elle valait également pour le côté physiologique et psychologi-

que. Toujours, en effet, la femme a servi d'indispensable trait-d'union entre l'homme et l'enfant. C'est là un rôle dont il serait fou de contester la noblesse et l'utilité sociales. Mais la femme n'est pas et ne saurait être toujours et uniquement nourrice, éducatrice, et tutrice (1). »

Quant à sa valeur psychique et psychologique, nous renverrons aux principaux travaux effectués sur cette matière, entre autres à ceux de Darwin, H. Ellis, J. Stuart Mill, Herbert Spencer (2), Sagnol (3), Paul Lafitte (4), Kuliscioff (5), etc..... Ces questions qui touchent aux femmes ont été, ces derniers temps, un thème dont on a abusé, et nous regrettons d'y revenir, d'autant plus que ces questions rappelées ici dans un travail sur le luxe paraissent, au premier abord, un hors-d'œuvre inutile. Mais par la suite, nous verrons que cette étude générale de la femme et de son luxe était nécessaire, et ce n'est qu'après réflexion que nous l'avons entreprise.

Stuart Mill, après avoir étudié la dissemblance mentale des deux sexes dans les applications supé-

(1) *La condition de la femme dans les diverses races et civilisations.*

(2) *Introduction à la science sociale; Principes de sociologie.*

(3) *L'égalité des sexes*, 1880.

(4) *Le Paradoxe de l'égalité*, Paris, 1887.

(5) *Le Monopole de l'homme*, Milan, 1890.

rieures de la pensée et dans le domaine moral et criminologique, arrive à une conclusion que l'on peut dire être ainsi : « Il n'y a pas de différence bien marquée dans l'organisation mentale des deux sexes. Si la femme est quelquefois légèrement inférieure à l'homme, il faut en voir la cause dans les conditions mêmes de l'existence qu'elle a vécue. »

Lombroso et Ferrero écrivent dans le même sens : « Si enfin nous avons dû prouver que la femme est intellectuellement et physiquement un homme arrêté dans son développement, le fait même qu'elle a plus de pitié et qu'elle est moins criminelle que lui compense avantageusement cette infériorité..... Du Tabou australien, qui lui interdit l'usage de la viande ou de la noix du cocotier, jusqu'à la défense de s'instruire, que l'on trouve chez les peuples civilisés, et pis encore d'exercer une profession une fois apprise, c'est toujours le même système d'oppression hypocrite par lequel nous avons continué à maintenir et, ce qui est plus triste, à accroître son infériorité pour l'exploiter à notre profit, même lorsque nous comblions la docile victime d'éloges mensongers, qui plus qu'une flatterie, doivent la préparer à de nouveaux sacrifices (1). » Ces auteurs ont le courage de dire vrai, à notre sens. La femme a eu contre elle la rigueur des

(1) *La femme criminelle et la prostituée*, préface, p. xiv.

lois, la terreur d'une religion injuste, le respect d'une morale partielle, l'influence d'une éducation domestique et sociale incomplète, le défaut presque absolu d'une instruction vraie.

La légende d'une infériorité réelle de la femme, comme nous l'avons vu, est aujourd'hui à peu près ruinée. Mais on peut dire que les temps écoulés pour fortifier le triomphe du mâle avaient exagéré sciemment la faiblesse physique et mentale de la femme ; les hommes frappés de la grâce du corps féminin ont cru peut-être à la débilité de son esprit et de son cœur. Ils ont représenté leur compagne comme un être sans volonté ; ils lui ont prêté même parfois une nature mauvaise, une intelligence basse, une imagination toujours inquiète pour réaliser de méchants desseins.

Il n'est pas inutile de connaître jusqu'où les peuples qui se sont succédé sur la terre ont voulu pousser l'infériorité intellectuelle et morale des femmes. Il est également intéressant de suivre les transformations successives de leur opinion. Les écrits de chaque époque nous fourniront une juste moyenne. Ils sont d'assez près le reflet de la pensée publique.

L'antiquité a prononcé contre la femme des arrêts iniques. Aristote lui-même, que l'on peut considérer comme le philosophe le plus libre et le penseur le plus brillant de la science antique, étonne un peu quand il s'exprime ainsi : « L'esclave est entièrement privé de la faculté de déli-

bérer, la femme la possède mais faible et inefficace, et l'enfant la possède aussi incomplète et imparfaite (1). » On peut encore avec profit consulter les comédies d'Aristophane, miroir le plus fidèle des sentiments de son temps. On y verra, pour reprendre les qualificatifs de Letourneau, « qu'aux yeux d'un grand nombre de Grecs la femme était un être inférieur, impulsif, sensuel, perfide et léger (2) ».

On peut affirmer qu'elle fut à Rome appréciée de façon identique. L'histoire ne nous donne pas de renseignements précis sur les femmes du peuple, si elle se complaît en maints détails sur les débordements et vices des femmes riches à la fin de la République. En somme, la vie des femmes était plus dure à Rome qu'à Athènes. Il faut en conclure qu'elles n'étaient point considérées comme des êtres parfaits. Les écrivains de la cité romaine n'ont pas eu l'ironie des auteurs attiques et ne nous ont pas transmis ces peintures délicatement nuancées, à travers lesquelles nous aurions pu découvrir l'idée intime des Romains sur les femmes. Dans l'ensemble, il est certain que, dans leur sévérité et leur rudesse, les Romains ont jugé la femme comme une compagne fragile de corps et d'âme.

Et depuis, partout, au cours des siècles, sauf chez les premiers Germains, dont nous avons vu le sen-

(1) *Politique*, liv. I, ch. v, 6.

(2) LETOURNEAU, ouvrage cité, p. 432.

timent presque contraire de soumission à la femme, celle-ci a été considérée comme privée de force physique, de qualités intellectuelles et de bons sentiments.

Les vieux juristes français se sont attardés à des dissertations contre la nature féminine. Nous ne citerons que Tiraqueau : « *Sunt admodum decipi faciles, ut asserunt Aristoteles et Avicenna sævæ, ambitiosæ, potestatis avidæ..... Nesciunt retinere arcana etc.....* »

De telles critiques se succéderont longtemps, presque jusqu'au dix-huitième siècle. Aux yeux des hommes, les femmes demeureront « cautes et malicieuses, très soudaines en leurs volontés ». « Quand je dis femme, écrit Rabelais, je dis sexe tout fragile, tout variable, tout inconstant et imparfait, que Nature me semble (parlant en tout honneur et révérence) s'être égarée de ce bon sens par lequel elle avait créé et formé toutes choses, quand elle a bati la femme. »

En 1530, Agrippa déclare : « Dès leurs plus jeunes ans, elles ont été élevées dans l'oisiveté, exercées à la danse, aux pratiques du luxe... apprenant dans les livres à la mode ce que c'est que la passion, le libertinage, l'adultère. Race légère, impudente, orgueilleuse, dissolue, d'humeur chagrine et contredisante, entêtée, vindicative, bavarde et mauvaise langue (1). »

(1) *Vanité des sciences.*

Le 21 octobre 1696, Bayle, écrivant à propos d'un livre, résume l'opinion générale : « Elles sont devenues, dit-on, grandes buveuses d'eau-de-vie et grandes preneuses de tabac, sans compter les autres excès dont on les accuse, comme tyrannie sur leurs maris, orgueil, coquetterie, médisance, impudicité. »

On excusera toutes ces citations futiles, prises au hasard, mais qui établissent combien, même chez de bons esprits, la femme a été méchamment et sévèrement jugée.

Après le dix-huitième siècle, nos appréciations sur la moralité et la mentalité du sexe féminin se sont modifiées. Nous ne prenons plus les femmes pour foncièrement malfaisantes, incapables d'amélioration, avides de joies impures, habiles seulement à nous faire quelque blessure et à nous apporter quelque douleur. Le temps a passé là aussi, et la Révolution, en nivelant les intérêts matériels et les têtes, a pu encore diminuer la distance que l'on croyait devoir exister entre les sexes.

Néanmoins la majorité des contemporains ont une tendance à considérer la femme comme un être faible, sinon inférieur. Ils font habiter son corps par un cœur léger et frivole, après comme avant les leçons de la vie. Ils lui donnent une âme qui serait en quelque sorte la sœur aînée de l'âme de l'enfant, une âme étrangement sensible que l'approche du plaisir met en gaité et que le frôlement de la douleur plonge dans l'abattement. Nous

inclinons encore à dénier à la femme toute pensée profonde, toute volonté énergique, toute passion désintéressée. Balzac disait : « La femme est une charmante créature qui retire aussi facilement ses gants que son cœur. » Nous la jugeons inapte à toute étude hérissée de difficultés ; livrée sans défense aux émotions, aux tentations, amoureuse de petites satisfactions ; nous la disons grande par un seul amour, l'amour maternel.

Nous nous sommes plu à penser qu'il lui faut, pour aller dans la vie la route agréable, ombreuse, dont parlait Montaigne, et non le sentier escarpé. « La plus grande séduction de la femme, a écrit encore Balzac, dans la *Recherche de l'absolu*, consiste en une continuelle invocation à la générosité de l'homme, en une gracieuse déclaration de faiblesse, avec laquelle elle l'enorgueillit et réveille en lui les plus généreux sentiments. » Nous avons dit aux femmes : « Vous êtes attirantes par votre faiblesse ; abdiquez entre nos mains votre volonté, c'est là le secret de votre séduction. » Dès lors, elles sont apparues impuissantes et craintives. Nous les avons prises en tutelle, faisant sonner bien haut notre pitié.

A notre époque, en effet, nous mettons un point d'honneur à protéger les femmes. Nous voulons garantir leur faiblesse coûte que coûte, et il a été voté dans ce sens des lois ouvrières qui refusent aux hommes l'appui qu'elles accordent aux femmes. Le 14 décembre 1911, M. Raoul Jay pouvait

dire : « De même qu'on a voulu faire une différence entre la durée du travail et le salaire, on veut maintenir une différence entre l'homme et la femme. J'avoue n'avoir jamais compris pourquoi. Nous sommes en présence de créatures humaines ayant les mêmes droits à un salaire vital. Pourquoi la loi n'interviendrait-elle pas pour les hommes ? S'ils ont obtenu par leur propre effort, s'ils ont obtenu par leurs syndicats un salaire suffisant, ils n'auront pas à invoquer la loi. Mais s'ils ne l'ont pas obtenu, de quel droit pourrait-on leur défendre d'invoquer comme les femmes la loi destinée à garantir le salaire vital ? »

Et alors nous avons vu, spectacle inattendu, des femmes venir prendre la défense des hommes et les prier de ne pas pousser aussi loin leur abnégation. M^{me} Brunswigg a déclaré : « Nous ne pouvons pas admettre qu'un même travail fait par un homme ou fait par une femme soit soumis à deux législations différentes. Vous voulez toujours faire de la femme l'éternelle protégée. Nous, nous ne demandons qu'une chose : c'est qu'on la mette sur le même pied de justice que l'homme. »

Mais là, justice est synonyme d'égalité. Au fond, M^{me} Brunswigg demande que tous les hommes qui se sont éloignés progressivement des jugements stupides de l'antiquité sur le sexe féminin fassent le pas décisif et qu'ils reconnaissent qu'en dernière analyse, les sexes se valent par leurs aptitudes physiques, leurs qualités intellectuelles et morales. Ce

pas décisif, un homme l'a franchi. Letourneau n'a pas craint d'affirmer, un des premiers, sans ambage : « La femme est l'égale de l'homme..... Il est permis de croire que dans un état social plus sain, plus juste, mieux ordonné, la différence sociale, mentale, même physique entre les sexes, sera atténuée..... Ni l'homme ni la femme n'y perdront, et certainement le corps social y gagnera beaucoup (1). » Mais l'opinion moyenne est loin encore de se hausser à ces affirmations du grand penseur. L'infériorité de la femme, sans doute amoindrie, (peut-être même comme un préjugé), existe encore dans le sentiment de la masse des hommes.

*
**

Pour terminer ce chapitre, il est bon de faire observer que si l'homme a ainsi subjugué la femme et l'a déclarée un être inférieur à lui-même, c'est naturellement d'abord par instinct de domination. L'idée de suprématie a guidé ses actes. Il a voulu régner seul maître.

Mais en dehors de son amour du despotisme, l'homme a cherché, dans la soumission de la femme, des satisfactions d'une volupté plus fine. Il a voulu peu à peu et par ordre, qu'elle serve à

(1) LETOURNEAU, ouvrage cité. Voir également un article de M. Ed. HARAUCOURT : La Condition de la femme, *La Dépêche de Toulouse*, 16 juillet 1913.

son appétit charnel, puis à ses plaisirs, à ses goûts, à ses caprices, à ses intérêts, en un mot à son bonheur et à l'embellissement de sa vie. Lombroso a écrit : « La femme nous est toujours utile, même par ses vices (1). » L'homme a appris à la femme un rôle d'odalisque. Nous analyserons tout à l'heure ces choses avec plus de minutie.

Disons enfin que le succès a dépassé les espérances de l'homme. Ce rôle d'odalisque, la femme l'a presque toujours scrupuleusement appris. Les épouses d'Occident n'ont presque rien à envier aux Orientales des harems. Elles ont éprouvé de la joie à proclamer jusqu'à ces derniers temps leur servilité. Il est peu de femmes qui aient eu avant l'heure présente la conviction de l'égalité intellectuelle et morale des deux sexes (2). C'est avec une pleine raison, que Stuart Mill pouvait judicieusement déclarer : « La plus grande partie de ce que les femmes écrivent sur leur sexe n'est que flatterie sur les hommes (3). »

Aujourd'hui encore, pendant que les « suffragettes » anglaises se livrent à des excès regretta-

(1) *La femme criminelle et la prostituée*, préface, p. xiv.

(2) On trouve cependant en France au dix-septième siècle des écrits de dames qui émettent la prétention d'une supériorité de la femme. Cette prétention semble être née simplement de la popularité qu'avait acquise par ses romans Mlle de Scudéry. C'est là une cause curieuse, intéressante à étudier. (V. les lettres de Mme de Salliez à M. de Vertron.)

(3) STUART MILL, ouvrage cité, p. 61.

bles pour conquérir l'égalité politique, d'autres femmes, plus femmes, semble-t-il, demandent aux hommes de n'être point féministes. Elles ont le plus cher désir de demeurer frêles et passives. Elles ont sans doute, en agissant ainsi, une arrière-pensée. Elles savent, avec juste raison, que leur domination ne peut dépendre d'un bulletin de vote et que leur rôle de créatures uniquement dociles et gracieuses peut mieux que tout autre chose leur assurer un pouvoir effectif.

M^{me} Myriam Harry (1), une Orientale, résumait l'opinion de beaucoup de vraies femmes, des musulmanes et des autres, en écrivant : « Je crois non seulement que le sport n'est pas nécessaire à la femme, mais je crois qu'il lui est nuisible. Le sport la rend indépendante, énergique, volontaire, et lui donne facilement l'illusion qu'elle est égale sinon supérieure à l'homme. Or, pour que la femme puisse supporter avec douceur, le rôle que lui assigne la nature, il faudrait développer avant tout sa docilité, sa passivité, sa divine infériorité. C'est alors seulement qu'elle pourra régner sur l'homme. »

(1) Auteur de *Tunis la Blanche* et de *Petites épouses*.

CHAPITRE III

Le Luxe féminin.

Naissance et développement du luxe féminin. — La mode.

Nous venons d'être amenés à cette remarque : L'homme a voulu que la femme s'emploie à l'enjolivement de l'existence et cette tâche a été acceptée par elle d'enthousiasme. Comment ne pas entrevoir sur-le-champ combien la femme devait par suite désirer avec ferveur tout ce qui pouvait ajouter à son charme naturel, et quelle puissance devait l'entraîner vers tout ce qui était susceptible de l'embellir, elle, qui avait pour mission d'embellir le monde ? On n'est déjà plus surpris des efforts qu'elle a tentés pour donner un renouveau continu à sa séduction. Toilettes, parures, parfums, jolis sourires, gracieuses manières, arts mignons, et même parodie de vices, voilà les secrets qu'elle a dû inventer tour à tour pour exercer son prestige

de reine des frivolités et remplir le rôle que l'humanité lui a dévolu !

Mais nous ne devons pas nous en tenir à cette cause générale et plutôt moderne du luxe féminin qui s'est présentée tout naturellement à nous à la fin d'une étude sur la femme. Cette cause, nous la retrouverons. Le luxe particulier des femmes vient de plus loin, et nous devons suivre son évolution.

Si nous demandant d'abord comment est né le luxe en général, nous ouvrons un dictionnaire encyclopédique et des écrits sur la matière, nous y lisons des explications multiples.

Des auteurs émettent l'opinion que le luxe est par lui-même un instinct ; qu'il se remarque chez l'enfant et chez le sauvage.

D'autres, comme Lombroso, disent que l'amour de la parure est une tendance congénitale, et « que c'est la vie sociale qui lui a procuré les occasions favorables d'exploiter et de faire ressortir les qualités qui semblent nécessaires pour la lutte de la vie et pour la lutte sexuelle (1) ».

D'autres, Baudrillart notamment, donnent des sentiments comme source du luxe : l'orgueil, la concupiscence, la passion de l'ornement, l'amour du changement.

Il en est qui déclarent que « le luxe est né du

(1) *La femme criminelle et la prostituée*, p. 152.

sentiment naturel qui a poussé l'homme à toujours mieux vivre ». « Depuis qu'il a eu une certaine perception des choses, il a cherché sans cesse un meilleur abri, un meilleur vêtement et de là à une ornementation de sa personne et de son logis, le passage n'est pas saisissable (1). »

M. Halbwachs écrit : « On ne saurait exagérer l'importance du vêtement au regard de la conscience sociale. Au reste, il serait bien impossible d'expliquer, par voie d'évolution et d'association, en partant des deux besoins que l'on distingue d'ordinaire à son propos, besoin de se couvrir pour se défendre des intempéries, besoin de plaire aux yeux par des étoffes de couleur éclatante et des costumes de forme pittoresque, comment on en est venu aux notions de bonne tenue, de correction, d'élégance et de richesse du vêtement (2). »

Certains affirment que l'idée de luxe procède de l'idée de pudeur tout comme le vêtement lui-même.

D'autres enfin admettent que c'est la peur d'une force supérieure et mystérieuse qui a poussé l'être humain à s'orner pour se grandir ; et que le luxe est issu de la magie et de la religion. M. Salomon Reinach écrit : « L'or et l'étain se trouvent en paillettes à l'état natif ; on les a recueillis comme

(1) Gustave GEFFROY : Sur le luxe, *La Dépêche de Toulouse*, 29 novembre 1913.

(2) *La classe ouvrière et les niveaux de la vie*, p. 432.

des talismans, des fétiches (car le talisman a précédé l'objet de parure (1). »

Quoi qu'il en soit de ces variétés d'appréciation, il demeure certain que le luxe est apparu avec les premiers hommes. L'homme des cavernes nous a laissé des preuves de son goût et de son amour de la parure. Depuis, le luxe a accompagné l'humanité avec une sorte de fatalité.

Un deuxième fait indiscutable est que dans les nations civilisées la parure masculine est allée décroissante d'une façon générale alors que celle de la femme a suivi une marche contraire. Avec les progrès de la civilisation, l'homme néglige son costume, tandis que la femme lui donne une importance de plus en plus considérable.

Il est intéressant de nous arrêter ici. Il nous faut étudier les causes de ce fait, rechercher pour quelles raisons et par quel concours de circonstances, le luxe féminin s'est révélé, comment il a acquis des caractères propres, une intensité presque jamais démentie, et comment il a dépassé en puissance et en raffinements le luxe masculin (2).

*
**

Il est difficile de se faire une idée même approxi-

(1) *Cultes, mythes et religions*, t. II, p. 13.

(2) Sans doute si on fait entrer dans le luxe de l'homme toutes les dépenses qu'il fait hors de son foyer, comme les dépenses de jeu, de voyages, de cigares, de café, etc., etc., etc.,

mativement exacte des premiers âges de l'humanité et de l'existence des êtres primitifs, si peu de documents et de témoignages sur ces époques étant parvenus jusqu'à nous. Combien il est plus difficile encore de savoir d'une façon sérieuse comment ont pu s'établir les relations entre les sexes, la division du travail conjugal, et de connaître les pensées et les sentiments de nos ancêtres préhistoriques pendant des milliers et des milliers de siècles ignorés !

Il faut faire de téméraires suppositions et nous contenter de conjectures. Nous n'avons pour guider et pour appuyer notre opinion que quelques traces et quelques vestiges conservés par l'histoire, l'étude de l'être humain tel qu'il est aujourd'hui et depuis les quatre mille ans que nous le connaissons bien, et l'examen des peuples encore dans l'enfance.

Tout porte à supposer qu'à l'origine, la femme était l'égale de l'homme en vigueur et en courage. Ils avaient à se défendre contre les éléments et

il est fort possible que son luxe dépasse, en sommes dépensées, celui de la femme. On pourrait faire des calculs. Mais ici, nous opposons le luxe féminin et le luxe masculin dans leurs traits communs ; et nous devons nous borner à cela. Comme nous le verrons, le luxe féminin se résume presque au luxe du vêtement et des objets qui de près ou de loin embellissent le corps, et il est certain que dans l'art de se parer avec richesse, la femme, aujourd'hui, a surpassé l'homme, l'homme qui fort longtemps a éprouvé un désir tout aussi violent et même plus violent d'orner somptueusement sa personne.

les attaques des animaux. Ils associaient leurs efforts. « La femme de ces temps reculés, écrit M. Durkheim, n'était pas du tout la faible créature qu'elle est devenue..... Des ossements préhistoriques témoignent que la différence entre la force de l'homme et celle de la femme était relativement beaucoup plus petite qu'elle n'est aujourd'hui. Maintenant encore, dans l'enfance et jusqu'à la puberté, le squelette des deux sexes ne diffère pas d'une façon appréciable..... Ces ressemblances anatomiques sont accompagnées de ressemblances fonctionnelles..... Un des attributs aujourd'hui distinctifs de la femme, la douceur, ne paraît pas lui avoir appartenu primitivement. Déjà dans certaines espèces animales la femelle se fait plutôt remarquer par le caractère contraire (1). »

Nos deux ancêtres primitifs ainsi constitués étaient attirés l'un vers l'autre par la mutuelle attraction du besoin sexuel. Ils assouvissaient brutalement un appétit. Les relations sexuelles devaient être passagères, exemptes de tout sentiment, de tout désir même, un simple geste nécessaire et point recherché. D'un ensemble de constatations qu'il vient de faire, Lombroso croit même pouvoir affirmer « que les organes sexuels secondaires n'existaient point dans la femme primitive ». Le savant auteur ajoute : « Il faut se rappeler que

(1) *De la division du travail social*, pp. 58 et suiv.

dans les temps sauvages on n'avait pas le temps d'aimer : il fallait lutter pour vivre et l'amour était tout à fait charnel, borné aux organes génitaux comme l'amour des bêtes..... La civilisation provoqua la pudeur en supprimant la nudité. Les attraits qui dépendent de la vue et surtout du tact se développèrent et transformèrent les organes maternels de la femme (lèvres et seins) en organes érotiques. Ce fut alors seulement que la femme, bien des siècles après le mâle, commença à se tatouer et puis à se parer ; et sa coquetterie fit le reste. Alors la sélection de la beauté détermina l'amour, la passion, le choix, la sélection, qui, aux premiers âges de l'humanité n'existaient pas et qui proclament le progrès humain dans l'amour et par l'amour (1). »

Si nous nous permettons de citer ces observations du distingué criminaliste, qui ont été faites au cours d'une étude anthropologique et qui choquent un peu dans une thèse de droit, c'est que notre but est de rester le plus près possible de la réalité et d'établir comment, matériellement, le luxe féminin a pris corps et s'est développé pour des raisons physiques et physiologiques d'abord et des raisons sociales ensuite. Nous pensons que Lombroso a vu juste. S'il est allé un peu vite à sa conclusion,

(1) Ouvrage cité, p. 142.

nous devons suivre l'histoire avec moins de hâte et serrer davantage notre argumentation.

Il ne paraît pas douteux que l'homme et la femme ont acquis lentement les caractères distinctifs de leur sexe. Au début, également forts et armés pour la même lutte, ils ont pris sous la pression des événements une route contraire ; ils ont été dirigés vers des buts opposés. Il est permis de supposer que dans les forêts préhistoriques ils furent peu à peu menacés par des dangers moindres. Ils parvinrent alors à confectionner la première hache de silex et le premier berceau de feuillages. L'homme alla seul à la chasse et la femme demeura dans la grotte ayant le souci de veiller sur ses petits. On peut présumer que c'est ainsi que s'établit la première division du travail. Elle donna aux deux sexes des caractères propres. Un calme relatif, puis la douceur d'une vie paisible, transformèrent la nature physique, intellectuelle et morale du sexe féminin. La femme devint l'être plus frêle, plus doux, plus harmonieux. Le règne de la force s'éloignait et celui de la beauté commençait pour elle. Quant à l'homme, il demeurait un être puissant et rude.

En présence de cette nouvelle étape de l'humanité nous devons nous demander quelles devaient en être les conséquences. Nous devons nous demander quel devait être l'effet de cette différenciation entre les sexes ? Quelle influence devaient avoir sur l'homme cette fragilité et cette beauté

de la femme que les siècles progressivement venaient de former. Nous trouverons une réponse dans l'ouvrage cité de M. Durkheim : « Sans doute l'attrait sexuel ne se fait jamais sentir qu'entre individus de la même espèce ; et l'amour suppose assez généralement une certaine harmonie de pensées et de sentiments. Ce n'est pas moins vrai que ce qui donne à ce penchant un caractère spécifique et ce qui produit sa particulière énergie, ce n'est pas la ressemblance, mais la dissemblance des natures qu'il unit. C'est parce que l'homme et la femme diffèrent l'un de l'autre qu'ils se recherchent avec passion. Toutefois, comme dans le cas précédent, ce n'est pas un contraste pur et simple qui fait éclore ces sentiments réciproques ; seules des différences qui se supposent et se complètent peuvent avoir cette vertu. En effet, l'homme et la femme séparés l'un de l'autre ne sont que des parties différentes d'un même tout concret qu'ils reforment en s'unissant. » Restif de la Bretonne avait dit déjà : « La femme est un être qui, unie à l'homme, forme un tout complet. »

L'opinion de M. Durkheim nous paraît devoir être accueillie sans réserve, car l'observation du passé et du présent nous apprend que la nature opposée des sexes les a toujours davantage attirés l'un vers l'autre, jusqu'au point de donner naissance à un sentiment d'abord léger, durable ensuite, et qui a présidé enfin à des unions presque indissolubles.

Les psychologues ont nommé ce sentiment l'amour. D'ores et déjà nous pouvons nous servir de ce terme. Mais nous le ferons ici par anticipation, car aujourd'hui nous attachons à ce mot d'amour une signification plus étendue que celle qu'il pouvait avoir à la date où nous en sommes des relations entre les sexes.

Quoi qu'il en soit, constatons à cet instant l'intervention dans l'humanité de cette force nouvelle, née pour lier deux parties de l'humanité et qui dans la suite va modifier grandement leurs rapports naturels. L'homme et la femme primitifs, avons-nous dit, nouaient et dénouaient leurs relations sexuelles par besoin, sans recherche, sans volonté commandée, sans y mêler aucun charme élevé. Il n'en sera plus de même dorénavant.

Il sied de faire remarquer que l'homme lui-même en s'éloignant des temps préhistoriques s'est transformé dans sa sensibilité et son esprit, s'il est demeuré l'être vigoureux physiquement. Il est devenu plus complexe. Ses sensations se sont multipliées. Il a la notion de leur différence. Ses besoins ont augmenté. Son intelligence s'est élargie, et son imagination développée. Il est devenu susceptible d'éprouver des émotions et des passions. Ce que l'on appelle le goût est né en lui. Joignons encore à ces deux faits primordiaux, transformation surtout physique de la femme, perfectionnement surtout intellectuel et moral de l'homme, des faits secondaires qui ont leur valeur : le passage

de la forêt à l'agglomération première, le port des vêtements, l'apparition d'un rudiment de vie collective, les premiers effets d'une conscience sociale, la naissance des arts primitifs, une teinte de civilisation apportant un peu de retenue et un peu de pudeur. Tout contribuait à transformer la forme et la base première du désir sexuel et à lui substituer un sentiment plus élevé et d'une essence presque nouvelle.

On va dire que nous nous servons des vaines abstractions contre lesquelles nous nous sommes élevé et que nous usons de la méthode scolastique bannie depuis fort longtemps des sciences. Cependant il nous paraît utile de dire qu'au jour où nous écrivons, ce sentiment qui rive un sexe à l'autre, l'amour, se compose de trois éléments.

Le premier est l'élément purement sensuel. Le deuxième est mixte ; il tient de l'âme et des sens ; c'est l'attrait de la beauté. Le troisième est essentiellement moral ; il est constitué par les qualités cachées, par les perfectionnements psychiques des deux conjoints.

Le premier élément nous l'avons franchi. Nous savons qu'il était le seul à rapprocher les sexes à l'origine du monde.

Le troisième nous l'ignorons encore aux siècles où nous en sommes d'un essai de l'histoire sociologique. Plus tard cet élément fondera le mariage et la famille. Il est très moderne par comparaison à ces temps reculés que nous sommes en train d'étu-

dier. Et c'est pour cela que nous disions plus haut qu'il paraît impropre d'appeler, à ces mêmes époques, amour, un sentiment qui ne contient pas les trois éléments qu'actuellement il doit renfermer.

L'attrait de la beauté, deuxième élément, est pour l'instant le seul fait qui doit nous intéresser, puisque l'homme vient de s'éloigner du premier élément qui le dominait quand il n'était presque qu'un animal guidé par l'instinct et puisqu'il ne soupçonne pas encore l'existence du troisième. On nous pardonnera cet essai de dialectique peut-être superflu. Retenons-en que l'attrait de la beauté forme alors pour l'homme tout l'amour. Il est attiré par cet aimant unique vers la femme qui se révèle à lui avec sa nature particulière d'être faible et harmonieux. Et par le mot de beauté nous devons entendre en un sens large la délicatesse du visage, l'harmonie du corps, la grâce des gestes, la fragilité de l'être tout entier, bref tout ce qui fait ce charme de la femme qu'il est très difficile de détailler et que nous opposons à la qualité majeure de l'homme, la vigueur.

Avec ce sentiment nouveau, apparaît, comme l'a écrit Lombroso, l'idée de sélection, l'idée de choix. L'union du mâle avec l'être choisi est moins éphémère, moins partielle, moins extérieure ; il y entre plus de volupté et plus de bonheur. La femme devient un être qu'il faut préserver parce qu'aimé, un être dont il faut défendre la faiblesse. Quant à

sa beauté, il devient indispensable et agréable à l'homme de l'entretenir, de l'entourer de soins assidus, de la cultiver par l'art. Dans ce passé lointain, l'homme a nécessairement, pour accroître son plaisir, essayé de rendre plus belle sa compagne puisqu'il n'aimait encore en elle que son aspect esthétique. On peut faire même sur cette apparition du luxe féminin qui est basé au fond sur la loi sexuelle un rapprochement moderne. M. Halbwachs écrit dans sa remarquable étude sur la classe ouvrière, que nous avons déjà mentionnée : « Il arrive que, dans quelques couches sociales (à peine sociales), inférieures, le besoin sexuel soit stimulé par des couleurs vives, des ornements grossiers et brillants, des tatouages, etc..., et qu'il soit stimulé encore à l'intérieur de la société par des procédés de ce genre encore qu'atténués; dans cette mesure d'ailleurs, le besoin sexuel n'est plus physique et ceux qui y cèdent sortent (momentanément) de la société. Ils y restent au contraire, tout en le satisfaisant, dans la mesure où les costumes, bijoux, soins du corps, parfums, etc..., qui les attirent, outre leur caractère physique, ont une signification sociale dans la mesure où il s'y découvre du raffinement, de l'étude, de l'élégance acquise et du luxe. » Ces constatations viennent confirmer notre manière de voir. Ainsi peut s'expliquer par les faits la création du luxe vraiment féminin, voulu par l'homme, qui, glanant de tous côtés, a vu successivement que les parures, les bijoux, les beaux

vêtements, le monde extérieur voisin d'elle, etc... ajoutaient à l'attrait sexuel et aux enchantements personnels de la femme. La beauté féminine s'est présentée à l'homme comme un chef-d'œuvre de la nature que l'art et le luxe doivent rehausser et parfaire.

*
**

On devine l'ampleur que le luxe féminin devait prendre sous la tutelle de l'homme et sous une influence aussi profonde. Mais hâtons-nous de dire que ce n'est qu'en présence de l'état habituel d'esclavage, de sujétion ou d'obéissance de la femme que nous indiquons en première ligne, dans la naissance de son luxe, le fait et l'action de l'homme. Malgré tout, il ne faut point ramener la femme à un rôle tout à fait passif et croire que sur elle, comme sur un mannequin, elle a laissé errer à sa guise la main de l'homme pour la décorer. Bien au contraire, elle a fait preuve dans ce domaine de la coquetterie, qui deviendra le sien, d'une activité propre et d'une véritable indépendance.

Elle a eu, d'abord, à faire face à des nécessités. La femme, en prenant conscience de son charme physique, de l'action que par lui elle était en droit d'exercer sur l'homme, a rapporté sur sa grâce toute son attention et tous ses espoirs. Elle a été dans l'obligation de subjuguier son compagnon par la seule beauté de son corps et de son visage. Elle a été contrainte d'augmenter sans relâche ses pou-

voirs de séduction artificielle. Elle a appris l'art des retouches. « Enfin les fards, écrit Lombroso, les teintures de cheveux, beaucoup d'objets de toilette, ne sont que des mensonges en action recherchés par les femmes comme autant d'auxiliaires pour la lutte sexuelle (1). » Cette lutte sexuelle est devenue de plus en plus un effort pénible et épuisant pour la femme. Cette lutte l'a jetée dans la recherche d'une foule d'objets superflus ; cette lutte lui a fait prendre des dehors sans cesse composés et souvent une mentalité fausse. Elle y a perdu sa véritable personnalité. Tandis que l'homme essaie de donner satisfaction à sa vanité native dans d'autres domaines, c'est presque uniquement dans la glorification d'elle-même, que la femme, ayant acquis le sentiment de la lutte sexuelle et cherchant à devenir dominatrice, a mené le combat. Elle n'a compté pour vaincre que sur ses avantages corporels et leur conservation leur rehaussement est devenu sa préoccupation maîtresse et presque exclusive.

Il est si vrai que la beauté est devenue le trait distinctif de la femme, et il est si vrai encore qu'elle ne lutte que par cette beauté, qu'oubliant parfois les origines du monde et des êtres qui le peuplent, nous avons tendance à croire que la femme a toujours été et doit toujours demeurer telle que nous la contemplons aujourd'hui ; qu'il

(1) Ouvrage cité.

n'y a pas eu évolution; que sa beauté a été constituée de toutes pièces par un créateur qui a voulu que l'homme la remarque et l'aime et que la femme triomphe par elle. Admis sur la terre pour un minuscule laps de temps nous discernons difficilement le mouvement éternel du monde. Bossuet, trompé par la foi biblique, écrivait : « Que les femmes considèrent leur origine et qu'elles se souviennent qu'elles ne sont après tout qu'un os surnuméraire où il n'y a de beauté que celle que Dieu y voulut mettre (1). » Et cela nous est démontré par l'histoire que les femmes de toutes les civilisations ont été fières de la forme élégante de leurs corps et de la gracieuse régularité de leurs traits. On soupçonne même qu'elles ont pu être un brin jalouses de cette beauté, que l'homme a trop chantée comme sa propriété exclusive. La femme s'est aimée elle-même dans la connaissance de sa supériorité esthétique. Après avoir captivé l'homme, elle a pu vouloir se charmer elle-même dans un sentiment de joie purement égoïste. Elle a voulu ramener à elle cette beauté qui s'enfuyait trop vers l'homme.

Comme tout à l'heure on a pu appeler concupis-
cence la nécessité dans laquelle la femme se trou-
vait de s'orner pour plaire à l'homme par la
beauté corporelle, on appellera orgueil ou vanité

(1) *Elévation sur les mystères.*

le sentiment qui la pousse à s'orner pour elle-même et aussi pour surpasser ses amies et éblouir le monde qui l'environne. La chasseresse de la mythologie admirait son visage dans l'eau transparente des fontaines, comme la coquette d'aujourd'hui dans son miroir. Les tragiques de tous les siècles nous disent que la femme considère la perte de sa jeunesse comme une première mort, qu'elle redoute l'approche de la vieillesse plus dans l'appréhension de ses cheveux qui vont blanchir que dans la menace de la tombe qui peut s'ouvrir. En Grèce, des mortelles se jugèrent dignes d'éveiller l'amour des dieux. Des courtisanes s'éprirent de leur corps jusqu'à l'idolâtrie et se comparèrent aux divinités des légendes. Cl. Bader nous dit qu'à Rome l'envie dominante des plébéiennes était d'éclipser le luxe des patriciennes (1). Stendhal écrit que les femmes des Druses et des peuples syriens se parèrent d'abord de diamants et de perles d'Arabie et en arrivèrent enfin à réunir en collier des sequins. Plus le collier portait de pièces, plus la vanité était satisfaite et la parure parfaite. Des femmes se rendaient aux bains avec autour du cou trois cents ducats d'or effectif (2). Plus près de nous, sous le règne de Louis XIV notamment et sous le Directoire, les femmes réunissent sur elles et autour d'elles toutes les splendeurs, uniquement

(1) *La femme romaine*, Paris, 1872.

(2) *Histoire de la peinture en Italie*, Paris, 1883.

par vanité et par orgueil. M^{me} de Maintenon disait que de son temps il y avait chez les femmes plus de luxe que de goût. Aujourd'hui encore la femme paraît vivre souvent sous l'empire de trois idées qui l'absorbent toute. D'abord elle se sait belle et veut être plus belle que les autres. Elle comprend ensuite que cette beauté peut seule lui assurer la victoire dans la lutte sexuelle. Elle n'ignore pas enfin que sa beauté est une des choses les plus fugitives. Ces idées font tour à tour sa joie et son angoisse ; mais elles sont éminemment propres à la pousser à s'orner avec une hâte fébrile et une constance toujours en éveil.

Dès lors, le luxe féminin dans sa forme première et prédominante devait être le luxe des choses qui touchent le corps de plus près, celui des étoffes qui l'enlacent, celui des objets précieux qui s'appliquent à la chair : « Néœra, en quittant Phrynion n'a qu'un souci : emporter les vêtements et les bijoux que son amant lui avait donnés. Elle va à Mégare, pays pauvre, et là, elle n'a qu'un chagrin : elle regrette le luxe d'Athènes (1). » Que ne pourrions-nous pas écrire au fil des jours sur les mille changements apportés aux toilettes féminines à seule fin de mieux présenter la personne qu'elles renferment, comme un joyau dans son écrin ? Sur la lutte sexuelle Lombroso nous dira :

(1) *Discours contre Néœra.*

« Dans les soirées, la femme veut que les hommes ne s'occupent que d'elle seule ; sa vanité se manifeste surtout par les vêtements, la pudeur l'obligeant à se couvrir tout le corps sauf les mains et quelquefois la figure. Le costume prend dès lors dans la lutte une plus grande importance que la beauté corporelle ; de sorte qu'elle semble croire que les vêtements sont presque une partie de son corps. Une femme, a dit Sthendal, croit être belle quand elle est bien vêtue. L'habit est pour ainsi dire un complément de son corps (1). » On lit dans le Coran : « La femme est un être qui croît parmi ses bijoux et ses vêtements. »

La femme devait aller ensuite au luxe des choses qui la frôlent, au milieu desquelles elle vit, au luxe de son boudoir, de son intérieur, au luxe de tous les objets réservés à son usage, tout devant être en harmonie avec elle et concourir à former un cadre capable d'ajouter à son éclat.

Quand sa beauté s'effeuillera avec sa jeunesse, la femme longtemps conserva l'espoir d'annihiler les outrages du temps. Elle se trompera elle-même. Elle recherchera dans un faste des plus compliqués et des artifices coûteux un ralentissement au déclin de ses charmes. Elle agrandira le champ de son luxe, quand son attrait personnel ne sera plus suffisant pour lui conserver sa propre estime et retenir l'attention des gens. Et quand, en dépit de

(1) Ouvrage cité, p. 153.

tous les moyens mis en œuvre elle sera douloureusement déçue, souvent elle n'en continuera pas moins à s'entourer de tous les éblouissements que peut donner la richesse unie à l'art pour revivre dans le passé et donner à tous l'illusion dernière.

Voilà comment, à notre avis, le luxe féminin s'est constitué et a pris son premier essor. Résumons-nous. L'homme a eu le désir naturel d'augmenter la beauté de la femme quand les siècles la lui ont révélée et qu'il a été attiré par elle ; au même instant la femme a eu l'ambition tout aussi naturelle de s'embellir pour son propre plaisir et par vanité et surtout pour avoir par ses charmes physiques une arme dans la lutte sexuelle.

*
**

A ces deux causes mères du luxe féminin, l'une, née de l'homme, l'autre de la femme elle-même (causes qui au fond se réduisent à une seule), les institutions humaines, la vie en commun, les principes admis sur l'éducation et le rôle social des femmes, l'existence contemporaine en ont ajouté d'autres très puissantes ou plutôt ont développé les premiers germes.

Depuis ces temps reculés où, après une longue transformation qui a duré sans doute bien des siècles, la femme a acquis les caractères spéciaux à son sexe, l'évolution paraît avoir continué dans le

même sens. Nous disons paraît, car on est mauvais juge des choses que l'on voit de trop près. M. Durkheim semble avoir éprouvé ce même doute : « Le travail sexuel s'est de plus en plus divisé. Limité d'abord aux seules fonctions sexuelles, il s'est peu à peu étendu à bien d'autres. Il y a longtemps que la femme s'est retirée des affaires publiques et de la guerre, et que sa vie s'est concentrée tout entière dans l'intérieur de la famille. Depuis, son rôle n'a fait que se spécialiser davantage..... On pourrait croire, il est vrai, que les occupations des deux sexes tendent à redevenir homogènes. Mais même dans cette sphère d'action, la femme apporte sa nature propre et son rôle reste très spécial, très différent de celui de l'homme. De plus, si l'art et les lettres commencent à devenir chose féminine, l'autre sexe semble les délaisser pour se donner plus spécialement à la science. Il pourrait donc très bien se faire que ce retour apparent à l'homogénéité ne fût autre chose que le commencement d'une différenciation nouvelle (1). » On peut affirmer sans crainte, pensons-nous, que la femme ne tend pas à revenir à la virilité, qu'elle demeure toujours un être plein de faiblesse et d'harmonie et qu'elle doit avoir dès lors une vie et des fonctions adéquates aux caractères de son sexe. Au point de vue du luxe, ces mêmes

(1) Ouvrage cité, pp. 61 et suiv.

causes doivent engendrer les mêmes effets, à cette heure, que ceux que nous avons déjà détaillés.

Mais il y a eu des faits nouveaux dans le monde qui ont eu une action sur le luxe féminin. Ce sont eux que nous devons examiner. Depuis les époques lointaines où l'homme n'était poussé vers sa compagne que par l'amour de sa beauté, le progrès a introduit une pudeur toujours plus grande. La civilisation a supprimé tour à tour la communauté des femmes et la polygamie. L'homme a été amené à choisir une unique compagne. Nous avons vu plus haut que le mariage est basé le plus souvent sur un sentiment éminemment élevé. L'association intime de deux existences tout entières est fondée la plupart du temps sur les qualités morales des deux êtres qui vont s'unir. Les autres éléments qui composent l'amour, l'élément sensuel et l'élément mixte, l'attrait de la beauté, y entrent dans la majorité des cas pour une plus faible part. Ils existent néanmoins. Mais il semblerait résulter de leur diminution d'intensité, logiquement, que depuis l'institution du mariage, le luxe féminin devrait avoir subi un recul.

Si nous consultons les faits, ils affirment peut-être le contraire. Le luxe féminin a bien subi des fluctuations. Pendant certaines périodes il a diminué d'ampleur ; pendant d'autres, il a fait preuve d'une activité anormale. Cela a tenu bien souvent à des causes étrangères à la psychologie ou à la sociologie, notamment à des crises économiques,

aux oscillations de la richesse. Mais d'une façon générale le luxe féminin a été loin de se ralentir et en tant que sentiment, l'amour du luxe chez la femme est demeuré aussi vivace.

Les raisons en sont multiples. Nous connaissons les premières. On pourrait dire que le luxe a trop pénétré dans l'âme et dans l'existence de la femme durant les siècles où elle n'était aimée que pour sa beauté, la plus chère à l'homme entre toutes. Mais il faut ajouter que l'éducation donnée à la femme l'a maintenue dans la recherche des choses frivoles ; que les fonctions qu'on lui a réservées dans la famille et dans la cité se résument pour beaucoup à suivre automatiquement toute une série d'actes, d'événements provoqués, d'élégances passagères, que l'on appelle : « la Mode » ; que dans la lutte sexuelle, elle-même, les charmes physiques sont toujours pour la femme le plus précieux auxiliaire, etc..., etc..., tout cela sans parler d'innombrables influences secondaires agissant dans le même sens. Comme nous le verrons dans un chapitre particulier, la division moderne de la société en classes nettement définies a eu sur le luxe féminin des effets intéressants. Bref, on est en droit de dire que la société a ordonné le luxe à la femme. Pour elle, sans rentrer ici dans la distinction des divers milieux sociaux, il est obligatoire à tous les âges de la vie.

La démonstration n'en est point difficile.

Nous ne parlerons que rapidement et pour mé-

moire des courtisanes. L'homme ne va à elles que pour le plaisir des sens, appétit primitif. Elles doivent porter dans la façon de se vêtir comme une promesse de voluptés inconnues et rivaliser de goût pour chercher dans l'embellissement de leur chair l'affollement de la sensualité des hommes. Elles vivent de réclame. Les hétaires grecques furent les femmes les plus élégantes de leur temps et les plus choyées. L'histoire des plus célèbres a été souvent contée. Nous ne saurions nous étendre sur la description de leur luxe maintenant que la prostitution n'est plus qu'un état morbide et rétrograde d'une certaine classe.

Prenons la femme jeune fille dans la société contemporaine où se trouvent réunies toutes les causes qui ont contribué à développer le luxe féminin. La jeune fille doit avant tout se parer. M^{me} Hudry-Menos nous en donne la raison : « En un décor de suprême élégance, meubles de prix, tableaux de maîtres, tapis moelleux, bibelots précieux, la jeune fille riche va, vient, délicate figurine à peine échappée du couvent ou du lycée, et qui déjà sait choisir tout vêtement qui rehausse sa joliesse, avive sa jeunesse. Elle le choisit pour un motif que personne n'exprime devant elle, mais qui s'impose à elle impérieusement, elle doit plaire et trouver un mari (1). » M^{me} Hudry-Menos parle de la

(1) *La femme*, p. 118.

jeune fille riche. La jeune fille des milieux ouvriers et ruraux se pare aussi à sa manière pour le même mobile, car il est malheureusement vrai que si l'homme cherche à trouver dans sa future compagne de bonnes qualités morales, il est impressionné d'abord et presque uniquement, dans tous les mondes, par le charme physique de la jeune fille qui lui est présentée et ce n'est qu'à travers une véritable cuirasse de choses agréables et de dehors factices qu'il doit deviner les vertus devant décider de son choix. Dans les milieux élevés, la jeune fille ignorant ce qu'on appelle les arts d'agrément, fuyant le luxe et la mode, qui n'aurait à offrir que de grandes qualités d'esprit et de cœur aurait bien des chances de n'être point remarquée.

Ajoutons à cette nécessité pour la jeune fille de trouver un mari par une coquetterie bien étudiée, la vue du luxe répandu autour d'elle.

Il est un luxe qui sur l'adolescence a des effets plus particulièrement graves, que nous estimons utile de signaler. C'est le luxe des femmes fêtées qui sont à la tête de la mode ; c'est le luxe de certaines femmes qui reçoivent d'innombrables marques d'indulgence et même d'admiration. M. Urbain Goyer a écrit sur ce luxe : « La pudeur d'une jeune fille saine et bien équilibrée la défend contre les atteintes trop brutales ; une obscénité crue la révolte et l'éloigne du vice au lieu de l'y attirer. Mais elle a le désir bien naturel à son âge de briller, d'être admirée, d'exciter l'envie. Quelles héroïnes

lui sont vantées du matin au soir ? les courtisanes. La biographie, les photographies, les procès, les équipées de toutes sortes de la « demoiselle » qui gagne de 100 à 500 francs par mois dans un café concert ou dans un théâtre, et qui dépense de 100.000 à 500.000 francs par an dans son hôtel, sont placées sans relâche sous les yeux des jeunes filles. Ses toilettes, robes, chapeaux, lingerie intimes, suggèrent ou règlent la mode dans les familles (1). »

Il est certain que dans les villes ce tableau si répandu et si suggestif du luxe sensuel est celui qui impressionne le plus fortement la jeune fille. Il atteint sa sensualité naissante et trouble son imagination. Il est partout sous ses yeux, dans la courtisane qui passe, dans les journaux de mode qu'elle parcourt, dans les étalages qu'elle visite, dans quelques élégantes de ses amies.

Quand la jeune fille a enfin conquis un époux, elle est jolie et charmante pour son mari. Quoi de plus légitime ! Dans les premiers jours de l'union aucun grave souci ne vient assombrir son esprit. Elle a la seule préoccupation de se rendre désirable pour celui qui l'a choisie. Elle peuple le nid de tous les agréments. Puis, quand le mariage est vieux de quelques années, la femme dans le plein épanouissement de sa chair donne à son goût une orientation plus sûre et à son luxe une empreinte

(1) Préservons la Jeunesse, *Le Matin*, 28 mai 1911.

plus personnelle. Elle se pare d'un luxe plus riche, plus profond, plus vivant. Elle ne pourrait guère agir autrement et tout à coup renoncer à l'élégance. Elle ne fait que la modifier.

Faisons la précieuse remarque que ce luxe de l'épouse a su souvent se cantonner dans les limites du ménage, notamment dans les classes pauvres. Digne et honnête, il a créé le bonheur familial. De la coquetterie chez la femme de l'ouvrier, dans un coin quelques modestes fleurs des champs font plus pour retenir le mari au foyer que la morale apprise à l'école. La vraie femme du peuple n'hésitera pas à posséder ce superflu qui est un peu de soleil dans son logement d'usine ou sa chaumière auquel viendra se réchauffer, fuyant le cabaret ou le bouge, l'homme montant de la mine ou venant du labour. La loi de Manou disait déjà : « Les femmes doivent être comblées d'égards et de présents par leurs pères, leurs frères et leurs maris, car lorsque la femme brille par sa parure, toute la famille resplendit. Mais si elle n'est point parée, elle ne fait pas naître la joie dans le cœur de son époux. »

Mais aujourd'hui la femme des classes aisées ou riches est conduite à dévoiler sa beauté à d'autres regards, à distribuer au dehors un peu de son charme, au milieu des relations si libres de la vie, sous l'influence des exigences du monde, dans un rapprochement continu avec les hommes, une lutte sourde contre d'autres femmes. La nécessité

de plaire s'est imposée à toutes les femmes, même aux plus austères.

De grands éducateurs eux-mêmes ont pensé que dans l'art de charmer l'homme devaient se cantonner l'ambition et le rôle de la femme. Montesquieu juge : « La nature a donné aux femmes des agréments, et elle a voulu que leur ascendant finît par ses agréments (1). » J.-J. Rousseau déclare que la femme est faite spécialement pour plaire aux hommes (2). Stuart Mill de constater avec une pointe de tristesse : « Nous voyons bientôt qu'il faudrait un miracle pour que le désir de plaire à l'homme ne devînt pas dans l'éducation et la formation du caractère de la femme une sorte d'étoile polaire (3). »

Il est réconfortant de constater encore ici que des femmes savent se prodiguer et se faire admirer de l'autre sexe sans qu'aucune pensée malsaine ne vienne les effleurer. Elles ont le talent d'être élégantes aux yeux de tous pour plaire davantage à leur mari, au milieu des éloges masculins qu'elles suscitent et des désirs qu'elles font naître. Cela est tout naturel pour la femme depuis des siècles que sa fonction est de briller et de se pavaner et parfois cela est nécessaire pour garder devers soi l'amour du mari. « Beaucoup de femmes, écrit

(1) *L'Esprit des lois*, liv. XVI, ch. II.

(2) *L'Emile*, liv. V.

(3) *Assujettissement des femmes*, p. 184.

M. Victor du Bled, résolvent ce problème aussi difficile que la quadrature du cercle, se conformer à la mode, au code de la mondanité, tout en restant d'excellentes mères, d'excellentes épouses (1). » C'est là, en effet, un art bien délicat. Bien peu y réussissent impunément. C'est plus qu'une question de mesure, c'est une question de moralité. Le danger est grand et pour un grand nombre de femmes ce devoir de plaire s'est transformé en un agréable passe-temps qui donne de délicieuses émotions. Se faire désirer devient une joie, se savoir convoitée, une volupté, la satisfaction de chaque journée écoulée.

Beaucoup de celles que de nos jours nous baptisons des jolis noms de coquettes ou de mondaines, songent à faire entrer dans le cœur de l'homme, que tout hasard procure, l'envie de leur possession. C'est par un luxe fuyant l'humilité, par leur science de se vêtir un peu lascivement, qu'elles éprouvent un secret plaisir qui les grise, à sentir des yeux les parcourir et des imaginations se tendre vers elles. Elles aiment à jouer avec des passions écloses de leur art, à donner des vertiges, et tout le long de leur jeunesse, comme une soif d'elles-mêmes. L'école de Port-Royal a prononcé contre cette cause de luxe singulièrement grosse de périls

(1) La Semaine de la parisienne en l'été 1911, *Le Matin*, n° 9983.

les réquisitoires les plus violents. Auparavant, elle avait été mise à nu par certains écrivains romains et le stoïcisme chrétien. Ainsi s'exprimait l'apôtre de la religion rigoriste, le plus fougueux pamphlétaire de l'élégance païenne : « Quand on pourrait croire qu'il y a de la charité parmi les païennes, leur vertu est nécessairement si imparfaite et si défectueuse que quelque chastes qu'elles soient peut-être dans l'âme, il paraît trop de dissolution dans leurs habits..... Combien en trouverez-vous parmi celles-là mêmes qui affectent de ne plaire qu'à leur mari, qui ne prennent un soin particulier d'orner et d'embellir leur corps pour attirer les regards des étrangers, quelque semblant qu'elles fassent de n'avoir aucune mauvaise intention ?..... D'abord ce désir de plaire par des grâces artificielles ne peut venir que d'un cœur gâté et corrompu. On sait combien ces grâces et ces parures servent d'amorce pour attirer au plaisir défendu (1). »

*
**

Nous savons en outre que l'homme a considéré la femme comme un être inférieur et lui a ravi le plus possible d'indépendance. Stuart Mill fait cette remarque : « Quand on ne peut espérer la liberté mais qu'on peut viser au pouvoir, ce pouvoir de-

(1) TERTULLIEN : *Traité de l'ornement des femmes.*

vient le grand objet des désirs de l'homme. » Cela a été encore vrai pour la femme. Systématiquement diminuée dans tous les domaines, elle s'est fait du luxe une spécialité. En dehors de la lutte sexuelle, elle a compris que son charme pouvait lui donner un empire sur l'homme et une souveraineté sur la terre. Du luxe, elle a fait son fief et par le luxe, elle a pris sa revanche, le luxe pouvant seul développer sa séduction. C'est de la femme enchanteresse que de Goncourt pouvait dire : « La femme est le principe qui gouverne, la raison qui dirige, la voix qui commande. Elle est la cause universelle et fatale, l'origine des événements, la source des choses (1). » Cette femme a su inventer pour anéantir la volonté masculine un luxe particulier que nous ne décrirons pas, luxe clos, amollissant, capiteux comme les parfums dont il use. Combien de fois ce luxe n'a-t-il pas remis dans les mains féminines la conduite des destinées du monde ?

Disons encore que l'homme que nous avons vu autrefois parant brutalement la femme pour son seul plaisir des sens, la pare maintenant par calcul et pour en retirer d'autres satisfactions. Sa compagne doit le rehausser aux yeux des autres hommes et aux yeux de la société. L'homme s'admire

(1) DE GONCOURT : *La femme au dix-huitième siècle*, p. 372 ; cité par Ostrogorski, *La femme au point de vue du droit public*, p. 26.

lui-même. Il veut être admiré. Peu lui importe que ce soit en son hôtel, en ses enfants, en sa femme. Il sait que tous les regards épient les détails de celle qui marche à ses côtés. L'admiration qu'elle fait naître rejaillit presque entière sur lui. Sur sa femme il affirmera sa richesse. A ses toilettes, on pourra évaluer son budget, à ses perles et à ses diamants on pourra compter le chiffre de sa fortune. Pour l'orgueil et la plus grande gloire des maris, les femmes ont dû enrichir leur personne. Combien d'hommes passeraient inaperçus sans le luxe bruyant de leurs épouses !

La femme a la même notion précise que sa toilette est la grande révélatrice de ses idées, de son goût, de sa fortune, et aussi de son rang. C'est là un fait très intéressant que nous retrouverons dans l'étude du luxe féminin dans les diverses classes de la société moderne. C'est pour cette raison que nous n'y insistons pas ici, nous contentant de le signaler comme important dans le monde contemporain.

Comme on peut en juger par ce qui précède (et nous avons encore négligé de parler des sources secondaires du luxe féminin qui sont fort nombreuses) le luxe féminin a des causes lointaines, des racines profondes, des raisons d'être multiples. Nous pourrions allonger la liste. Nous terminerons en soulignant l'influence du monde artificiel aux lois duquel la femme a dû satisfaire, lois du monde contemporain notamment, avec ses

préjugés, ses petitesesses, ses tyrannies vis-à-vis de son sexe.

Dans les grandes villes et les classes riches, la femme semble arrachée à son mari, déracinée de son foyer. Elle appartient aux convenances, au milieu où elle respire, à la société qu'elle fréquente comme une poupée aux mains d'un enfant. Il faut qu'elle aille au dehors prodiguer sa grâce et sa magnificence. Comme une épave, elle est le jouet des caprices mondains. Elle sait que pour maintenir l'éclat de son nom et assurer le respect de sa personne, elle doit se plier avec infiniment de docilité aux exigences de la ville. Elle assistera à tous les événements secondaires de la vie, qui se succèdent sans trêve et que de plus en plus les hommes aiment fuir. « Moins les premiers devoirs lui prennent de temps, dit encore Stuart Mill, plus les autres en absorbent. Ce sont les dîners, les concerts, les soirées, les visites, la correspondance, et tout ce qui s'ensuit. Tout ceci en plus du devoir suprême que la société impose aux femmes avant tout, celui de se rendre charmantes (1). » Il faut à chaque cérémonie parure appropriée. La femme dépend du couturier, de la modiste, du parfumeur, de tous les marchands d'élégance. Tout est prétexte à la vêtir différemment, somptueusement, les variations des usages, les trouvailles des chercheuses,

(1) Ouvrage cité.

l'esprit de gain des fournisseurs. La femme doit réunir sur sa personne les plus exquises créations de la nature, des fleurs, des perles, des plumages d'oiseaux, des couleurs d'Orient. Il faut qu'elle apporte partout de la gaieté, qu'elle sème des sourires, qu'elle provoque certaines émotions. L'on garnit les salons, les théâtres, de femmes bien vêtues comme on les garnit de décors et de lumières. Tout est réglé pour l'exhibition des toilettes. Le luxe des femmes est un spectacle continu que les gazettes rapportent, que des amateurs critiquent, où les curieux accourent et où les actrices sont légion et de talents divers.

*
**

Ainsi, à notre avis, est né le luxe féminin. Il a des racines sexuelles. Ainsi il s'est développé. Il ne paraît pas illogique qu'il ait débordé le luxe masculin, qu'il soit plus entreprenant, plus étendu, plus étudié, plus fertile en ressources et plus riche en détails.

Mais en sus des forces qui l'ont créé et qui l'ont alimenté, au delà des quelques causes psychologiques et sociologiques que nous avons décrites : but assigné aux femmes, nécessité et devoir où elles se sont complu avec joie de provoquer le désir du mâle, de charmer le mari, de captiver les hommes, de séduire le monde, volupté qu'elles ont recherchée de s'orner pour elles-mêmes, et de pa-

raître belles aux regards de tous, etc....., il nous faut rappeler qu'il existe d'autre raisons du luxe en général qui ont eu une répercussion sur le luxe féminin. Ces raisons du luxe, en dehors de l'âme humaine, en dehors des lois et des institutions de la société, viennent du monde extérieur, de la nature, des événements qui se produisent au jour le jour, des événements économiques ou autres et des toutes petites circonstances accidentelles, car on a peut-être trop exagéré le rôle des fatalités et des grands événements.

Par exemple, une source extérieure du luxe est la vie sédentaire. Le luxe ne grandit qu'au repos. Le faste était inconnu chez les peuples nomades. Il s'est développé à l'état de station. A. Guérard parlant des Scythes, tribu essentiellement vagabonde, écrit : « Les enfants s'éloignent sans esprit de retour, car, lorsque la propriété immobilière n'est pas fondée, lorsque le luxe est inconnu, les lares errants, la pierre du foyer mobile, il n'y a pour les retenir ou les ramener à l'habitation fugitive du père, ni affection des lieux ni intérêt de succession (1). »

Si l'on recherche alors la terre, mère du luxe, on voit que cette terre est l'Orient. La somptuosité est née là plutôt qu'ailleurs, parce que la vie était facile, que la terre et le ciel offraient des visions

(1) *Essais sur l'histoire du droit privé des Romains*, p. 12.

de féerie, à ces peuples immobiles dans des contrées fertiles, et essentiellement contemplateurs. Dans ces pays on a vu des monarques asseoir leur autorité sur l'unique éclat de leurs vêtements. Le luxe féminin y prit sans doute un développement parallèle à la magnificence des choses, puisque le Coran édicte : « Les femmes s'abstiendront en marchant de faire du bruit avec leurs pieds pour ne pas attirer l'attention sur les ornements qu'elles doivent cacher. »

Ainsi de suite, nous pourrions découvrir un certain nombre de phénomènes et de faits venus du dehors qui influent sur le luxe et sur le luxe féminin principalement, puisqu'il est plus sensible. Mais cette étude nous mènerait trop loin et n'aurait qu'un intérêt très relatif. Nous nous en tiendrons à une grande loi, la loi du climat, qui au fond absorbe en elle la plupart des influences extérieures agissant sur le luxe et qui a eu sur le faste des femmes des effets vraiment remarquables.

Le luxe venu du Levant a gagné la presque totalité du globe. Mais le contraste bien marqué des saisons occidentales, les différences de température ont obligé la femme comme l'homme et plus que l'homme à modifier ses vêtements à des époques déterminées. C'est là que gît la naissance de la « mode », mot magique aujourd'hui dans tous les cerveaux féminins. On peut observer, en effet, que le luxe actuel des femmes orientales est à peu de chose près celui de leurs ancêtres les plus loin-

tains. Depuis des siècles, rien, presque rien, n'est nouveau dans leurs costumes et leurs parures : mêmes étoffes, mêmes couleurs, mêmes bijoux. Le ciel les couvre toute l'année d'une égale douceur. L'histoire du luxe féminin de nos contrées révèle au contraire des changements rapides et complets. La mode est bien le fruit des climats d'intermittence. La nature est la créatrice première du tourment féminin.

Cependant cette cause des modifications indispensables du vêtement ne saurait expliquer, à elle seule, les variations à l'infini et les hardiesses de la mode. La société contemporaine semble plutôt imposer un changement de costume pour marquer l'apparition d'une nouvelle saison. Ce sont les raisons du luxe énoncées tout à l'heure qui sont venues parachever précipitamment et troubler l'œuvre sage entreprise par la Nature. Ces raisons ont eu même cette puissance mystérieuse et incompréhensible de forcer la femme à violer les lois naturelles. N'est-ce pas la mode, quelquefois, d'aller décolletée sous les frimas ?

On peut penser normalement que le climat n'est plus aujourd'hui pour grand'chose dans la succession des toilettes féminines. En poursuivant la comparaison des Orientales et de l'Occidentale, ne semble-t-il pas que les premières ont trouvé dans cette idée de fatalité qui emplit leur cœur et qui pour elles rend tout immuable le secret et la volonté de ne rien innover et de se perpétuer tou-

jours semblables comme leurs mosquées ; et que la seconde a puisé dans le désir et la contrainte de plaire l'assaillant sans cesse une mobilité extrême, une éternelle inquiétude, qui la pousse à donner aux mêmes choses des aspects nouveaux et à être elle-même différente chaque jour, à chaque heure, comme une fantaisie ?

Pour parer l'Occidentale, rien n'est assez original. Elle va sans crainte jusqu'au ridicule. Toute innovation qui fait jaillir d'abord une étincelle de joie semble aussitôt la désillusionner. Par avance, elle la sait éphémère. Il germe sans trêve dans sa tête des envies changeantes. Elle doit être pâle aujourd'hui, demain son teint devra être tout rose ; tantôt sa robe doit avoir de l'ampleur, tantôt son corps doit ressembler à une tige d'asphodèle. Elle aime ces contradictions, elle adore ces volte-faces. C'est la mode.

Issue jadis de la nécessité elle s'impose à toutes née maintenant du simple hasard, du rêve d'un poète, du caprice d'une belle. La mode, au lieu d'obéir au rythme d'une grande loi déterminée, obéit à des événements infimes. Elle est imprévisible. L'histoire nous apprend que des riens ont changé de toutes pièces les toilettes qui paraissaient les mieux lancées. La simplicité d'un costume de Marie-Antoinette à Trianon causa la disgrâce des « garnitures » et des « paniers ». Le succès retentissant du *Mariage de Figaro* détrôna la bergère pour faire adorer les airs de soubrette.

« Une femme, écrit M. Nozïeres, peut bouleverser la mode et anéantir les prévisions des couturiers les plus perspicaces et les plus autoritaires. Le triomphe de Rachel a détourné le public des costumes romantiques. M^{me} Sarah Bernhardt ne nous a-t-elle pas donné par ses créations successives le goût des étoffes byzantines et des robes chères aux princesses légendaires et même du petit chapeau ? Ne devons-nous pas au peuple de Chantecler les aigrettes, les ailes dont se coiffent si joliment les femmes ? (1) »

On murmure bien de temps à autre en face d'une mode qui choque votre goût ou lèse vos intérêts. Mais à cette heure, l'habitude est prise. Périodiquement, la mode revient avec son cortège de nouveautés, d'étrangetés, et même de choses insensées. On l'épie, on la devine, on l'attend. Chacun se met dans son sillage, l'homme se laissant entraîner par le courant, la femme se jetant résolument au milieu du gouffre. D'ailleurs, pensent les sceptiques, pourquoi se refuser à accepter son joug ? « Toute bizarre qu'elle est, elle pare et embellit pendant qu'elle dure (2). »

Mais, en dehors de ses aspects artistiques et de ses surprises, la mode offre des occasions multiples d'enseignements. Le luxe féminin a des

(1) Sur la mode, *Le Temps*, 1^{er} juillet 1911.

(2) LA BRUYÈRE : *Caractères*, ch. XIII.

répercussions sur les budgets de famille ; la mode apporte de fréquentes perturbations dans l'économie domestique ; les journaux de mode même ont, à cette heure, une action indéniable. La production est bouleversée par certaines modes. Le commerce, les industries, les intermédiaires qui alimentent l'élégance de la femme sont à la merci d'un changement dans sa parure. L'économie nationale elle-même est atteinte ; les importations, les exportations suivent les mêmes variations que la mode. Le monde du travail, les régimes douaniers, les marchés mondiaux, la Bourse, les relations économiques entre les puissances sont également impressionnés à chaque mode imprévue qui triomphe. On ne peut limiter les effets apportés par une cause aussi changeante. La statistique a sans cesse des calculs à faire ; l'économiste des conséquences inédites à examiner. La mode apporte à tous ceux qui s'occupent de questions économiques et sociales un champ d'expériences sans fin et des sujets d'études scientifiques toujours renouvelés.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Grèce - Athènes.

Les femmes mariées et les courtisanes. — Les lois somptuaires. — Les excès du luxe. — Le commerce grec.

Le nom de Grèce évoque le pays du ciel pur et des flots sonores, des nymphes et des déesses, de l'olivier et du miel, le pays des artistes, des philosophes, des orateurs, des courtisanes. Le nom d'Athènes évoque plus particulièrement la cité suprême de l'harmonie et du goût, la cité où tout était dirigé vers l'aimable et le beau, où un défaut de cadence, un manque de mesure, une erreur de nuance, l'oubli d'un argument, faisaient dans

les cœurs ou les esprits une impression mauvaise.

Ces sensations éveillées sont exactes. Les Grecs étaient d'une intelligence très vive, d'une sensibilité véritablement exquise. Ils aimaient l'élégance, les arts, les jouissances délicates et se laissaient entraîner à toutes les séductions.

Les qualités de son esprit poussaient l'Athénien à l'Agora où il mettait au service de sa patrie, qu'il aimait passionnément, toutes les ressources de son activité. De là, il allait sous les portiques, attentif aux discours et aux leçons des sophistes. « La pente était dangereuse, écrit Lallier ; du commerce des rhéteurs on passait aisément à la fréquentation des courtisanes (1). » Les mœurs étaient faciles ; l'opinion publique d'une grande tolérance. L'Athénien, vivant au dehors, délaissa de plus en plus son foyer et celle qui y vivait. Il se rapprocha de ces autres femmes plus attirantes, avec laquelle il pouvait poursuivre les discussions commencées sur la place publique et dans les palestres. Et ainsi, pour si étrange que cela paraisse, pour étudier à Athènes les questions relatives aux femmes, il faut les diviser en deux classes distinctes : les épouses et les courtisanes.

*
**

La jeune fille grecque n'était point maîtresse de

(1) *De la condition de la femme dans la famille athénienne aux cinquième et quatrième siècles.*

son existence et de son avenir.* « Pour me fiancer, dit Hermione, ce soin regarde mon père et il ne m'appartient pas de rien décider sur ce point (1). » Une fois mariée, c'est bien pis. L'époux qu'on lui a choisi l'enferme au gynécée et là, elle doit vivre d'une vie languissante, rendue plus triste encore par la connaissance des plaisirs illégitimes de son mari. Pour le divorce, elle n'est protégée que par une vile question pécuniaire, la dot devant être rendue à sa famille. Elle n'a d'entretiens qu'avec ses servantes pour la bonne marche des affaires domestiques. Elle ne peut assister ni aux fêtes ni aux spectacles ; on lui refuse même la visite d'amies et le délassement de la lecture. Les Athéniens estiment qu'une femme digne du titre d'épouse ne doit point se parer, qu'elle doit aimer la simplicité pour se soustraire à l'attention de la foule et à l'admiration des étrangers. Ils la veulent à l'abri de toute existente bruyante, de toute tentation de luxe, et ils désirent qu'elle n'ait d'autres vertus que des vertus de famille, d'autres qualités que des qualités d'esclave. L'Athénienne dut accepter cette vie de prisonnière et fuir ce qui était susceptible de l'orner. Elle était sans défense, sans culture intellectuelle, sans habileté et surtout sans séduction.

Au-dessus de l'empire du mari planait encore

(1) EURIPIDE : *Andromaque*, vers 987-988.

l'omnipotence de l'Etat. Dans la question qui nous intéresse, celle du luxe, cette omnipotence de l'Etat sera le pouvoir dominant. « Dans la société antique, dit Fustel de Coulanges, la liberté individuelle ne pouvait exister..... Si la société avait besoin d'argent, elle pouvait ordonner aux femmes de lui livrer leurs bijoux, aux créanciers de lui abandonner leurs créances, aux possesseurs d'oliviers de lui céder l'huile fabriquée..... La vie privée n'échappait pas à cette omnipotence de l'Etat. L'Etat exerçait sa tyrannie jusque dans les plus petites choses (1). » Et Paul Gide, de dire très finement : « L'Etat, dans la cité grecque, est à la fois aussi envahissant qu'aucun despote oriental, aussi libéral qu'aucune démocratie moderne (2). » Nous pourrions ajouter, en restant près de la vérité, despote pour la femme, libéral pour l'homme. Et l'on a pu faire cette constatation qui étonne, mais qui est finalement vraie : pour la vie publique la femme athénienne dépend des siens, pour la vie privée elle dépend surtout de la loi. Pour son luxe, cette loi aura toutes les rigueurs.

L'Athénienne, comme toute femme, avait en elle le désir de plaire. Jeune fille il lui était arrivé de sortir quelquefois de sa retraite, et ses yeux avaient vu les belles choses qui peuplaient le monde grec.

(1) *La Cité antique*, p. 265.

(2) *Etude sur la condition privée de la femme*.

Elle avait admiré la somptuosité et la merveilleuse élégance des cérémonies religieuses ; les hasards de sa fortune pouvaient l'avoir choisie pour aider à la confection du superbe voile de Minerve, promené en grande pompe pendant les grandes Panathées (1). Peut-être même l'image d'une courtisane entrevue un soir était-elle restée gravée dans son imagination d'enfant ? Femme, modeste et soumise, elle essaie sans trop d'audace d'user des expédients et des drogues qu'elle sait réservés à d'autres. « Comme il a triomphé de la timidité de sa femme, Ischomaque triomphera d'un autre penchant, et cette seconde victoire ne sera ni moins méritoire ni gagnée par des moyens moins agréables. Un jour elle s'était fardée pour être plus belle. Elle avait mis pour se grandir des chaussures avec de hauts talons. Ischomaque lui reproche doucement cette innocente coquetterie (2). » Ce mari grec, amoureux de la grâce qu'il recherchait un peu partout, aurait bien facilement pardonné à sa compagne. Mais la loi veillait. Solon, émule adouci de Lycurgue, pour des raisons plus politiques qu'économiques, régleta minutieusement le luxe privé des femmes. Il leur interdisait notamment de porter en dot plus de trois robes ; elles pouvaient y ajouter quelques objets sans grande va-

(1) PAUSANIAS, I, 27.

(2) XÉNOPHON : *Economique*, X, 25.

leur, par exemple, quelques vases, En voyage, elles ne pouvaient emporter que des vêtements déterminés. Comme les mineurs, elles avaient un surveillant : « l'archonte (1) ».

*
**

Mais à côté des femmes grecques, vivaient leurs ennemies les courtisanes, ces courtisanes aimées de leurs maris, respectées des lois, admirées de tous. Elles promenaient à ciel découvert leur beauté et leur luxe. Elles étaient vêtues d'étoffes transparentes d'Amorgor aux vives couleurs (2). Elles se chargeaient de pierreries et de colliers ; elles se fardaient jusqu'à leurs pieds, elles étaient parfumées de bakkaris, elles emplissaient leur chevelure d'encens, elles entouraient leurs chevilles de periscelis, larges serpents de métal clair. Les charmes de leur esprit ne le cédaient en rien aux charmes de leur corps. Elles ont régné sur Athènes. Elles ont su se faire rechercher par les hommes les plus éminents : par Lysias, Hypéride, Demosthène et même le ver-

(1) Voir à ce sujet PLUTARQUE, LYCURGUE, LYSIAS, SOLON, THUCYDIDE, I, 6 ; ATHÉNÉE, X, 33 ; ELIEN, II, 38 ; THÉOPHRASTE, Fr. 117.

Nous ferons remarquer ici que les mœurs des Lacédémoniennes étaient également soumises à la surveillance de magistrats appelés Harmosynes. (V. A. GUÉRARD : *Essai sur l'histoire du droit privé des Romains*, p. 12.)

(2) HERMANN-MANUEL, III, §§ 21 et 22.

tueux Socrate (1). La confidente de Périclès avait su gagner les sympathies du peuple et l'amitié des hommes les plus distingués. Le nom d'Aspasie ne choque nullement, écrit à côté de ceux d'Euripide, de Phidias, d'Anaxagore, dont elle égala le talent, le génie ou le savoir (2). Des courtisanes, qui semblent à cette heure vivre dans l'ombre d'Aspasie et bénéficier du prestige de celle qui fut comme leur souveraine, connurent des succès plus éphémères, telles Alcée et Néœra (3). Enfin une multitude de belles affranchies, des Thaïs et des Glycère, vécurent à Athènes des largesses d'adorateurs passagers, toutes fêtées dans le tourbillon des désirs et le resplendissement d'un faste sans frein (4).

Les épouses grecques, elles, si douces et si tendres, souffrirent vivement de la situation malheureuse qui leur était faite et pleurèrent l'abandon de leurs maris. Le relâchement des mœurs en arriva à autoriser les liaisons clandestines, et alors elles se sentirent plus humiliées et devinrent plus jalouses de ces femmes qui, à l'abri de toute critique, présentaient à tous les regards leur magnificence et leurs amants, et qui venaient jusque sur les seuils des portes prendre les époux dans les mailles de leurs séductions.

(1) XÉNOPHON : *Economique*, 3-14; *Mémor.*, II, 6-36, id. III, 11.

(2) Voir PLUTARQUE : *Vie de Périclès*.

(3) ISÉE : *Héritage de Philoctémos; Discours contre Néœra*.

(4) TÉRENCE : *Héautontimorumenos*.

Les femmes grecques contre les ravisseuses essayèrent de lutter. Combien grande était leur faiblesse en présence de si rudes adversaires ! Le poète le dit : « La lutte contre une courtisane, Pamphila, est toujours difficile pour une femme libre (1). » Pour vaincre, elles auraient dû employer les mêmes armes que leurs ennemies, mais la coutume et l'archonte les leur refusaient. Elles firent pourtant des efforts méritoires. A ce sujet, nous trouvons d'utiles renseignements dans les œuvres de l'époque, notamment dans les *Trachiniennes* de Sophocle et *Andromaque* d'Euripide. Nous y voyons qu'elles comprirent que pour retenir l'époux voyage, elles ne devaient pas compter sur la vertu de leurs maris et sur le serment de fidélité écrit dans la loi, mais sur elles-mêmes, sur leur beauté, sur l'agrément de leur personne, les charmes de leur intérieur, les grâces de leur esprit. Mais elles étaient mal préparées pour s'improviser persuasives, coquettes et séduisantes. Elles ne réussirent que très mal.

*

**

Si on lit ensuite, sans transition dans l'histoire, qu'un siècle après Solon, toutes les femmes grecques sans exception vécurent dans le luxe le plus raffiné, l'on sera vraiment surpris. Il ne faut pas en

(1) MÉNANDRE : *Ex incertis fabulis*, fr. 36.

chercher les raisons dans un changement survenu dans l'existence, l'éducation et le rôle social de l'épouse délaissée.

Le luxe privé à Athènes est né du luxe public. Les demeures y étaient mortes ; tout ce qu'il y avait d'agitation et d'activité se répandait sur la place publique, aux temples, au théâtre. L'Athénien avait embelli sa ville et ne songeait guère à sa maison. Sous Périclès une révolution s'opéra. Ce grand Athénien voulut que son peuple vécût au milieu des enchantements de l'art, au milieu des statues célébrant la vigueur de l'homme ou la grâce féminine, au milieu des temples disant la gloire des dieux immortels, au milieu des festins, des fêtes somptueuses et des danses bien ordonnées, écoutant tantôt les vers des tragiques, tantôt le rire des comiques ou la grande voix des orateurs.

Mais du même coup, le luxe privé s'éveilla. Les habitations rustiques et construites avec la plus grande sobriété se compliquèrent. De plus les fortunes augmentaient. Tous les citoyens aspirèrent à la richesse et aux plaisirs qu'elle sait procurer. Athènes devint une ville de luxe dans toute la force du mot.

Il est à remarquer que ce sont les femmes qui, avec le plus de hâte et le plus de fièvre, introduisirent le luxe à l'intérieur en réaction sans doute de leur situation depuis longtemps très humble et en raison de leur éloignement des plaisirs publics.

C'est ainsi que nous lisons dans les *Nuées* d'Aristophane, cet observateur éclairé qui sait donner la physionomie définitive des mœurs athéniennes, ces plaintes de Strepsiade à son fils Phidippide : « Périsse misérablement celle qui me fit épouser ta mère. Je passais aux champs les jours les plus heureux ; ma vie était simple et grossière, sans délicatesse ; j'avais en abondance des ruches, des brebis, des marcs d'olive. Depuis moi paysan j'ai pris une femme de la ville. J'épousais la nièce de Mégacles, femme fastueuse, dépensière, une autre Cesira. Devenu son époux je n'apportais au lit nuptial que l'odeur du vin doux, des figues sèches, de la laine des brebis ; elle, au contraire, ce n'était que parfums, essences, coquetterie, luxe, festin, amour du plaisir. » Plus loin, ce penchant de la mère pour le voluptueux et l'ostentation, se précise. Avec Strepsiade elle fait des rêves pour le petit Phidippide : « Il sera économe comme son aïeul, dit le père, dur au travail et à la fatigue. » « Il sera de mœurs élégantes, dit la mère, et il éblouira la ville par son luxe. » Citons enfin ce passage de Ménandre : « Il y a encore la femme qui aime le luxe, qui ruine son mari en sacrifices coûteux et pieux avec timbales, parfums, cassettes d'or pour serrer ses sandales, femmes esclaves rangées en cercle..... (1). »

(1) MÉNANDRE : *Mysogine*.

Puis, un peu plus tard, pendant que l'homme se plonge dans l'orgie, elle se livre à tous les caprices, telle sa passion pour les oiseaux rares. Mais la forme maîtresse de son luxe est dans la parure. Il n'y a pas de sacrifice qu'elle ne fasse pour posséder tout ce qui peut l'embellir. Elle chérit sa personne. Elle mendie pour les besoins de son luxe ainsi que le prouve un passage d'Aristophane où Chremès parle des prêts que les femmes se font et qui ont pour objet des choses précieuses et même de l'argent (1).

Elles n'ont alors plus rien à envier aux courtisanes. Avec elles, elles rivalisent de coquetterie et même d'effronterie. Elles organisent des concours de plastique, car, si les Grecs dans la décadence ont perdu la notion de la beauté morale, ils n'en ont reporté que plus d'amour dans la glorification de la beauté physique. « Dans les familles les plus honnêtes, dans celles même où les jeunes femmes eussent vu un déshonneur à paraître le visage découvert devant les étrangers, tous les scrupules s'évanouissaient, et il n'était point de voile qui ne fût prêt à tomber dès qu'il s'agissait de discuter le prix de la beauté devant le ciseau du sculpteur ou le pinceau du peintre (2). » Les épouses grec-

(1) Lire à ce sujet ALBERT DESJARDINS : *Mémoires sur la condition de la femme dans le droit civil des Athéniens*.

(2) BAUDRILLART : *Histoire du luxe*, I, p. 530.

ques se mirent à embellir leur personne et le luxe féminin jusqu'alors contenu n'en régna qu'avec plus d'éclat.

On comprendra sans peine que la vie fastueuse des courtisanes eut une marche parallèle. Elle dépassa tout ce que l'on peut imaginer. A ce sujet, l'histoire de Targelia ou de Lamia peut donner une idée de la domination que les courtisanes surent imposer à force d'intrigues et de raffinements.

*

**

Le luxe féminin prenant enfin le dessus, malgré les lois primitives, donna à la vie économique grecque un certain développement. Le Pirée, comme les riches cités phéniciennes de Tyr, de Sidon, de Carthage, eut une grande activité commerciale et dans son port faisaient escale les bateaux venant du monde entier.

Pour les femmes, on allait chercher au loin les parfums, le nard à Tarsos, le métropion en Egypte, la marjolaine à Kos, l'oinanthé aux montagnes de Kypre ; de Mitylène venait l'or pour les parures, de Pamphylie un argent apprécié, de Lydie les pierres, de l'Orient les métaux précieux et les étoffes aux brillantes couleurs. Les courtisanes les plus en vue étaient elles-mêmes des étrangères.

Athènes exporta surtout des objets d'argent et d'or que ses ouvriers avaient transformés, car le luxe fit naître une foule d'ouvriers réputés, véri-

tables artistes pour inventer et créer les frivolités féminines.

Xénophon, dans ses *Economiques*, attaquant le luxe athénien, reconnaît ses avantages et notamment l'essor qu'il a donné au grand commerce.

A côté des bons effets, il faut admettre que le luxe féminin, en consommant la ruine du foyer, qui jusqu'alors était demeuré le temple inviolable de toutes les vertus familiales, a hâté la dissolution de la société. La licence permise aux femmes a exaspéré la débauche des hommes.

Mais nous savons comment ces femmes sortirent de la simplicité. Nous devons finalement admirer ces épouses grecques qui, de longues années, cloîtrées dans le gynécée, subirent avec résignation et je ne sais quel renoncement mystique des humiliations de toutes sortes, l'abandon de l'époux, l'injustice des hommes.

Quant aux courtisanes, à l'autre extrémité de la vie athénienne, comment condamner leurs intrigues et leur luxe en songeant à ce qu'elles répandirent de grâce, de charme et d'esprit, sur la société de leur temps ?

Pour conclure sur cet exposé historique du luxe féminin à Athènes, qui n'est point riche en conséquences de droit, mais que nous avons cru bon de faire, parce qu'il est injuste d'oublier la Grèce, quand on remonte dans le passé, observons qu'il apparaît bien après cet historique que, comme bien des choses humaines, le luxe a ses avantages et ses

inconvenients, ses joies et ses dangers. Notons encore que l'histoire de l'existence des femmes grecques, existence si rude au début, si dépravée quelques siècles plus tard, peut donner à tous ceux qui se préoccupent des questions féminines et de sociologie des enseignements précieux.

Il est intéressant de remarquer enfin, fait qui ne se reproduit, semble-t-il, chez aucun peuple, cette division non factice des femmes grecques en deux classes, les épouses et les courtisanes. Cette division semble avoir plu aux hommes et avoir obtenu l'agrément du pouvoir. Aujourd'hui, ces deux femmes, farouches ennemies dans l'antiquité grecque, nous pouvons les rapprocher dans notre esprit. Réunies, appuyées l'une sur l'autre, elles forment bien l'image, le symbole du génie hellène, d'un côté la douceur, la délicatesse, l'humanité; de l'autre la hardiesse, la beauté, l'enivrement de la vie.

CHAPITRE II

Rome.

Naissance du luxe. — La loi Oppia. — Caton l'Ancien. — La loi Voconia. — L'impôt somptuaire. — La répercussion économique du luxe des femmes à la fin de la République. — Les « portoria ». — La liberté du luxe et l'indépendance des femmes sous l'Empire. — Les procuratores. — Le tribunal de Galba.

Opposée à Athènes, Rome a longtemps apparu comme la sœur de Sparte. Longtemps on lui a attribué la même austérité de vie voulue par la force des lois et la rigueur des institutions. Aujourd'hui on ne commet plus cette erreur. Depuis la fondation de sa ville et pendant de longs jours sous la République, le Romain a fui le luxe et les jouissances. L'on songe aux Fabricius, aux Regulus, et ce renoncement si long aux plaisirs ne paraît pas naturel et libre. Cependant il est indiscutable que cette frugalité de mœurs n'a pas été imposée aux premiers Romains par une loi. Elle est

d'ordre purement économique. Elle n'est pas le résultat d'une contrainte. Comment ne serait-il pas resté dans la simplicité la plus rude ce petit peuple de paysans sans grand commerce extérieur, vivant dans les champs et sous des toits de chaume ? (1).

Nous tenons dès le début à mettre bien en lumière ce fait. Il aura des conséquences. La constitution économique de Rome en l'absence de tout événement politique et en dehors de toute influence philosophique ou religieuse donnera l'explication de bien des événements.

La jeune fille appartient sans contrôle à son père qui a sur elle droit de vie et de mort. Elle est *in potestate*. Femme, elle passe sous l'autorité du mari. Elle est *in manu*. Elle ne peut faire aucun acte civil et ester en justice même comme témoin. Le régime dotal est chose insoupçonnée. La dot est la propriété pleine et entière du mari (*res*). Tel est résumé le droit primitif, *le jus quiritium* (2).

La femme partage la rude existence de son conjoint (3). Le sévère époux, à l'âge héroïque de la pauvreté romaine, considère comme une faiblesse un simple caprice, comme un vice le goût des arts, comme la corruption dernière un semblant de co-

(1) VALÈRE MAXIME : IV, IV, 120.

(2) Nous renvoyons pour les détails au livre de P. GIDE : *Conditions de la femme*, liv. I, ch. 1.

(3) A. GUÉRARD, dans son *Essai sur l'Hist. du droit privé*

quetterie, comme un crime un geste vers le plaisir (1). Par suite, « les écrivains anciens appelleront mollesse toute modification dans les mœurs ; ils nommeront luxe tout progrès de civilisation même inévitable dans une grande société (2) ».

Un jour, cependant, en signe de reconnaissance toute particulière et comme récompense, du rôle de Véturie et de Volumnie, dans l'affaire de Coriolan, un senatus-consulte autorisa les femmes de Rome à rehausser leur coiffure d'une bandelette d'or et leur robe d'un galon d'or (3).

Un siècle plus tard, la fusion des bijoux d'or des Romaines permit la confection d'une coupe portée en offrande à Apollon, à Delphe, par Camille, après le siège de Veies.

C'est dire que le luxe féminin augmente avec

des Romains, p. 143, dit que Romulus, après l'enlèvement des Sabines, dispensa les femmes de tous les travaux domestiques, excepté de filer et de tisser. L'homme qui rencontrait une femme mariée était obligé de lui faire place et de lui céder le haut du chemin. leurs enfants pouvaient porter au cou la *bullæ*. Elles pouvaient avoir des robes bordées de pourpre. Nous ferons remarquer que ce n'est là qu'une loi toute spéciale ayant pour cause un fait fortuit : l'enlèvement des Sabines. Plutarque parle de cette loi qu'il nomme loi de Romulus.

(1) TERTULLIEN dans l'*Apologétique* cite des exemples de maris ayant puni de mort leur femme pour avoir tenté de boire du vin.

(2) BAUDRILLART : *Histoire du luxe*, II, 12.

(3) VALÈRE MAXIME, V, 2.

une lenteur infinie. En suivant ce luxe pas à pas, on devine que la femme romaine a pourtant un goût très vif pour la parure (1). Elle délaisse d'abord la *toge* primitive de laine blanche et se revêt de la *stole* de pourpre agrémentée de quelque ornement. Puis c'est au tour de la chaussure ; elle rejette le *calceus* sans élégance pour la *solea* à la forme plus fine. Dans sa coiffure elle introduit des cercles d'or, elle porte même des colliers de même métal. Mais encore, en 397 avant Jésus-Christ, les lois Liciniennes en honneur tendent à établir l'égalité permanente des fortunes. Elles font lutter les patriciennes et les plébéiennes d'intégrité et de désintéressement (2).

C'est ensuite la guerre contre Pyrrhus (280-272 avant Jésus-Christ). Par leur victoire contre les Grecs, les Romains connaissent les attrait du luxe en présence des armes et des objets abandonnés par les vaincus de Bénévent. Mais l'âme romaine résiste à ce premier assaut.

Puis, ce sont les guerres puniques. La République voit l'ennemi aux portes de Rome. Elle a besoin de toute sa vigueur, de toute son énergie, de l'abnégation de tous, de toutes les vertus antiques. Elle se défend des germes corrupteurs et des

(1) Cpr. CLARICE BADER : *La femme romaine*, pp. 183 et suiv.

(2) DUREAU DE LA MALLE : *Economie politique des Romains*.

séductions naissantes. Juvénal pourra dire plus tard :

« *Præstabat castas humilis fortuna Latinas
Quondam, nec vitis contingi parva sinebant
Tecta labor, somnique breves, et vellere Tusco
Vexatæ duræque manus, ac proximus urbi
Annibal, et stantes Collina in turre mariti.* »

A cette époque, la dot de Tatia, fille de Cœson, de dix mille as (850 francs), est jugée importante. Mégullia, qui reçoit 50.000 as (4.300 francs) est surnommée *Dotata*. Le Sénat accorde généreusement aux filles de Fabius et Scipion, une dot de 11.000 as (950 francs) (1).

Mais le cauchemar d'Annibal s'atténue, quand il va camper à Capoue et disparaît quand il quitte le Bruttium, volant au secours de sa patrie (203 avant Jésus-Christ). Le luxe longtemps contenu et dominé se donne libre cours. Il trouve un terrain tout préparé par la mauvaise répartition des richesses. L'or a déjà été introduit à Rome en assez grande quantité, les fortunes ont augmenté, les riches sont devenus plus riches en s'emparant des terres ; on a emmené de véritables troupeaux d'esclaves.

La conquête de la Macédoine (148 avant Jésus-Christ) porte aux vertus romaines les derniers coups ; le peuple lui-même dans sa misère

(1) VALÈRE MAXIME : IV, IV, 10.

est atteint de dérangements étranges : on chante la douceur du repos et les joies d'une existence voluptueuse (1). C'est ainsi que le luxe est né à Rome. Il ne fera que grandir jusqu'aux temps des orgies impériales.

*
**

Entre temps, en 215 avant Jésus-Christ, pendant la deuxième guerre punique, a été promulguée la loi *Oppia (de cultu mulierum)*. Cette loi interdit aux femmes d'avoir sur elles plus d'une demi-once d'or et de porter des vêtements aux couleurs différentes. Elle leur défend, excepté pour les sacrifices publics, de se faire traîner en char dans la ville ou à moins d'un mille de la ville. « *Ne qua mulier plus semiunciam auri haberet : neu vestimento versicolori uteretur : neu juncto vehiculo urbe oppidove aut propius inde mille passus, nisi sacrorum publicorum causa veheretur* (2). »

Le problème a été discuté de savoir si à cette date de 215 avant Jésus-Christ le luxe féminin avait atteint des proportions si inquiétantes qu'il fût besoin d'une telle loi et si, par suite, nous nous trouvons réellement en présence d'un véritable édit somptuaire ? Les avis sont partagés. Boxmann, notamment, croit qu'Oppius proposa la loi comme

(1) SALLUSTE, CATILINA, XI; CICÉRON : *in Verrem; de Supplic.*, XLVIII.

(2) TITE-LIVE, XXXIV, 1.

un simple impôt de guerre, levé sur les patriciennes. Rome, en effet, au lendemain de la défaite de Cannes, était aux prises avec les pires difficultés et manquait de numéraire. Les citoyens lui donnaient leurs bijoux. Les auteurs, qui sont d'avis de voir dans la loi Oppia une loi de finance, s'appuient encore sur les paroles du tribun Valerius, qui demandant l'abrogation de la loi, la dit la conséquence de circonstances anormales, sur Caton lui-même qui parle du dévouement des dames romaines se dépouillant de leurs parures pour aider à sauver la patrie, et sur divers textes, notamment celui de Tacite : « *Placuisse quondam Oppias leges, sic temporibus reipublicæ postulantibus* », que M. Burnouf traduit : « Parce que le malheur des temps les rendait nécessaires (1). »

Les juristes qui sont de l'opinion opposée invoquent, au contraire, que les trésors du Samnium introduits à Rome, avaient déjà donné à la femme romaine, aimant en son âme le luxe, l'occasion de s'y livrer avec excès, que déjà en 215 avant notre ère, l'accroissement des richesses était à Rome un fait sensible, que l'on ne comprend pas d'ailleurs ce que pouvait avoir d'utile pour l'Etat la confiscation des vêtements des femmes et de leurs chars légers.

Nous nous inclinons à penser que la loi Oppia, dans l'esprit de son auteur, devait avoir les deux

(1) *Annales*, III, 33.

buts, de procurer de l'argent au Trésor et de mettre un frein au faste des femmes dès l'aurore de son épanouissement.

Il est certain que cette loi est venue à une période de transition, d'incertitude, de trouble, à un tournant de la vie latine, quand la vieille Rome des Curius Dentatus et des Fabius Cunctator était envahie irrésistiblement par la nouvelle Rome poussée au relâchement et à la volupté par trop de forces. Quoi qu'il en soit, cette loi Oppia, peu de temps après sa promulgation, apparaît comme une mesure somptuaire dans toute la valeur du mot.

A côté d'elle, surgit cette grande figure de l'histoire, Caton l'Ancien, qui va lutter lui aussi désespérément contre le luxe débordant des femmes. Tâche impossible ! Bataille perdue d'avance !

Il avait à combattre des causes du luxe féminin innombrables et simultanées, petites et grandes, anciennes ou récentes, qui se donnaient de l'élan et s'alimentaient les unes les autres : le manque d'ennemis aux portes de Rome, la mauvaise constitution de la société romaine, l'influence des mœurs grecques, l'apparition des spectacles malsains, l'introduction du luxe d'Orient, et notamment des parfums inconnus, l'entrée en scène des courtisanes (*puella ou meretrix*) (1), l'augmentation scandaleuse des fortunes, la corruption des âmes dévoi-

(1) PLAUTE dit : « Elles étaient aussi nombreuses que les mouches un jour de soleil. »

lées par les Bacchanales, le règne du régime dotal, qui faisait de la femme le tyran du mari moins riche, etc...

Avec la loi Oppia dont les femmes réclament l'abrogation, le terrible censeur fait ses premières armes. Cette discussion est un des coins les plus intéressants de l'histoire et un de ses tableaux les plus saisissants.

Au dehors, Annibal tente un suprême effort pour relever Carthage et repartir victorieux vers cette cité du Tibre qu'il abhorre ; la République est aux prises avec Antiochus et Philippe de Macédoine. La loi Oppia est une toute petite loi, qui devrait passer inaperçue au milieu des soucis de l'heure présente. Mais au contraire le débat prend une allure inattendue, une acuité imprévue. Le peuple se divise ; les tribuns se séparent ; l'émeute gagne la rue. Les femmes se jettent dans la mêlée, mendent un vote favorable et menacent dans la colère. Le tribun Valerius évoque poétiquement « le monde de la femme » ; il souligne l'égoïsme des hommes, s'indigne de l'état de sujétion des femmes : « *Et equus tuus speciosius instratuerit, quam uxor vestita* (1). » Il réclame les droits du progrès, supplie qu'on laisse la route libre à l'humanité. Il montre l'avenir. Au-dessus, Caton du geste indique le passé, temple des vertus qui s'envolent, et

(1) TITE-LIVE, XXXIV, 7.

par sa mâle éloquence, l'aspect de sa personne, la noblesse de son caractère, l'exemple de sa vie, se dresse comme le dernier obstacle à l'envahissement de la corruption. Mais le courant est trop violent. Caton est battu par le parti féminin. La loi Oppia est abrogée en l'an 195 avant Jésus-Christ, après 20 ans d'existence.

*
**

Les femmes en marquèrent le jour d'une pierre blanche. Elles avaient pris une part active à la lutte. Elles n'avaient reculé devant aucun moyen et s'étaient plu dans le désordre, pour conquérir la liberté de leur luxe. Nous n'insistons pas sur les détails de leurs agissements, que nous ont contés les historiens romains et notamment Tite-Live. Si elles se montrèrent si violentes et si audacieuses, c'est qu'à cette époque elles pouvaient impunément le faire. Elles étaient passées de la catégorie des *choses* à celle des *personnes*. On était loin du *jus quiritium*. Les croyances, les coutumes, les mœurs, les institutions, et surtout la vie économique avaient évolué. Le droit s'était transformé.

Si la femme en principe était toujours mineure, elle était devenue indépendante par sa dot et immédiatement c'était au luxe, objet de ses plus chers désirs, qu'elle avait jeté l'argent dont elle disposait.

« *Argentum adcepi, dote imperium vendidi* »,

s'écrie le mari de Plaute (1). Les Romains ne se trompèrent pas en discernant dans ce régime dotal la source mère des excès du faste féminin. Dans l'*Aulularia* le même Plaute fait dire à Mégadore : « Si tous les riches en usaient comme moi et prenaient sans dot les filles des citoyens pauvres, il y aurait dans l'Etat plus d'accord..... une femme ne viendrait pas nous dire : « Ma dot a plus que doublé ton bien ! Il faut que tu me donnes de la pourpre et des bijoux, des femmes, des mulets, des cochers, des laquais pour me suivre, des valets pour mes commissions, des chars pour mes courses. »

Giraud s'exprime ainsi sur les conséquences de la dot : « Lorsqu'une maison devait sa fortune à une femme, le gouvernement du mari devenait difficile, quelquefois impossible. Sa considération publique et privée en souffrait, son autorité maritale était méconnue et la puissance paternelle, élément si important de la constitution de l'Etat, était ébranlée. D'ailleurs, une pratique destructive de tout ordre dans la famille s'était introduite dans les habitudes publiques, celle de stipuler que certains biens seraient extra-dotaux ; et il en résultait, disait-on, des abus révoltants... La hiérarchie était donc renversée, puisque le mari avait perdu sa puissance domaniale sur la dot et que la femme

(1) *Asinaire*, 89.

avait conquis une indépendance personnelle dont au gré de ses passions un esclave pouvait devenir le mandataire et l'agent contre le mari lui-même (1). »

A cette date, s'est, en effet, introduite dans la coutume la *tutoris optio*. La femme pour chaque acte peut choisir un tuteur spécial. Mais, bien entendu, ce ne sera un tuteur que de nom, et derrière lui, jouet entre ses mains, la femme habile aura la libre disposition de ses biens et les plus folles dépenses lui seront faciles. Tite-Live nous dit que la *tutoris optio* fut accordée par le Sénat à une femme qui avait dévoilé aux magistrats les dessous de l'affaire des Bacchanales (2).

De plus, selon Accarias, les femmes qui ont reçu *ab intestat* la succession de leur *paterfamilias* tombent seules sous la tutelle légitime des agnats ; les autres, celles qui ont été instituées héritières, sont exonérées de la surveillance attentive de leurs héritiers (3).

Et contre cette dot qui émancipe la femme, qui apparaît bien comme la cause principale de toutes les frivolités amollissantes et de toutes les ruines de la décadence avançant à grands pas, Caton, que son échec sur la loi Oppia a rendu plus acharné

(1) *Du vrai caractère de la loi Voconia chez les Romains*, p. 14.

(2) TITE-LIVE, XXXIX, 19.

(3) ACCARIAS, I, p. 394.

et plus clairvoyant, de concert avec Voconius trouve un artifice de droit. Ce sera sa revanche. Il la veut éclatante ; du même coup il veut et anéantir le luxe des femmes et les remettre sous la tutelle antique qu'elles ont su affaiblir.

La loi Voconia (168 ou 169 avant Jésus-Christ) décide que tout Romain qui avant sa mort possède suivant les registres du cens une fortune égale ou supérieure à 100.000 as, ne peut instituer une femme son héritière, serait-ce sa fille unique. On lui laisse cependant la liberté de faire un legs à sa femme. Mais on stipule que ce legs ne doit pas dépasser la part qui va à son héritier (1). La femme succède à son père et à ses agnats si ceux-ci sont morts sans tester, à condition toutefois qu'elle soit restée dans les biens de l'agnation. À première vue, cette disposition semble étrange. Un jurisconsulte conjecture que la loi a voulu lui livrer une fortune dont elle doit jouir sous le contrôle sévère de ses agnats, qui auraient été sujets à voir sacrifier leurs droits, si le parent défunt avait institué par testament possible une fille ou toute autre parente sortie de sa famille, ou même une fille placée sous sa puissance, à laquelle il eût donné un tuteur testamentaire, c'est-à-dire le plus souvent fictif.

Les jurisconsultes ultérieurs poussèrent plus loin l'esprit de la loi Voconia. Ils voulurent exclure en-

(1) Voir l'ouvrage cité de Paul GIDE, ch. iv et v.

core des successions *ab intestat* les agnates autres que les sœurs. Mais cette dernière jurisprudence, un instant en honneur, fut adoucie et un édit appela les femmes à une succession lorsqu'elles étaient les plus proches parentes du défunt, la liste des agnats étant épuisée.

La loi Voconia resta en vigueur quelque temps. Cicéron s'en plaint (1). Gaius en parle également. Mais il est permis de supposer que dès le règne d'Auguste, elle est tournée sans être abrogée, et n'est plus qu'une loi morte éludée par l'emploi de *fideicommiss* (2).

Caton avait mis en elle d'autres espoirs.

En 184 avant Jésus-Christ, le vieux Sabin de Tusculum fut élevé à la censure. On sait quelles étaient l'importance des droits des censeurs, l'étendue de leurs pouvoirs, la souveraineté de leur administration dans l'absence de tout contrôle et de toute sanction (3). On sait également avec quelle impitoyable persévérance Caton poursuivit tout ce qui lui semblait porter la marque du relâchement et le signe précurseur de la décadence. Il traqua

(1) *De Republica*, III, 10.

(2) Saint Augustin lui-même (*Cité de Dieu*, III, 21) proteste contre la loi Voconia. Il est d'évidence que pour mettre un frein au luxe désordonné de la majorité des Romaines, elle portait un rude coup aux quelques femmes sages qui voyaient dans leur dot autre chose que la possibilité de vivre au milieu des plaisirs.

(3) BOUCHÉ-LECLERQ : *Manuel des institutions romaines*, p. 67.

sénateurs et chevaliers, et l'on devine comment il allait agir à l'égard des femmes, ses implacables ennemies. Il établit un impôt sur leur luxe. Il frappa d'une taxe que l'on peut évaluer à 3 % tout équipage et toute toilette dont la valeur dépassait 1.300 francs en notre monnaie. Plutarque nous donne d'autres renseignements qui prouvent combien Caton voulut lourd cet impôt. Il fit estimer les habillements, les voitures, les ornements des femmes avec tous leurs autres meubles, et chacun des objets qui valait 1.500 drachmes, il le portait à une valeur décuple et fixait la taxe sur cette estimation.

Cette nouvelle mesure créa à Caton bien des haines, sans profit pour la société qu'il voulait défendre. Il avait élevé devant le luxe un autre rempart ; comme les précédents, il fut renversé. D'ailleurs, il était le plus frêle et cet impôt somptuaire ne soutient pas l'examen : « N'est-ce pas l'essence même du luxe de s'attacher à ce qui coûte cher (1) ? »

Ici on peut clore la lutte de Caton contre les femmes. Il fut vaincu et son pays ne fut pas préservé des malheurs qu'il redoutait. Il n'était qu'un homme. Il a eu la foi, la farouche énergie ; mais il a manqué de perspicacité et d'habileté. Il a

(1) BAUDRILLART : *Histoire du luxe*, liv. II.

apporté de ses champs l'amour de la simplicité et n'a retenu de ses études que l'admiration du vieil esprit romain. Il n'a pas eu la prescience de l'avenir, il a clos les yeux devant les innovations par parti-pris; il a fermé son intelligence aux voix du progrès. Il n'a eu qu'une ambition, la grandeur de la cité. Il a ignoré l'âme féminine et les secrets délicats de conduire les foules. Il a eu des vues étroites et n'a compris que l'immuable. En présence des résultats qu'il a acquis, l'on se demande même si ses discours, ses lois, ses édits, ses impôts, et toutes ses brusqueries n'ont pas donné au luxe plus d'élan et aux femmes plus de passion pour triompher ? Caton, bon soldat et bon laboureur, n'était pas fait pour diriger les femmes et leurs désirs.

*
**

Après Caton, à la fin de la République, le luxe féminin ne connaît plus de limites. Des patriciennes se font courtisanes. Sylla, César, satisfont les fantaisies de leurs maîtresses. C'est un vent de folie qui passe sur toutes les têtes. Le centre des plaisirs n'est plus Rome, mais Baïa. Pour soutenir là un train de vie aussi fastueux, les femmes empruntent par l'entremise d'affranchis. Que dire de leurs toilettes ? Nous renvoyons au livre de l'abbé Nadal qui les dépeint minutieusement et aux œuvres de Martial : « Elles polissent leur peau, font usage de faux cheveux, de fausses dents. Le fard

donne à leurs joues brunes une tendre couleur de rose. Elles demeurent longtemps en face de leur miroir. »

Auparavant Plaute nous donnait une liste des professions nées sous l'influence de la coquetterie des dames romaines. Nous la transcrivons pour si longue qu'elle soit. Elle a son intérêt économique et montre quelle vie donnaient au commerce et à l'industrie les soins exigés pour la toilette d'une patricienne : « Vous avez le foulon, le brodeur, le bijoutier, le lainier, toutes sortes de marchands, le fabricant de bordures pailletées, le faiseur de tuniques intérieures, les teinturiers en couleurs de feu, en violet, en jaune de cire, les tailleurs de robes à manches, les parfumeurs de chaussures, les revendeurs, les lingers, les cordonniers de toute espèce pour les souliers de ville, pour les souliers de table, pour les souliers fleurs de mauve. Il faut donner aux dégraisseurs, il faut donner aux raccommodeurs, il faut donner aux faiseurs de gorgerettes, aux couturiers. Vous croyez en être quitte ; d'autres leur succèdent. Nouvelle légion de demandeurs assiégeant notre porte : ce sont des tisserands, des bordeurs de robes, des tabletiers ; vous les payez. Pour le coup vous êtes délivré. Viennent les teinturiers en safran, ou quelque autre engence maudite qui ne cesse de demander (1). »

(1) *Aulularia*, traduction de Naudet.

Les costumes féminins sont, en effet, d'une grande variété en dehors des vêtements classiques, la *stola* et la *palla*. Plaute nomme la *tunica ralla* : la *tunica spissa*, le *linteolum cœsicium*, l'*indusiata*, le *supparum*, la *patagiata*, la *crocotula*, le *cerinum*, le *melinum*, le *cumatile*, la *rica*, le *basilicum*, l'*exoticum*, etc... (1). Ce n'est pas dans l'intérieur de la maison que peuvent être confectionnés par la maîtresse aidée de ses esclaves tous ses vêtements si différents de coupe. Il faut de véritables spécialistes qui aient boutiques au dehors. De nombreux ouvriers se spécialisèrent à Rome dans la confection des toilettes féminines, et servirent une clientèle de plus en plus nombreuse et de plus en plus élégante (2).

En outre du luxe de leur parure, les femmes romaines se prirent aux charmes du luxe de leur intérieur. Aux environs de la ville, on cultiva d'immenses champs de fleurs, qui servaient à embellir non seulement les banquets mais les appartements des dames de Rome.

Elles montrèrent tour à tour un penchant plus ou moins accentué pour une foule de choses.

D'abord elles prirent les laines fines. On élève à cet effet des moutons réputés pour la qualité de leur laine. Ces étoffes recherchées obtiennent une

(1) *Epidicus*, 205, 206, 211-216.

(2) COLUMELLE, XII, préface.

valeur très élevée par la teinture. On vit se fonder des teintureries très prospères où on donnait aux vêtements les couleurs les plus harmonieuses et les plus variées. La pourpre de tout temps fut aimée des Romaines. Au temps de César on importait la plus chère et la plus renommée de Tyr. Elle valait environ 750 francs la livre. Dès son apparition, vers la fin de la République, la soie fut avidement convoitée par les femmes. Elle était d'un prix considérable et venait en majeure partie de l'Arabie. C'est encore là une industrie qui fut immédiatement très florissante.

Puis l'or adoré depuis l'antiquité subit une baisse dans la mode. Il est devenu trop commun : « L'Inde semble avoir été conquise par la vanité de l'ivresse, écrit Pline, l'or n'est plus qu'un accessoire. »

C'est aux pierres précieuses et aux *murrhins*, cristaux des plus fragiles, que les femmes réservent maintenant leurs faveurs. On va surtout chercher ces pierres précieuses en Carmanie. Les émeraudes et les topazes sont les plus convoitées. Les femmes romaines se parent également de perles ; les plus grosses servent à fabriquer les *crotalia*, instruments pour la danse. Leurs doigts agitent un éventail artistique ou s'amuse d'un beau miroir ciselé.

Il faut que tout objet de luxe ait son origine incontestée. Le fard doit venir de Phénicie, les tapis de Sidon, les tissus transparents de Cos, les voiles légers d'Egypte, les bijoux bien travaillés de Grèce,

ainsi que ces boucles d'oreille qui font fureur, ornées des *elenchi* sonores. La myrrhe doit être de l'Oronte et les parfums de l'Orient.

Les femmes ont enfin un goût très vif pour les jolis meubles. C'est en Mauritanie que se coupent pour elles les bois les plus estimés.

La Sicile fabriqua beaucoup pour la parure et l'ameublement des femmes. Ces industries furent en grande partie la source de sa richesse en dépit de gouvernements arbitraires et désastreux (1).

Malte, qui était une annexe de la Sicile, possédait une manufacture célèbre d'étoffes destinées aux robes des femmes. Verès la fit travailler trois ans pour son compte (2).

Le luxe des femmes fut une ressource importante pour le Trésor. Dans cet ordre d'idées nous connaissons déjà la loi Oppia et l'impôt de Caton. Mais les Romains connurent aussi les impôts indirects, les droits de douane appelés *portoria*. Plutarque nous apprend que le premier *portorium* remonte à Ancus Martius, qui l'établit après la prise d'Ostie. Les *portoria* s'étendirent de bonne heure à toute l'Italie (3). Ils furent un instant supprimés par la loi Cœcilia. César les remit en vigueur en les appliquant spécialement aux marchandises ve-

(1) Voir DUREAU DE LA MALLE : *Economie politique des Romains*.

(2) CICÉRON : *in Verr.*, 46.

(3) VELLEIUS PATERCULUS, II, 16.

nant de l'étranger. Ces marchandises ainsi soumises aux droits de douane sont en immense majorité des objets de luxe et parmi eux beaucoup doivent servir aux femmes. Nous venons d'en faire une énumération (1).

On peut même conjecturer qu'en dehors de la préoccupation financière, le législateur romain a voulu, par ce tribut prélevé sur les manifestations du luxe, avoir une action sur lui et tenter de le faire plus sage (2).

Nous arrivons ainsi à la fin de la République et un des derniers noms que nous présente l'histoire est celui d'Antoine, l'amant de Cléopâtre. Ce n'est plus au luxe d'une Romaine qu'il s'est laissé prendre, mais au luxe tout différent d'une Orientale. Nous ne l'étudierons pas. Nous ne suivrons pas les deux amants du tribunal de Tarse jusqu'aux nuits d'Alexandre, quoi qu'aient d'attirant pour notre sujet le nom et la vie de la reine d'Egypte (3).

*
**

Sous l'Empire, le luxe particulier des femmes n'a pas soulevé les problèmes intéressants agités sous la République, et cela pour la raison bien simple

(1) Voir PLINÉ, *Histoire naturelle*, XII et XIII.

(2) Voir le livre de M. CAGNAT : *Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains*.

(3) Voir PLUTARQUE : *Vie d'Antoine*.

que leur luxe est autorisé, souvent même favorisé. Elles n'ont plus à rentrer en lutte contre les hommes qui se plient à leurs désirs et à leurs exigences. Les mœurs sont corrompues et les jeunes filles même ont hâte de se donner à l'amère douceur des vices. Le poète dira d'elles :

*Tu prius et fluctus poteris siccare marinos,
Altaque mortali deligere astra manu,
Quam facere ut nostræ nolint peccare puellæ* (1).

L'orateur chrétien dira des femmes : « *Nunc in foeminis præ auro nullum leve est membrum ; præ vino nullum liberum est osculum : repudium vero jam et votum est, quasi matrimonii fructus* (2).

Dans l'Etat, devenu monarchique, les concubines des empereurs jouissent d'une influence considérable et elles donnent l'exemple de la vie la plus fastueuse. Cénide, qui sut se faire aimer de plusieurs empereurs, en est le plus frappant modèle. Le législateur ne combat plus le luxe féminin. Il le laisse aller à sa guise. Il atteint la plus basse orgie, il pousse à la débauche la plus hideuse. Il se résume en Messaline. Toutes les digues élevées pour le contenir par l'austérité romaine se sont rompues. La loi dans l'antiquité devait surveiller attentivement tous les actes des citoyens.

(1) PROPERCE, III, XXXII, 49, 51.

(2) TERTULLIEN : *Apologétique*, p. 13.

Elle a été tournée par les femmes. Leur vie privée ne s'ouvre plus aux regards du magistrat. Leur tutelle perpétuelle a disparu et le législateur lui-même la considère comme un préjugé qui a fait son temps.

Les lois somptuaires ne sont plus possibles. D'ailleurs on avait jugé de leur efficacité !

Les *portoria* restent en action ; mais l'impôt indirect n'a plus qu'un aspect financier et il n'apparaît plus aux citoyens comme ayant un but moral.

La loi Voconia, qui était l'arme la plus sûre contre les femmes, n'a plus aucune autorité et cette question de la dot est peut-être la seule question juridique qui a des attaches avec le luxe féminin sous l'Empire.

Nous avons vu que la dot avait apporté à la femme et son émancipation et la satisfaction de toutes ses fantaisies. C'était le premier pas. Le législateur, fatalement, se laissa entraîner plus loin. Dans le mariage il fit attribution à la femme en pleine propriété de l'intégralité de ses apports. Sous l'empire, la dot seule fut réunie à la fortune du mari et encore sous certaines restrictions. Quant à ses autres biens, qui la plupart du temps étaient les plus importants, la femme en jouissait souverainement en dehors de son mari, sans avoir à rendre de comptes à personne.

Les auteurs nous disent qu'à Rome les femmes riches épousaient avec empressement des hommes sans fortune. De cette façon elles avaient entre leurs

main la direction absolue de leurs dépenses en présence de celui qui ne demandait qu'à faire oublier sa pauvreté et qui avait la conscience d'être un mari privé des pouvoirs, que la loi confère à ce titre.

Les femmes avaient une autre corde à leur arc. Elles introduisent dans la coutume juridique le *procurator*, homme d'affaires chargé d'administrer leurs biens. Les *procuratores*, connus déjà du temps de Cicéron, sont répandus surtout sous l'Empire. Bien des auteurs nous en font le portrait (1). Ils ressemblent aux pages poudrés et aux abbés galants de nos rois. Ils sont jeunes, sympathiques, spirituels, élégants, frisés, *calamistrati*. Ils chantent, ils dansent, ils font des vers et de la philosophie. Ils sont les conseillers de tous les actes puérils ou graves, les confidents de toutes les heures, les directeurs de conscience, les consolateurs dévoués et les amants secrets de leurs dames.

On comprend dès lors comment ils devaient gérer les biens de leurs maîtresses. Dans le *procurator*, aux ordres de son argent et souvent aux ordres de ses charmes, la riche Romaine avait trouvé la formule de la liberté absolue.

Puis plus rien dans le droit romain de vraiment instructif et sérieux sur les effets du luxe féminin.

Cependant, pour mettre en lumière l'influence

(1) Voir notamment SÈNÈQUE, MARTIAL, saint JÉRÔME.

des femmes sous certains empereurs, dans la question qui nous intéresse, nous mentionnerons la création singulière d'un tribunal de femmes, pour juger les affaires relatives au luxe, *conventus matronarum*, selon l'expression de Suétone. Institué au temps de Galba, ce tribunal prit une ampleur nouvelle sous le règne d'Héliogabale, qui augmenta ses jolies attributions. On y discutait de bijoux, de pierreries, d'attelages, de préséance, d'étiquette, de la mode. On y faisait gentiment le procès des hommes ; on y réglait leur toilette, on leur contestait des droits graves comme par exemple, celui de porter des chaussures en peau de chevreau. Comme les citoyens, les femmes avaient leur Parlement représentatif avec une compétence bien choisie. Nous terminerons notre étude du luxe à Rome là-dessus. On ne peut mieux le faire.

C'est un spectacle vraiment suggestif et une grande leçon pour l'histoire du luxe, que ce tribunal féminin de la frivolité, dirigeant les hommes, chez ce même peuple qui quelques siècles auparavant votait, craintif sur ses conséquences, une loi autorisant les femmes à mettre dans leur chevelure une bandelette d'or.

CHAPITRE III

De Rome à nos jours.

SECTION PREMIERE

LES ORDONNANCES DES ROIS DE FRANCE CONTRE LE LUXE DES FEMMES.

Nous venons de voir à Athènes et à Rome les principaux problèmes posés par le luxe féminin. En approchant des temps modernes on voit se succéder des faits analogues, des événements uniformes : la lutte du pouvoir contre le luxe des femmes, les efforts de ces dernières pour s'affranchir de tout contrôle. On aperçoit les mêmes conséquences juridiques pour la dot notamment, les mêmes répercussions économiques sur la répartition des richesses, l'essor industriel et commercial, par exemple. L'histoire apparaît comme un

éternel recommencement, une banale répétition. Et l'on se demande quel intérêt peut avoir la science de la suivre dans ses mouvements toujours semblables comme le flux et le reflux de la mer.

L'intérêt est qu'en se transportant sous des latitudes différentes et en se laissant entraîner par le cours des siècles, les éléments du problème se meuvent si la même solution paraît devoir s'imposer. Les mœurs, les idées se transforment, les gouvernements changent de forme, les civilisations se précisent, le droit évolue ; et cela n'en est que plus instructif de savoir si en dépit de tous les facteurs nouveaux qui se heurtent ou s'allient le résultat du problème n'en sera pas moins pareil aux précédents.

*
**

Au premier siècle de la civilisation française, dans ce chapitre du luxe féminin, on devine la même atmosphère de droit qu'à l'origine des législations que nous venons de parcourir. Les édits somptuaires se succèdent sans interruption. Mais il est une différence importante. Nous allons vivre ici, loin du gouvernement du peuple, d'un peuple éclairé. Nous allons vivre sous la monarchie absolue, avec tous ses écarts, tous ses revirements et tous ses abus.

Le pouvoir royal a subi en France bien des vicissitudes et bien des heurts. Les rois eux-mêmes sont bien différents de savoir, de caractère, de vo-

lonté, de tempérament ou d'humeur. Il leur est loisible par caprice de révolutionner les choses établies par leurs devanciers et de commander aux sentiments des citoyens et de la nation. Ils peuvent en retour s'abandonner à certains conseils, se laisser gagner par certaines influences, obéir à des passions. C'est là un fait nouveau. Ce sont ces fluctuations, ces tâtonnements, ces soubresauts, qui feront l'agrément et l'utilité de la première section de ce chapitre.

Puisque nous venons de quitter Rome, il est bon de signaler que son influence immédiate sur la Gaule conquise fut considérable. M. Fustel de Coulanges écrit : « Les populations de la Gaule devinrent romaines non par le sang, mais par les institutions, par les coutumes, par la langue, par les arts, par les croyances, par toutes les habitudes de l'esprit : cette conversion ne fut l'effet ni des exigences du vainqueur, ni de la servilité du vaincu. Les Gaulois eurent assez d'intelligence pour comprendre que la civilisation valait mieux que la barbarie. Ce fut moins Rome que la civilisation elle-même qui les gagna à elle. Etre Romain à leurs yeux ce n'était pas obéir à un maître étranger, c'était partager les mœurs, les arts, les études, les plaisirs, de ce qu'il y avait de plus cultivé et de plus noble dans l'humanité (1). »

(1) *Histoire des constitutions politiques de l'ancienne France*, I, p. 62.

Après la conquête les dames de la Gaule luttent de somptuosité avec les patriciennes de la Ville Eternelle. A Marseille, Toulouse, Narbonne, elles font parade du luxe le plus élégant, copié sur les modes de Rome : parfums, pourpres, bijoux, teintures, broderies, pierres précieuses, litières, esclaves. Mais comme Athènes aussi, le Midi de la France vit beaucoup à plein ciel. On célèbre avec éclat la fête des Anthresteries en l'honneur de Bacchus, la fête du printemps en l'honneur de Maïa. Les femmes y prennent une part des plus actives et en sont les plus délicieux ornements. Elles savent composer des toilettes harmonieuses. Dans les villas fastueuses elles assistent aux festins au milieu des lits couverts de roses, de cytises, de lys et de jonquilles, s'enivrant des encens venus d'Arabie (1). Le vieil esprit gaulois, tout aussi austère que le vieil esprit romain, se laissa amollir par tous ces raffinements et par le chant des poètes disant la volupté des mœurs nouvelles. Les hommes et les femmes goûtaient les mêmes plaisirs et il ne peut être question de véritables entraves au luxe des uns et des autres.

Toute cette élégance fut submergée par la grossièreté des barbares envahisseurs. Mais au milieu de leur intempérance, de leur fourberie, de leur férocité même, la femme se dresse avec une pureté

(1) Voir à ce sujet les œuvres de SIDOINE APPOLINAIRE.

vraiment étrange. De tous elle est respectée. Chez les Ibères, elle demeure étrangère aux débauches, elle abrite son visage sous un voile sombre ; chez les Celtes elle s'adonne à la danse devant les hommes qui l'admirent ; chez les Ligures, au milieu de la simplicité la plus élémentaire des guerriers, elle sait rechercher les ornements. Chez tous ces peuples elle se pare de bracelets et entoure même quelquefois sa poitrine d'un cercle d'or. Elle se drape dans des vêtements de soie aux couleurs voyantes.

Aux temps mérovingiens quand les hommes se sont rués sur l'or, qu'ils emploient à tout, plus délicatement elle sait encore se couronner de fleurs, elle aime les beaux voiles, les fines broderies, les robes aux longues traînes qui glissent. Radegonde, qui renonce aux joies terrestres, abandonne sur l'autel une multitude de choses précieuses et brise sa ceinture d'or ciselé.

Sous Charlemagne le luxe féminin ne diminue point. L'une de ses neuf épouses successives, Luitgarde, demeure comme l'incarnation du faste royal. Les chroniqueurs ont conté sa joie débordante à être la plus belle et la plus richement habillée. Ils ont dépeint jusqu'aux fils d'or qui se perdaient dans ses cheveux et qui retenaient sa chlamyde. Le souvenir est arrivé jusqu'à nous des abus du luxe et des aventures amoureuses des filles du Grand Empereur, à l'exception de Gisèle. C'est l'époque des grandes chasses auxquelles sont conviées les dames et où elles rivalisent de coquetterie

et de galanterie. C'est une de ces nombreuses périodes de l'histoire où le luxe atteint à la corruption. Ici se place l'apparition des courtisanes.

En présence du danger et écœuré de la vie de ses proches, Charlemagne promulgue la première ordonnance somptuaire. Cette ordonnance est de 808. Elle défend de vendre ou d'acheter le sayon double plus cher que vingt sols et le sayon simple plus de dix sols. Le prix du rochet fourré est fixé à trente sols, « s'il était de poil de martre ou de loutre » ; à dix sols, « s'il n'était que de poil de chat ».

Louis le Débonnaire voulut aussi imposer des mœurs simples. Par ses ordonnances, il proscriit les robes de soie et les ornements d'or et d'argent.

Ces réglementations minutieuses et même arbitraires ne produisirent pas le résultat cherché. Le luxe féminin en particulier ne fit que grandir pendant les temps féodaux. Aux beaux jours de la chevalerie, chaque jeune guerrier a sa dame qu'il doit servir et aimer. Pour elle il est élégant et pour lui elle est coquette (1).

Par contre, à la Cour, pendant le triomphe de la féodalité, le luxe s'est éteint peu à peu. Il renaît tout à coup au début de la dynastie capétienne, sous l'influence de la seconde femme du bon et pieux

(1) Voir VERTOT : *Mémoire sur l'établissement des lois somptuaires parmi les Francs*.

roi Robert, Constance, fille du comte de Toulouse. « Elle porta, nous dit Mezerai, les premières atteintes à la simplicité et à la modération dans laquelle la nation vivait. Elle amena de son pays une grande suite de gens sans foi, sans société, danseurs, farceurs, gens de plaisir, déréglés, volages et présomptueux, qui, par leurs manières trop gailardes et dissolues, mirent le luxe et le désordre dans la Cour de France, et en chassèrent la gravité, la simplicité et la modestie. »

Sous Philippe-Auguste et saint Louis, le faste féminin s'est accru à nouveau dans des proportions inquiétantes. La lente châtelaine porte le long habillement, le chaperon de velours ; le soir, elle se coiffe du bel chapel d'or ; elle s'orne de pierres précieuses et de faux cheveux blonds. Voici la toilette d'Urraque dans Parthenopex de Blois. On croirait lire la description d'une création sensationnelle d'un de nos grands couturiers. « Robe de saint vermeil à demi lacée, laissant voir la blancheur de la chemise, beau mantel de samit frais, fourré à petits points rouges et blancs d'hermine et de zibeline relevé de saphirs. »

Dans toute l'étendue du royaume on promulgua encore des ordonnances consulaires très sévères. « Que nulle femme ou jeune fille cadurcienne n'ose porter sur sa robe, or, argent, pierres précieuses, soie, ni parures de peaux, mais seulement sur son manteau chaîne ou tresse ne dépassant pas la valeur de 11 sols et guirlande de même, si ne veulent

être considérées comme p..... de rue. » (Ordonnance de Cahors de 1288.)

Bien entendu, les courtisanes étaient les premières à faire parade des modes les plus bizarres et les plus tapageuses. Une ordonnance de Louis VIII fera défense aux « ribaudes » de porter « collet renversé, queue traînante, ceinture dorée ».

Sous Philippe le Bel, le luxe étend son rayon. Jusqu'alors le privilège des classes nobles, il gagne les classes inférieures. Les femmes des marchands enrichis s'habillent et se parent comme la reine de France. L'on ne peut plus distinguer la bourgeoise des grandes dames de la Cour. Et ces grandes dames dès lors de crier bien fort au scandale et de prédire la fin du régime. En présence de telles plaintes, le roi fut dans la nécessité de réprimer le luxe bourgeois. Mais Philippe le Bel, guidé par des raisons politiques et conseillé par des légistes hostiles au luxe en général, désirait vivement frapper le luxe des nobles. Nous devons reconnaître, en passant, parce que cela est plutôt rare, qu'il ne fut nullement retenu dans cette voie par la reine Jeanne de Navarre, cette reine qui selon la jolie phrase de Mezerai « tint tout le monde enchaîné par les yeux, par les oreilles, par le cœur, également belle, éloquente et généreuse ». Philippe le Bel rendit donc des édits à double fin sur la prohibition du luxe en général. Mais les édits qui intéressent le luxe féminin sont dirigés seulement contre la bourgeoisie. « Nulle bourgeoise n'aura

char. Nulle bourgeoise ne portera vair, ni gris, ni hermine, et se délivrera de ceux qu'elle à de Pasques prochaines en un an. Elle ne portera ni ne pourra porter or, ni pierres précieuses, ni couronnes d'or ni d'argent. Nulle damoiselle, si elle n'est chastelaine, n'aura qu'une paire de robes par an (1). »

D'autres ordonnances fixaient le prix des étoffes, douze sols tournois l'aune de Paris, pour les bourgeoises de condition ordinaire, et seize sols pour les bourgeoises de rang plus haut. De plus Philippe le Bel, adepte de la théorie bullioniste qui régnera en France de longues années, frappe d'interdiction l'entrée des riches étoffes et des fourrures coûteuses, afin de conserver le numéraire dans son royaume.

Mais tout fut impuissant pour enrayer la marche ascendante du faste des femmes. En dépit des obstacles jetés autour de lui, il sembla acquérir une ampleur insoupçonnée non exempte de corruption surtout dans la noblesse seigneuriale. Ce fut une cause de son abaissement. Un auteur de l'époque, Jean Dupin, dans un livre qui a pour titre *Mandevie* (1340), met à nu les travers et les vices des femmes de son temps. Il critique amèrement leur luxe impudique « de se vêtir de courtes robes et

(1) *Ordonnances des rois de France*, t. I, pp. 324 et suiv.

de demi mantelets »..... « de se farder et peindre pour leurs amis ».

Avec l'augmentation des richesses, la libération définitive de la chair et l'entière émancipation de l'esprit, le luxe dégénère finalement en véritable démen-
ce.

Les femmes se précipitent au premier rang vers les plaisirs. Elles entourent celle qui se nomma Isabeau de Bavière, reine des débauches, dont Baudrillart fait un tableau saisissant. « Il faut se la représenter à Vincennes, avec les dames de sa cour, à la clarté des lumières, les nudités voilées à peine de ces rivières de pierreries qu'elle avait mis à la mode, nudités rendues visibles par ces découpures d'étoffes que d'ingénieux prédicateurs appelaient « fenêtres d'enfer... » Ces femmes plus que parées, surchargées d'ornements, qui composent le cortège d'Isabeau, livrées à la fièvre ou à l'abandon des sens, chargées d'embonpoint comme des Flamandes et comme la reine elle-même, nous représentent comme une aristocratique kermesse où préside une reine de France superbe encore en ses vices, majestueuse en ses atours, jusque dans ses emportements sans vergogne (1). »

Sous Charles VII, c'est l'installation définitive des favorites à la Cour. Agnès Sorel dirige la mode. Tous les yeux féminins sont fixés sur elle. Elle

(1) *Histoire du luxe*, t. III, p. 287.

aime surtout les hauts chapeaux et les dentelles qui se confectionnent à des prix prodigieux et tous ces accessoires ruineux dont les femmes entourent leur beauté, appelés fort joliment les « amignon-nements ». Chastellain ajoute que « de tout ce qui a ribaudise et dissolution pouvait conduire en fait d'habillements, elle fut toujours produiseuse et monstrueuse ; car se découvrait les épaules et le sein par-devant jusqu'au milieu de la poitrine ». Elle fit partager ses goûts.

Ce délire du luxe atteignit la province et toutes les femmes. La dissolution entra dans les mœurs. Toutes les villes de France possédaient des « filles folles » qui mourant presque de faim singeaient le luxe des grandes dames et des favorites.

Il y eut pourtant un réveil de la morale populaire pendant que Jeanne d'Arc chassait les Anglais de France et l'on peut dire que le luxe féminin déclina sensiblement à la fin du règne de Charles VII malgré les tentatives des favorites, qui succédaient à la belle Agnès.

Louis XI ne fit pas d'édits somptuaires. Le fait est à noter. Ce roi apparaît sous les dehors d'un vieux Romain. Mais il a une arme de plus : l'ironie et la raillerie. Il porte au luxe de la Cour autant par ses mots mordants que par la simplicité de sa vie des coups presque mortels.

Après lui, nous assistons à un va-et-vient du luxe, à des recrudescences, à des ralentissements successifs. Ce sont des périodes de sagesse, puis des pé-

riodes de folie, suivant le bon vouloir des rois, les intrigues de la Cour, les hasards de la politique ou les événements économiques.

Ainsi, sous Charles VIII, le luxe déborde après l'expédition d'Italie, qui a donné aux Français l'occasion de voir des merveilles d'art et d'élégance. Les étoffes de velours et de soie plaisent surtout aux nobles compagnons d'armes du roi de France. Charles VIII, par un édit de 1485, qui ne laisse pas de surprendre, en défend le port à tout chevalier qui ne justifie pas de deux mille livres de revenus. Il en garde l'exclusivité pour lui et pour sa maison. Encore un édit voué à une fatale impuissance !

Louis XII, roi sage, fit des efforts méritoires et relativement heureux pour diminuer les abus du faste pendant que sa femme, Anne de Bretagne, essayait d'entretenir à la Cour un luxe somptueux sans exagération coupable cependant (1).

Pendant le règne de François I^{er}, de galante mémoire, les reines ou les favorites, peu importe, ont la direction du luxe et des plaisirs. Le roi n'a pour elles que des paroles d'encouragement et il prêche d'exemple.

(1) Puisque nous écrivons le nom d'Anne de Bretagne, nous dirons qu'elle fut la première veuve qui porta en noir le deuil de son premier mari Charles VIII, dont la mort lui causa une grande douleur. Depuis il en a été toujours de même. Auparavant on appelait reines blanches, les veuves des rois de France qui avaient continué de porter en blanc le deuil du roi défunt.

Ensuite Diane de Poitiers et Catherine de Médicis tour à tour rivalisent de zèle pour amener jusqu'au scandale la profusion du luxe de la Cour. Il serait superflu de rentrer dans des détails de description trop connus, que Brantome notamment a longuement contés.

Avec Henri III, on descend à nouveau à la plus basse des dépravations. Il s'ingénie à rendre le luxe essentiellement féminin. Il se pare et se parfume comme une courtisane ; il recherche les gestes lascifs des prostituées. Autour de lui, les femmes font assaut de fatuité et de gaspillage.

Contre ce luxe pourtant les mesures de rigueur n'ont pas manqué. Les édits somptuaires se sont succédé sans trêve et Vertot de dire à ce sujet : « On verrait que la plupart de ce nombre prodigieux d'édits, qu'il ont publiés contre le luxe, ont eu principalement pour objet de réprimer celui des femmes et que leur vanité et leur émulation ont été la principale cause des dépenses immenses, qui ruinaient également les particuliers et l'Etat. Ce détail nous mènerait trop loin surtout dans un discours qui n'est déjà que trop long. Je me contenterai de remarquer que ce défaut n'était point particulier aux dames de France ; qu'on le trouve également répandu dans tous les temps et dans toutes les nations, et que ce dérèglement a toujours été un défaut de ce sexe plein de vanité qui, pour plaire aux hommes, cherche dans le secours des

ornements étrangers les grâces que la nature lui a souvent refusées (1). »

A cette raison générale de répression du luxe féminin, raison morale, il faut ajouter des raisons propres à l'époque. C'est ainsi qu'il existait entre les diverses classes de la société une jalousie très vive. Les femmes des paysans et les servantes, dans ces siècles rongés de vanité et d'envie, imitaient les bourgeoises, qui, à leur tour, copiaient les femmes nobles. Ces dernières étaient toutes puissantes pour obtenir du roi des édits contre le luxe, édits auxquels elles savaient devoir se soustraire facilement.

En outre, les économistes estimaient que l'or était la seule richesse de la nation ; qu'il importait de le retenir en deçà des frontières. Dès lors, pas d'achat ruineux au dehors. Les parures des dames étaient bien ce qui coûtait le plus et leurs objets de luxe venaient en majeure partie des villes italiennes et des cités industrielles du Nord. Le souverain estimait qu'il ne fallait pas laisser les besoins du luxe pénétrer dans les couches les plus profondes de la population ; que l'on devait préserver le peuple des atteintes de ce véritable mal. De là l'avalanche des lois prohibitives commer-

(1) *Etablissement des lois somptuaires parmi les femmes*, Académie des inscriptions, mai 1760.

ciales et des ordonnances somptuaires considérées comme des mesures de salut.

Henri II, par sa déclaration du 19 mai 1547, défend certaines parures aux femmes des magistrats, qui, comme leurs maris, doivent donner l'exemple de la simplicité. « Quant aux femmes des gens de justice, il leur est expressément défendu de porter aucunes robes de velours, ni d'autres draps de soie de couleur ; leur permet seulement de les porter en cottes ou manchons. »

Deux ordonnances de 1560 et 1562 établirent le règlement sur la modestie, que doivent garder « *ès habits tous les sujets du Roy* ».

En 1563 et 1573, nouvelles ordonnances qui atteignent également les femmes. Il faut « *n'enrichir les habillements d'aucuns boutons, plaques, grands fers ou aiguillettes d'or et d'orfevries* ». Mais exception est faite pour les sujets amis de Sa Majesté. Deux ordonnances semblables de 1549 et 1576 font prohibition aux filles et femmes de bourgeois de se vêtir à la manière des dames nobles et de porter le titre de demoiselles (1).

En 1572, le chancelier René de Birague veut combler le déficit de près de 44 millions dus, dit-il, « *aux prodigalités insensées des courtisans et des maîtresses* ». « *Défendons très expressément toute entrée en cettuy nostre dit royaume de tous draps,*

(1) Anciennes lois françaises, t. XIII.

toilles, passements et causetelles d'or ou d'argent, ensemble tous velours, satins, damas, taffetas (1). »

Sous Henri IV, le luxe féminin est une question bien délicate. On sait qu'Henri fut un bon roi aimant ses sujets et son pays. Mais on sait aussi de combien de soins il entourait les dames de sa Cour, combien il chérissait les jolies femmes et écoutait leurs caprices. Pendant qu'il y avait grande misère en France, il n'est pas de folies qu'il ne fit pour Gabrielle d'Estrées au risque même de se rendre impopulaire (2).

Le luxe féminin reprit alors sa course insensée, pendant que celui des hommes resta modeste. Ce fut le luxe des dentelles et des belles chaussures qui s'imposa avec le port du vertugadin. La reine aimait surtout les perles et les diamants.

Par bonheur pour le pays, Henri IV eut Sully comme ministre. Celui-ci, avec sa belle et courageuse franchise, sut retenir son roi loin des trop grands dangers, un roi qui reconnaissait lui-même « aimer les dames, les délices et l'amour, les festins et friandises ». C'est ainsi qu'Henri IV, sous l'influence de Sully, rendit en 1599 un édit portant : « défense de faire venir des pays étrangers étoffes d'or, d'argent, de soie, que Sa Majesté veut

(1) Voir le livre de M. CHÉRUÉL : *Histoire de l'administration monarchique en France*.

(2) Voir l'*Estoile*, Journal de Henri IV et le livre de M. POIRSON : *Histoire du règne de Henri IV*.

être faites en ce royaume » ; et une autre ordonnance pour réprimer l'excessive somptuosité des costumes, ordonnance qui se termine par une leçon de morale très fine : « Défense de porter ni or, ni perles, ni diamants, excepté cependant aux filles de joie et aux filous, auxquels nous ne prenons pas assez d'intérêt pour leur faire l'honneur de donner attention à leur conduite. » Les bijoux précieux disparurent aussitôt. Mais l'invention féminine eut tôt fait de les remplacer par d'autres colifichets, tels que broderies et rubans de soie.

Louis XIII compléta les mesures d'Henri IV. Un édit de novembre 1633 défend « à tous sujets de porter sur leurs chemises, collets, manchettes, coiffes, et sur autre linge aucune découpure et broderie de fil d'or et d'argent, passements, dentelles, points coupés, manufacturés tant dedans que dehors le royaume ». Un autre édit de mai 1639 prohibe « toute espèce de drap d'or fin ou faux ».

On doit clore à cet édit la lutte du pouvoir royal contre le faste féminin. Quoi qu'on en ait dit, les derniers rois de France laissent les femmes réaliser tous leurs désirs de paraître, s'ils essaient parfois de réfréner certaines formes du luxe masculin. Louis XIV a encouragé la coquetterie des femmes s'il s'est montré sévère pour celle des hommes.

Nous devons terminer ce chapitre par quelques réflexions.

Il sied de remarquer d'abord, que des nombreuses lois somptuaires que nous venons de voir, beaucoup sont nées d'une source inattendue, peu souvent rencontrée : l'action des grandes dames jalouses des classes inférieures. A Rome, en effet, les femmes du peuple souffrirent du luxe des patriciennes et souhaitèrent des édits le réprimant. Cette opposition vient de la différence des gouvernements. Jean-Baptiste Say constate très justement : « Dans les Républiques, les lois somptuaires ont été rendues pour complaire aux classes pauvres qui n'aimaient pas être humiliées par le luxe des riches ; dans la monarchie en sens inverse, les lois somptuaires ont été l'ouvrage des grands qui ne voulaient pas être éclipsées par la bourgeoisie. »

La deuxième observation qui se présente est la rigueur des ordonnances royales. Elles nous paraissent aujourd'hui dépasser la mesure. Mais il faut se souvenir que le pouvoir de nos rois ressemblait en étendue et en puissance au pouvoir de l'Etat antique. Le roi contrôlait les actes privés de ses sujets et pour ces derniers cela n'avait rien d'anormal. Il devait veiller surtout à conserver à la société l'organisation primitive, fixée par des lois supérieures et s'employer à empêcher une classe, « d'empiéter sur l'autre et de changer le rang qui lui est assigné par l'ancienne coutume (1) ». De là découle encore cette tendance des

(1) COURCELLE-SENEUIL : *Dictionnaire d'économie politique*, t. II, p. 184.

ordonnances royales de réserver le luxe aux classes nobles.

Mais nous voyons immédiatement combien ce pouvoir si autoritaire en la forme a été dans la réglementation du luxe féminin pauvre d'effet. Nous avons entrevu, superposés à la volonté royale et à la puissance de la loi, l'influence d'une femme introduite en cachette dans le boudoir ou affichée dans les lumières de la Cour et l'exemple du monarque lui-même. Non dans les variations de la législation, mais selon le tempérament du prince enveloppé de mysticisme austère, ou enclin au libertinage, nous avons pu suivre les variations brusques du luxe des dames de la Cour et de toutes les femmes de France. Nous avons constaté l'impossibilité pour un roi fastueux d'imposer par la contrainte des mœurs simples. Combien apparaît dès lors fragile, inique et dangereux le pouvoir absolu !

C'est là le dernier enseignement et le plus important qui s'offre à nous, ce manque général d'action des édits réformateurs, cette stérilité de résultats surtout contre le luxe féminin. Les mœurs sont plus fortes que les ordonnances du pouvoir. Le luxe va grandissant pour bien des raisons et notamment en proportion de l'augmentation des richesses. C'est en vain que l'on lutte par la rigueur contre lui. Les lois somptuaires des républiques furent inefficaces, et au bout d'un certain temps tournées. Celles de nos rois *furent* sur-le-champ

méprisées, considérées comme sans importance.

Plus spécialement, elles ne purent une minute enrayer les conquêtes du luxe féminin, lui, plus vivace. Elles apparaissent comme radicalement impuissantes et semblent même avoir servi d'excitant à la frivolité féminine. Répétons que Louis XI, qui s'abstint de rééditer des ordonnances parvint, grâce à d'autres moyens, à obtenir un retour à la sévérité. Contre le luxe des femmes, que nous avons étudié, que tant de choses ont rendu si nécessaire et si entreprenant, la preuve est faite surabondamment qu'il est inutile d'employer la force stupide des lois, qui font de la réclame aux objets interdits. En analysant plus haut les causes intrinsèques du luxe féminin, nous avons du même coup aperçu le seul remède propre à guérir son surcroît d'ampleur comparativement à l'autre : changement complet de l'éducation et du rôle social des femmes.

Sans doute, à côté, il peut exister pour ce luxe des obstacles légers, des calmants d'une heure. Leur emploi a révélé la gravité de la maladie. L'édit de Sully semble avoir été un de ces lénitifs éphémères, puisque l'histoire nous dit qu'il atteignit son but et que nous savons que le luxe féminin reprit presque immédiatement une vigueur nouvelle. Cet édit procédait d'une idée de Montaigne : « La loi devrait dire au rebours que la femme de condition libre ne puisse mener après elle plus d'une chambrière, sinon lorsqu'elle sera ivre ; ny

ne puisse sortir hors la ville de nuit, ny porter joyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robe enrichie de broderies si elle n'est pas de mauvaise vie (1). » Il n'est pas besoin de commentaires. Combien apparaît frêle pour corriger l'humanité une loi présumée par avance sans aucune valeur effective, qui doit se farder avec des subtilités, s'embellir d'« amignonnements » comme le luxe lui-même et se donner des airs de morale !

SECTION II

SIMPLE APERÇU DU PROGRÈS ÉCONOMIQUE PAR LE COSTUME FÉMININ

Comme nous en avons dit quelques mots à Athènes et à Rome, nous pourrions étudier les conséquences industrielles, commerciales et économiques du luxe féminin depuis la Gaule jusqu'à nos jours. Mais tout a été dit en cette matière. Il nous est véritablement impossible d'entreprendre une telle tâche, car il faudrait de gros volumes pour faire cet historique, qui ne serait autre que l'historique de nombreux métiers successifs et de nos grandes industries.

(1) *Essais*, liv. III. ch. ix.

Nous nous bornerons, pour ne pas laisser une trop grande lacune, à des simples notes. L'évocation des costumes féminins les plus typiques donnera un aperçu de la fortune publique, du goût, de la physionomie économique de l'époque où ils étaient portés.

Aux âges les plus reculés de la Gaule, on ne rencontre que la grossièreté primitive des peaux de bêtes. Les femmes portent des vêtements analogues à ceux des hommes. Puis, pendant de longues années, c'est l'usage de la bure. Enfin, la connaissance du tissage, les secrets de la teinture, apportent ses premières ressources à l'art de plaire. Le luxe pratiquement se crée. Les premiers métiers se mettent en action. Les femmes gauloises revêtent une tunique large et plissée, sans manches la plupart du temps, serrée au-dessus des hanches, descendant jusqu'aux pieds, mais laissant à nu le haut de la poitrine. Elles portent en outre une sorte de tablier et des manteaux fixés à l'épaule. Quelquefois même un voile recouvre leurs cheveux et leur poitrine.

Les femmes des Francs adoptent la chemise de lin. Elle est fort longue ; elle découvre les bras et la poitrine ; elle est retenue par deux ceintures, l'une sous les seins, l'autre sous les hanches, cette dernière traînant à terre. On se sert également de robes fort étroites, décolletées, avec manches étroites et longues. La magnificence se reconnaît surtout à la richesse des ceintures. Les jeunes filles vont

tête nue ; les femmes portent le chapeau ou une coiffe qui retombe sur le col. Les cheveux sont tressés en nattes et entrelacés de rubans. Par-dessus un voile. Les chaussures sont les mêmes que pour les hommes.

Les premières reines portent une robe qui serre le corps et qui est flottante vers le bas. De belles ceintures, trois généralement, entourent ce vêtement. Un manteau qui traîne à terre par derrière et qui ne descend qu'aux genoux par devant, complète l'habillement. Un gros bijou orne le milieu de la poitrine.

Les efforts esthétiques apparaissent alors progressivement plus nombreux, car les fortunes ont légèrement augmenté. La science vient en aide au goût. On s'acheminé vers les étoffes souples ; les artisans possèdent des métiers moins rudimentaires qui donnent un travail plus fini. Sous Pepin le Bref, les femmes portent une espèce de tunique fermée à l'épaule par une boucle ronde ; les premières broderies garnissent les manteaux plus amples ; les bottines remplacent les chaussures.

Au onzième siècle, l'élégance féminine fait ses premières créations sensationnelles. Les tuniques, les manteaux prennent du style, se doublent d'hermine. Les coiffures se compliquent de bandeaux, de pierreries, de couronnes de roses et d'or pour les princesses et les dames nobles. Les femmes du peuple portent comme les hommes le sagum,

manteau en laine grossière avec grand collet. Dessous la robe boutonnée.

Le costume des femmes nobles du douzième siècle se distingue surtout par une coiffure volumineuse dont les atours secondaires tombent sur les épaules. Elles portent la robe sans manches appelée gauzape. Pour ne point se confondre avec celle de la roture, cette robe doit être traînante, doublée d'hermine, et porter les armoiries.

Au treizième siècle, le bien-être commençant à percer, apparaît une plus grande variété de vêtements, le justaucorps, le surcot, le mantel fourré, et comme coiffure, le chaperon et le béguin.

Sous saint Louis, les femmes de distinction portent la simarre sans manches, ouverte sur le devant et sur les côtés, se coiffent du chaperon sur la guimpe ou du chapel, d'où se détache par derrière un petit voile.

Après saint Louis, une révolution économique intéressante à noter se produit. A la suite des croisades, on délaisse les costumes du moyen âge et de la légende, derniers vestiges d'une civilisation morte, pour les velours et les soies damassées du Levant. L'importation des tissus de fils diminue. On demande les draps fins aux Flandres. L'Orient nous envoie par Gênes et Venise ses riches étoffes.

Le quatorzième siècle est caractérisé par le port des fourrures. Les femmes fortunées en font une consommation énorme. Les fourrures apparaissent dans les corsages écourtés et sous les robes à traîne.

Les femmes se coiffent d'une toque ou bonnet en soie fort encombrante. Un peu plus tard, ces toques et ces bonnets augmentent en hauteur et les femmes ajoutent à leurs jupes étroites et relevées sous les aisselles, une queue de pelletterie.

Sous Charles VII, un nouveau changement complet s'opère dans la toilette féminine. C'est le triomphe du linge. Les femmes ont un goût très vif pour les chemises fines en toile de Frise. Les robes sont décolletées en carré pour laisser voir la gorgerette richement bordée d'or et de soie. Le velours est aussi fort en vogue. Dans la coiffure dominent la passementerie et la guipure relevée de perles.

Sous Louis XI, les femmes s'ingénient toujours à faire montre de la chemise fine. On commence à discuter sur les toilettes et on devine des modes ultra-modernes. On s'habille à la gènoise, à la milanaise et à la grecque.

Sous François I^{er}, il faut mentionner, car les élégances deviennent maintenant plus facilement changeantes avec les progrès de la richesse, de l'art et de l'industrie, la disparition du peplum et de la chlamyde, la naissance du corset (basquine) et des tournures, le début des tailles minces. Il faut mentionner aussi l'apparition des plumes d'autruche comme éventail. Les corsages laissent toujours voir profondément la chemise, qui au bout des bras se termine par des manchettes.

Pendant le règne d'Henri III, les femmes adoptent d'enthousiasme la collerette tuyautée et la

fraise; Marie de Médecis importe d'Italie les vertugadins. Puis, il faut citer l'usage de la vasquine, petit corsage dépourvu de manches, et de la vertugale, jupon raide formant la cloche.

Au début du dix-septième siècle, le dos des corsages est flottant, on use du panier, les robes prennent de l'ampleur. Sous Louis XIV, elles forment gaine à nouveau. Les corsages sont largement décolletés comme à l'époque d'Isabeau de Bavière. On abuse de la dentelle.

Sous Louis XV, ce qui choque dans la toilette féminine, c'est la dimension des coiffures. Les femmes portent d'immenses pyramides, des perruques, des « cheveux morts » selon la jolie expression ancienne. Les perruquiers font des affaires fort prospères. La poudre également est très recherchée pour le visage. Le reste du costume ne s'est guère modifié.

Après la Révolution, la coiffure féminine devient subitement fort simple. On se coiffe « à l'enfant » jusque sous le Directoire. Les coiffeurs furent fort marris de la disparition des échafaudages.

Sous le Directoire, la jupe devient molle. Elle est taillée à l'antique et moule les formes du corps. La taille est très haute. On connaît les excès du luxe féminin qui marquèrent cette période. Les conditions économiques les permettaient, la situation politique les favorisait.

Sous l'Empire, la grande industrie est fondée ; le commerce est très actif, le numéraire circule

dans le monde en quantité importante, les grandes banques font leur entrée sur le marché. Les phénomènes que nous observons aujourd'hui, dans le domaine du luxe féminin et de la mode, commencent à se produire. C'est l'aurore de la vie moderne et nous devons clore ici ce cortège des costumes, car nous étudierons plus loin le luxe féminin contemporain et nous examinerons à Paris l'industrie née spécialement pour vêtir la femme somptueusement et d'une façon toujours nouvelle. Nous ajouterons simplement au défilé des élégances passées deux créations célèbres, deux erreurs de goût : la crinoline du second Empire et la tournure de 1887.

En faisant ainsi revivre le souvenir des coquetteries de nos aïeules, on a un peu la vision de la civilisation en marche, puisqu'elle entraîne tout avec elle, puisqu'elle est faite du progrès concordant de toutes les institutions, de toutes les croyances, de toutes les sciences, de tous les arts. On a pu entrevoir, à travers la magnificence féminine, l'augmentation de la richesse, l'accroissement des besoins, la prospérité du commerce, la création des industries modernes, l'expansion de la puissance économique du monde. Tout cela, à la lecture hâtive des diverses manifestations de la parure féminine est apparu sans doute bien pâle, et nous avons dit, par précaution en tête de ces lignes, que la seule nomenclature des costumes féminins, à laquelle le peu de place nous réduisait, ne pouvait

nous donner qu'un vague aperçu, qu'un simple cliché rapide du progrès économique.

Nous devons cependant mettre en relief certains points.

En premier lieu, on est frappé de ce fait que le luxe féminin réside uniquement dans le costume extérieur, dans les ornements qui se voient. Aucune coquetterie dans les dessous et dans le linge qui ne se voit pas. Une raison économique explique cela. Le linge de corps n'existait pas, et il était pécuniairement impossible de se parer dans les détails, comme aujourd'hui. Frédéric Passy a écrit : « La reine Isabeau de Bavière, si célèbre par son goût effrené de la toilette, possédait deux chemises de toile, et elles lui ont été bien reprochées. Les anciens n'en portaient pas du tout, non plus que de bas ; car c'est un fait tout à fait exceptionnel que les bas et la chemise de soie portés, dit-on, par l'empereur Alexandre Sévère. La reine Elisabeth est la première qui, en Angleterre, ait porté des bas tricotés. Les plus riches ne connaissaient encore que les bas de drap. »

Un autre fait qui impressionne est, en effet, la lenteur avec laquelle le luxe féminin s'est répandu dans le pays. Cette lenteur tient, bien entendu, à la pauvreté du peuple, à la misère intense qui a régné en France jusqu'au siècle dernier, et dont à cette heure on se rend difficilement un compte exact au milieu du faste actuel. On est surpris des détails fournis par Frédéric Passy. D'autres révè-

lations étonneront. C'est ainsi que la soie qui a été connue des Chinois, des Indiens, des Persans, des Phéniciens, des Grecs, dont l'industrie prit même dans le Péloponèse, sous l'empereur Justinien, une extension considérable, est restée pendant fort longtemps un objet de luxe accessible seul aux immenses fortunes. Avant 1466, date à laquelle Lyon a établi ses premières fabriques, un lambeau de soie était une véritable richesse. Frédéric Passy nous dira encore : « Au siècle dernier, en France, les chemises, les souliers, les vêtements de laine et le savon n'étaient pas, bien s'en faut, à la portée de tout le monde ; les étoffes de coton peintes appelées indiennes, du nom du pays d'où on les tirait, étaient des merveilles qui se payaient un louis l'une et il fallait être duchesse où à peu près pour oser s'en parer. Quant aux châles, ils étaient absolument inconnus. Les deux premiers qui aient été vus en Europe, furent rapportés d'Egypte par le général Bonaparte qui en fit don à Joséphine, et l'on peut se faire une idée de ce qu'ils coûtèrent aux femmes jalouses d'imiter la femme du vainqueur des Pyramides, par le petit nombre de ceux qui purent alors être trouvés. »

Après ces remarques qui nous paraissent les plus importantes, on peut en faire bien d'autres, sur l'économique du luxe féminin. Ainsi, à rebours de ce que nous venons de dire, il n'est pas douteux que certaines modes que nous pensons être nées sous nos yeux ne sont que la répétition de modes

anciennes et vieilles presque comme le monde. Par exemple, les fourrures, qui sont aujourd'hui si appréciées des femmes à la grande terreur des naturalistes, ne sont point une élégance nouvelle. Les primitifs les ont connues. Sans doute les Grecs n'ont point usé de ces ornements dans la douceur de leur climat et dans l'harmonie de leurs costumes légers; et les Romains en ont usé fort peu sous l'Empire. Mais dès les premières invasions des barbares du Nord, les peaux de bêtes ont fait leur apparition comme vêtement, au quatrième siècle avec les Germains, au sixième avec les Goths. L'ordonnance que nous avons citée de 808 intervint pour combattre notamment le port trop coûteux des fourrures. Sous les Capétiens les pelleteries furent fort en honneur. Les croisades qui n'eurent au fond qu'un double résultat économique, l'établissement d'un commerce d'exportation et d'un commerce d'importation, apportèrent en Orient le goût des fourrures, comme elles rapportèrent en France le goût de certaines étoffes somptueuses. Quoi qu'il en soit, nous venons de voir qu'en France, aux treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles, les pelleteries forment une des principales parures de la femme, tout comme de nos jours. Si nous ouvrons le livre des « Corporations », d'Etienne Boileau, nous y lisons qu'en 1292, les maîtres sont à Paris au nombre de 482, et les pellettiers au nombre de 214, presque la moitié. Mieux encore en 1300, les maîtres sont 702, les pellettiers 344.

De même l'usage des plumes fines qui semble symboliser notre époque a été fort répandu, il y a quelques siècles. Un américain, M. Emerson, a fait des découvertes capables de bouleverser le monde des élégances. Il fait remonter le boa actuel de plumes ou de fourrures à l'antiquité la plus haute et jusqu'à... la belle Hélène.

Il en est de même pour les dentelles, pendant qu'à côté une autre caractéristique de notre époque, le faux luxe, le simili, dans l'ornement féminin, demeure, au contraire, une invention des tentations et de l'industrie modernes. Les faux bijoux, les fausses perles, etc....., paraissent avoir été inconnus des dames de la vieille France. Il faut encore voir là un phénomène économique.

Un autre fait qui ne se renouvellera sans doute plus, est l'influence du luxe masculin sur le luxe féminin, maintenant que le costume masculin est très simplement établi et démocratisé. Au moyen âge, sous l'ancien régime, à la Cour, les hommes autant que les femmes ont changé de toilette et multiplié leurs ornements. Ce sont les gentilhommes qui, au seizième siècle, à leur retour d'Italie, ont imposé les modes aux dames de la Cour. La pompe espagnole après le mariage de Louis XIII a gagné le costume féminin après avoir modifié celui des hommes.....

On nous permettra de terminer ces brèves observations par un mot sur les bijoux des femmes et les pierres précieuses. Les premiers bijoux féminins

furent à demi-nécessaires. Nous avons vu qu'ils servaient à retenir les robes et les manteaux. Ils firent longtemps fonction d'agrafes, et les agrafes, surtout sous le règne de Louis IX, furent souvent données en présent. La reine Clémence, femme de Louis le Hutin, avait laissé par testament au comte d'Alençon son fermail, qui était le plus riche de France. Les bijoux devinrent ensuite plus nombreux et ne firent l'office que d'objets de parure. Quand les pierres précieuses furent introduites en France, l'usage fut que seules les femmes s'en pareraient. Elles ne s'en firent pas faute et cet usage est demeuré. Cependant il faut indiquer la grande mode si bizarre qui s'implanta sous Louis XV, et qui consistait pour les femmes à se coller sur la tempe droite une large circonférence de velours noir ornée de petits brillants.

Tant que l'or fut en petite quantité, il plut fort aux dames. Vers 1772 et 1775 une mode de « l'or » se répandit dans le grand monde. Pour permettre aux dames de satisfaire leur passion favorite, des fabriques furent créées. Elles s'empressèrent de fournir l'or que des doigts délicats devaient parfiler.

Voilà quelques notes rapides sur le costume et la parure féminine dans notre vieille France qui peuvent avoir un intérêt économique. Elles ont montré surtout que l'augmentation du luxe féminin dans ses manifestations matérielles est allé de pair avec l'augmentation de la richesse et des be-

soins ; elles ont montré aussi la répétition des mêmes désirs, des mêmes goûts, des mêmes modes, sous des aspects seuls différents par suite du progrès ; elles ont presque apporté la preuve que rien n'est nouveau depuis fort longtemps dans les inventions du luxe féminin, qui apparaît comme un cercle qui tourne au gré seulement des mouvements économiques.

SECTION III

DE QUELQUES EFFETS DU LUXE FÉMININ EN DROIT GERMANIQUE ET DANS LA FORMATION DU DROIT FRANÇAIS

Si le luxe féminin est mêlé au gouvernement politique et à la vie économique d'une nation, il n'est pas étranger à la formation des institutions juridiques et à l'évolution du droit.

A Rome, nous avons constaté, par exemple, le lien étroit unissant la dot et le luxe des femmes. Il est de simple raisonnement que suivant le régime réglant les conditions civiles du mariage, et suivant les lois de succession, la femme, maîtresse ou non de la fortune, pourra satisfaire ses besoins et ses fantaisies ou sera contrainte à la réserve et à la simplicité. Quand la législation ou la jurisprudence lui seront contraires, il est humain qu'elle fasse

des efforts pour la rendre plus favorable à son sexe. Montesquieu veut même subordonner la question des dots à celle du luxe, suivant les diverses formes de gouvernement. Il désire que les dots soient importantes dans les monarchies, où le luxe doit briller, médiocre dans les républiques, où tout doit tendre vers l'établissement des mœurs austères. Il juge que la communauté de biens est une bonne chose dans les monarchies. Elle permet aux femmes de s'intéresser à la bonne marche de la maison. Il estime qu'il faut rejeter ce régime dans les républiques où « les femmes ont plus de vertu ». Nous invoquons ici l'autorité de l'auteur de *l'Esprit des Loix*, simplement pour montrer quelle influence continuelle et réciproque ont entre eux le luxe des femmes et le régime matrimonial, car, en somme, les faits admis et les conclusions déduites par Montesquieu ne laissent pas d'étonner chez un érudit aussi consciencieux et une intelligence aussi claire.

En droit germanique d'abord et dans la confection du droit français ensuite, quelle a été l'influence du désir du luxe chez la femme ? Quelles ont été les conséquences de sa réalisation ? Combien il paraît malaisé de répondre à de telles questions et de suivre les effets d'une cause aussi personnelle, aussi fragile, aussi mystérieuse, dans l'établissement d'une puissante législation issue dans l'ensemble du heurt de deux grands courants de doctrine, qui ont submergé tous les autres élé-

ments dès lors presque impossibles à retrouver ! Nous devons pourtant essayer cette démonstration difficile.

Nous avons déjà étudié un coin des institutions juridiques des Latins. Cette étude nous a permis surtout de dégager les principes, l'esprit romains. A nos yeux, va apparaître une race nouvelle, venue du fond de la Germanie, installée par la victoire dans les Gaules, l'Italie et l'Espagne. Cette race a une originalité entière, dans des coutumes bien à elle et des lois propres. Le droit français va sortir de la fusion des croyances juridiques de ces deux races. D'abord divers, essentiellement divisé, différent d'une contrée à l'autre, il tendra vers l'unité. Nous allons tenter de voir si dans l'amorce des coutumes, le fouillis des lois et des ordonnances, certaines n'auraient pas été l'œuvre ou la résultante du luxe féminin, ou si même ce besoin du luxe ou un progrès fait par lui n'aurait pas inspiré toute une série de mesures dans le domaine du droit.

Pour la dot, nous remarquons aussitôt que les coutumes des Germains étaient bien loin des usages de Rome. Tacite en est frappé : « Ce n'est pas la femme qui offre une dot à son mari ; c'est au contraire l'époux qui offre une dot à sa femme. Les ascendants et les proches assistent à l'entrevue et agréent les présents. Ces présents ne sont ni de ces frivolités qui plaisent aux femmes, ni de ces ornements qui parent une nouvelle mariée. Ce sont des

boeufs, un cheval tout bridé, un écu avec la frammée et le glaive (1). »

Ainsi se trahit une première corrélation de la dot et du luxe féminin. Ces dons du mari, appelés de diverses façons et notamment *pretium nuptiale*, sont destinés ni plus ni moins à acheter la fiancée. Ce ne sont point des objets de parure et de plaisir que le jeune homme apporte pour plaire à l'élue, mais des objets de valeur pratique, pour se libérer vis-à-vis des parents. Les fiançailles ne sont pas encore pour la jeune fille le jour heureux où elle glisse à son doigt une bague de prix. Le luxe féminin en est à sa première enfance et la jeune fille ne peut réclamer des choses qui brillent et qui la parent. On devine qu'elle fit pourtant des efforts en ce sens, puisque l'histoire nous apprend que certaines coutumes voulurent empêcher les cadeaux superflus du futur mari. Un prince lombard notamment, Luitprand, limita dans une ordonnance le taux des libéralités apportées par l'époux.

Le *pretium nuptiale*, selon l'opinion de Gaupp et d'Eichhorn qui, combattue, semble aujourd'hui lui prévaloir, devint le douaire, c'est-à-dire « une donation faite avant le mariage et assurant à la femme en cas de survie une part soit en propriété, soit en usufruit des biens propres de l'époux ».

(1) TACITE : *Germ*, ch. XVIII.

En plus du douaire, la femme recevait le *Morgengabe*, don du matin, C'était au réveil des jeunes époux le prix de la virginité. Dans certains pays, on offrait aussi aux veuves un présent. On le nommait l'*Abendgabe*, le don du soir, au coucher. C'était une singulière et plaisante habitude. Dans les usages francs, ces deux donations se confondirent vite dans le douaire. Le douaire n'était dû qu'après la consommation du mariage, lorsque la femme avait mis le pied au lit, car, disait la coutume, « il est alors difficile que le reste ne s'ensuive ».

En Castille, le luxe avait fait des progrès plus rapides qu'en Gaule, par suite de la disposition native de l'Espagnole pour l'ostentation, pour tout ce qui jette des couleurs vives et tout ce qui scintille sous son soleil plus lumineux. Il y vivait de bonne heure une coutume selon laquelle le fiancé offrait à sa future compagne des ornements divers. « Ceci est coutume de Castille : que dona Elvire, cousine de l'archidiacre don Patheo de Burgos et fille de Ferran Rodriguez de Villarmentero, était fiancée avec un cavalier et le cavalier lui donna en présent de fiançailles des habits, des bijoux et une mule harnachée (1). »

En France, l'évolution se produisit un peu plus tard. L'idée de luxe pour la femme à la veille du mariage s'affirma dans les donations avec l'aug-

(1) *Fiero viejo de Castilla*, Madrid, 1771, liv. V, § 4.

mentation du bien-être, le développement des arts et l'introduction des pratiques romaines. Peu à peu, on apporta moins de choses d'un emploi commun et journalier et davantage d'objets rares, réservés aux jours de fête. Des coutumes permettaient un système mitigé tenant à la fois des principes germaniques et des usages romains. On peut constituer à la femme, en douaire, des esclaves des deux sexes (20 au total), des chevaux et des bijoux jusqu'à concurrence de *mille solidi*. Telles sont très succinctement résumées les répercussions du luxe féminin sur les étapes successives de la dot en droit germanique.

Il est intéressant au surplus de savoir si chez les Germains la femme pouvait disposer de ses biens pour ses besoins personnels. En principe, le mari a l'administration absolue des biens de sa femme qui pendant le mariage sont réunis aux siens. Tous les fruits sont sa propriété. La femme ne peut guère en cet état de choses donner libre cours à ses envies de dépenses. De plus elle est en tutelle. Elle vit sous le *mundium* de son conjoint. Mais empressons-nous de dire que, si à l'origine il a pu exister de grands points de ressemblance entre la *manus* et le *mundium*, ce dernier s'est très vite affaibli. D'ailleurs en droit germanique la femme n'a jamais été une « chose ». Elle a toujours eu sa personnalité. Elle a été *sui juris*. Il n'est pas étonnant que sa capacité ait fait de rapides et considérables progrès. Bientôt elle peut

vendre ses biens avec l'autorisation de son mari. Mais ce dernier agit non comme copropriétaire, ainsi qu'on pourrait le croire, mais comme simple tuteur. On rencontre aussi de bonne heure le douaire inaliénable sans l'aveu de la femme et même de ses héritiers. Enfin la femme apparaît même comme héritière naturelle de son conjoint et donne son consentement à la vente des biens personnels du mari. En définitive, on peut affirmer que la femme chez les Germains avait de grandes facilités pour jouir de sa fortune à sa guise. Ce manque d'énergie du *mundium* résulte de l'idée que les Germains se faisaient de la femme : être plus près de Dieu, compagne des labeurs et des dangers, *laborum periculorumque sociam*, selon l'expression de Tacite. Nous avons eu l'occasion d'en parler.



Pour atteindre l'époque féodale, la période de transition, qui s'étend du neuvième au douzième siècle, n'est pas intéressante pour nous. Elle est d'ailleurs des plus malaisées à connaître par suite de la pauvreté des documents laissés par l'histoire.

Le fait dominant de la législation féodale est le nombre infini et la variété des coutumes, circonstance qui rend l'étude de cette législation d'une difficulté extrême. De plus, les ordonnances et les

coutumes n'ont pas le même champ d'application, les unes sont pour les vilains, les autres pour les nobles, les autres pour les bourgeois. Il y a plusieurs lois, plusieurs poids, plusieurs mesures. C'est l'arbitraire, la confusion, la dissemblance. On peut néanmoins au milieu de ce dédale trouver un fil conducteur. Il existe malgré tout une vague unité née des mêmes événements et de la vie en commun. On peut ramener à une moyenne scientifique tous les usages si divers soient-ils.

Le père peut donner en mariage à sa fille des meubles, car la règle générale est que « chacun peut donner des meubles à qui il veut (1) ». Certaines coutumes dispensent la fille dotée de rapporter, d'autres exigent le rapport à la masse. Chez les nobles, on pouvait donner à la fille un fief entier à charge par le mari de services féodaux. Quand la femme saisie du fief venait à décéder sans enfants, le fief revenait non au père, mais au seigneur, le droit étant que « fief ne remonte jamais ». Les juristes essayèrent d'adoucir une pratique aussi sévère. Ils inventèrent « le jeu de fief (2) ». Signalons encore la naissance d'un usage qui s'est

(1) MARNIER : *Etablissements de Normandie*, p. 13.

(2) Nous renvoyons pour cette étude du « jeu de fief » au livre de GINOULHAC : *Histoire du régime dotal et de la communauté*. Nous ne pouvons ici donner des détails complets sans nous laisser aller trop loin. Nous devons nous contenter de traduire le plus brièvement possible les principes généraux du droit si diffus à cette époque.

perpétué jusqu'à nos jours, notamment dans nos campagnes. La fiancée, dans un coffre plus ou moins riche suivant sa condition, apporte quelques bijoux, ses habits les plus beaux de jeune fille, et surtout son trousseau, la lingerie filée et tissée par elle et ses parents pendant les veilles. Cet apport est constaté au contrat. Voilà pour la dot.

Pour les successions, les femmes, en droit féodal, en étaient d'abord exclues, contrairement au droit commun. Mais le droit féodal se laissa envahir par le droit commun et admit les femmes aux successions. On voit toute la portée d'un tel changement. « Tout portait à cette révolution, écrit Laboulaye. Quels que soient les caprices du législateur, quelles que soient les nécessités qui fassent violence aux penchants naturels du cœur humain, il faut tôt ou tard que ces penchants reprennent leur direction et qu'ils tournent la résistance légale ou l'emportent d'assaut. Or, il y a dans le cœur humain, deux grands sentiments que rien n'efface, deux instincts que rien n'arrête. Le premier, c'est le désir inné de posséder en propre pour soi et pour les siens la terre que l'on féconde de ses labeurs ; le second, c'est de partager également entre des enfants que l'on aime le fruit de ses peines et de ses fatigues ; et il semble même que dans la division de l'héritage les filles aient droit à la meilleure portion. Ne sont-elles pas les plus faibles, les moins capables de gagner par elles-mêmes cette fortune, objet des désirs de tous les

hommes (1). » Laboulaye met ainsi en avant des grands sentiments, des intentions altruistes, des instincts élevés. Sans les méconnaître, des besoins plus bas de cupidité et de jouissance n'en existent pas moins. Ils ont été toujours les plus actifs et les plus prompts à se faire écouter. Le savant auteur, en outre, fait allusion à un désir malsain des hommes, et semble faire abstraction des convoitises féminines. Cependant elles ont soupiré tout aussi âprement après tous les biens de la terre, elles ont aimé la vanité, recherché le luxe et vécu de réclame.

Dans ce changement du droit féodal en leur faveur, elles ont été pour quelque chose poussées par un égal désir de la fortune. Dans ces siècles où le faste régnait, où l'or commençait à s'imposer comme le roi du monde vers lequel les hommes se ruaient, elles ont su réclamer leurs droits et faire appel à leur séduction pour triompher du mauvais vouloir du législateur et de l'égoïsme de l'autre sexe. Elles furent aidées assurément par une notion vraie de la justice, les efforts des praticiens et l'influence du droit romain. Par cet ensemble de faits s'explique le droit français au moyen âge traitant la femme avec beaucoup de bienveillance.

(1) LABOULAYE : *Recherches sur la condition civile de la femme*, p. 231.

Dans toutes les juridictions, canoniques, seigneuriales et royales, on a eu des égards pour sa faiblesse et des gentilleses pour sa grâce, égards et gentilleses que ne connaîtront pas les codes modernes. Le législateur du temps semble avoir voulu lui ouvrir la porte des frivolités et de la richesse. Il est allé jusqu'à lui accorder une part de l'héritage du mari en sus de sa part dans la communauté. On a beaucoup discuté sur cette grave et délicate question juridique. Sans s'emmêler dans des appréciations de droit strict et en demeurant mieux dans notre cadre, il apparaît éminemment équitable qu'une femme, qui a vécu les premières années de sa vie dans le bien-être et qui a supporté les dangers et les chagrins de celui qu'elle a aimé et auquel tout au moins elle a lié son sort, ne soit pas exposée à la misère au déclin de ses jours et dans l'obligation d'abandonner l'intégralité de ce qui en somme fut également son bien. Nous pensons qu'elle a acquis assez de titres pour avoir une part de la fortune du mari et pour passer par exemple avant les collatéraux. C'est là de plus une opinion essentiellement démocratique.

Déjà avant cette législation souverainement heureuse pour la femme, il avait été admis pour la veuve noble que si les propres du mari décédé demeuraient le patrimoine de la famille, les acquêts et les meubles en particulier lui appartenaient en partie. Elle recevait les meubles qui lui servaient exclusivement et encore ses bijoux, ses habits de

gala, ses parures et tout ce qui la rendait belle. Des coutumes nombreuses encourageant le luxe féminin ou s'inclinant devant lui, réservaient même à la femme certains objets, alors même qu'elle eût renoncé à la succession de son mari : « Son lit, sa hûche, deux paires de robes et deux paires d'atours, les quelles qu'elle voudra choisir (1). »

Tout cela est d'autant plus remarquable que l'aristocratie a toujours fait de grands efforts pour immobiliser l'intégralité des biens dans les mêmes familles, et n'en laisser échapper la moindre miette. C'est dans cet esprit qu'avaient été établies les règles de succession concernant la mère. Il est dit dans les coutumes notoires, article 90 : « Si un enfant ayant père et mère en vie et frères et sœurs meurt, tous ses meubles et acquêts sont à ses père et mère après la mort. » Mais il n'en sera pas de même pour le propre, qui selon l'article 185 des mêmes coutumes « vient et descend de plein droit aux frères et sœurs survivant dudit trépassé, sans que les père et mère y aient aucun droit et n'y peuvent succéder ».

Pour la noblesse du temps une telle législation était nécessaire. Elle était issue de l'unique souci du luxe, à une époque où vivre dans les délices procurés par la richesse était la seule préoccupation des grands.

(1) BOUTEILLER : *Somm. rural*, tit. 98.

Bien plus, la magnificence était devenue une base de gouvernement. Les Valois, à l'exemple des monarques du Levant, durent imposer le trône de France par l'éblouissement de la Cour, le faste des courtisans et des dames et le rayonnement des châteaux disséminés dans les provinces. Ils firent du luxe un système. Nous devons citer de Laboulaye cette remarque : « L'exclusion des mœurs souriait trop aux idées aristocratiques des quinzième et seizième siècles, pour que l'on pensât à faire prévaloir sur les usages féodaux les droits sacrés de la nature et du sang. Au contraire, on essaya de faire prévaloir ces usages dans les coutumes méridionales restées fidèles à l'égalité des lois romaines, car ce que l'on voulait avant tout, c'étaient de grandes familles intermédiaires entre le roi et le peuple et qui environnent le trône du plus splendide éclat. Toutes les lois des Valois sont dirigées dans ce but et quoique cette race n'ait pas longtemps occupé le trône, on peut dire cependant qu'aucune autre n'a plus fait pour fonder la monarchie absolue par les lois et les mœurs. La grandeur de Louis XIV et de sa Cour fut préparée par les lois de Charles IX et de ses prédécesseurs, non moins que par le génie de Richelieu; le cardinal fit la grandeur du roi, les Valois avaient fait la grandeur de cette noblesse sans laquelle la grandeur de Louis XIV n'était pas possible (1). »

(1) LABOULAYE, ouvrage cité, p. 302.

Tel est, en effet, l'édit de Saint-Maur, de Charles IX, promulgué dans l'intérêt des nobles. Il interdit aux mères de succéder aux héritages propres des enfants, leur abandonnant les meubles et les conquêts. On sait que le midi de la France se souleva contre cet édit et que les parlements de Toulouse et de Bordeaux se refusèrent à son enregistrement.

Ces idées égalitaires, florissantes dans le sud de la France, menaçaient de gagner le pays tout entier. Avec l'extension du luxe dans toutes les classes aux seizième et dix-septième siècles, il se produisit une tentative d'endiguement contre les coutumes méridionales. Les législateurs de la monarchie absolue, pour la sûreté et le prestige de la couronne, s'ingénierent à opérer la concentration des fortunes dans les mêmes familles nobles et à paralyser l'influence des lois romaines pleines d'idées de justice à l'égard des femmes.

La bourgeoisie subit le contre-coup de cet état de choses. Longtemps elle avait été l'amie des dispositions équitables dans les coutumes. Ainsi la fille dotée rapportait ce qu'elle avait reçu à la succession, afin de mieux établir même mesure entre tous les enfants. D'une manière générale, le partage se faisait entre frères et sœurs sur un pied d'égalité absolue ; les privilèges masculins avaient été rapidement considérés comme iniques dans toutes les branches du droit successoral. La femme continuait la communauté avec ses enfants, elle

administrait la fortune, jouissait des revenus. En un mot, la bourgeoisie nourrissait depuis longtemps dans ses mœurs le germe de la Révolution.

Mais au seizième siècle, quand l'aristocratie, grâce à ses prérogatives et à ses lois spéciales, vécut dans une somptuosité éblouissante et dans des plaisirs sans cesse renouvelés, la bourgeoisie enrichie se sentit blessée, atteinte dans sa vanité et se laissa aller à envier la législation malhonnête des nobles. Mais par un heureux hasard, les réclamations des bourgeois eurent pour effet, non de leur faire accorder les privilèges des nobles, mais de les faire abolir purement et simplement. Au dix-huitième siècle, l'égalité des sexes était un fait acquis; les droits d'aînesse, l'exclusion des filles des successions, les privilèges de masculinité n'étaient plus que des mauvais souvenirs. Il n'en est pas moins vrai que les droits incontestables des femmes, un instant proclamés par des lois surtout bourgeoises, favorables aux revendications féminines et empreintes des principes romains, furent sur le point d'être sacrifiés à l'orgueil de l'aristocratie, à la jalousie de la bourgeoisie, à la gloire de la couronne, à l'ambition du prince régnant.

*
**

Ainsi, après bien des efforts et bien des tiraillements, la femme à la fin de l'ancien régime a pu se faire une place à peu près honorable dans le

monde du droit. Elle a lutté pour son bien-être matériel et surtout pour satisfaire aux décrets souverains de la mode et de l'élégance qui s'imposaient à elle, à l'encontre des lois des hommes et en dépit des ordonnances des rois. Mais il est à remarquer que le droit, en ce qui concerne les femmes, n'est pas allé droit au progrès. Pour les diverses causes étudiées, il a eu comme des hésitations, des piétinements ; il est même parfois revenu sur ses pas. Et cette remarque doit faire apparaître la meilleure conclusion qui puisse se donner à cette place. Elle dépasse les prémisses de cet ouvrage et s'élève bien au-dessus du sujet. Nous venons de voir, en effet, que dans la formation du droit français, en ce qui touche les femmes, il est entré autre chose que des idées de pure justice et d'équité véritable : l'action du pouvoir politique, le caprice des grands, les intrigues de la Cour et des bourgeois, la lutte des classes et d'autres phénomènes économiques passagers. Le luxe féminin a joué aussi un rôle. Sa naissance a changé le caractère de la dot. Ses progrès ont eu prise sur les lois de succession ; le luxe installant la monarchie a fait éclore toute une législation ; tout cela sans préjudice de bien d'autres conséquences sur les coutumes domestiques et les lois du foyer qui devaient échapper à notre examen. Il faut, en présence de ces éléments perturbateurs de la saine confection des lois, songer aux paroles de Portalis signalant les dangers des interventions de

l'Etat dans le domaine juridique : « A moins qu'une nation ne trouve dans sa situation particulière de puissants motifs pour suivre la raison politique, elle fera sagement de se diriger par la raison civile qui ne choque personne, qui prévient les rivalités et les haines dans les familles, qui propage l'esprit de fraternité et de justice et qui maintient l'harmonie générale de la société (1). »

SECTION IV

LE LUXE FÉMININ DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

I

Ses relations avec le Droit.

II

La classe ouvrière.

Les budgets ouvriers. — Les dépenses : vêtement de la femme.
— L'évolution du luxe féminin. — L'augmentation des besoins. — Le rôle de la rue et des grands magasins. — L'envahissement de la mode.

III

La masse paysanne.

Les budgets ruraux. — Les influences extérieures. — Les journaux de mode. — L'abandon des costumes locaux.

(1) PORTALIS : *Exposé des motifs du Code civil.*

IV

Les milieux riches et l'aristocratie féminine.

La gamme des dépenses féminines. — Perles et pierres précieuses. — Plumes fines et paradis. — Quelques répercussions commerciales et industrielles. — Conséquences économiques et sociologiques. — La variété des besoins.

I

Les conséquences contemporaines du luxe féminin sont multiples. Mais les conséquences économiques vont surgir de beaucoup les plus nombreuses, par suite de l'infinité des choses qui touchent de très près au luxe féminin dans la vie économique moderne. Ces conséquences économiques sont profondes et très agissantes. Elles se déroulent sur un champ très vaste. On ne peut guère les cantonner. Elles sont de ce fait les plus longues et les plus intéressantes à connaître. On pourrait même dire les seules vraiment utiles à discuter.

Cependant, puisque tout à l'heure nous avons été amenés à séjourner le plus longtemps dans le domaine législatif, nous devons dire un mot, s'il en existe, des conséquences juridiques du luxe contemporain de la femme.

Après les explications que nous avons données, le Code civil apparaît comme une œuvre de tran-

saction ; il a eu à choisir entre plusieurs théories ; il a eu à opter pour certaines doctrines. Il a essayé le plus souvent de former un mélange. Rarement il a fait œuvre nouvelle et originale. Il n'a point fait œuvre audacieuse.

Comme nous avons eu l'occasion de le dire, il a considéré les femmes comme de condition inférieure aux hommes. Il a fait de la femme un mineur perpétuel. Elle ne peut ni aliéner, ni acquérir, ni recevoir un cadeau, ni exercer un commerce, ni se défendre en justice. Elle est quelquefois plus punie que l'homme par les lois criminelles. Et nous passons sur les petites vexations. On peut même affirmer que le Code civil, faute de prendre parti dans une question il est vrai fort épineuse, a sacrifié la femme et a été pour elle « mille fois plus dur que les coutumes (1) ».

Mais depuis le Code civil, il s'est produit une transformation. La Doctrine et la Jurisprudence ont fait preuve de sympathie pour la femme et, dans la mesure où elles l'ont pu, elles l'ont fait bénéficier d'une orientation juridique et de décisions favorables. La législation a suivi alors la même voie. M. Charmont remarque qu'une évolution s'est faite surtout contre la propriété et en faveur des

(1) LABOULAYE : Ouvrage cité, page 273. On consultera également avec profit le livre de M. BRIDEL : *Le droit des femmes et le mariage*, Alcan, 1893.

déshérités (1). La femme ne devait donc pas être oubliée et il est réconfortant de constater que des lois récentes ont fait disparaître une part de l'injustice dont étaient victimes les femmes. Nous ne rappellerons que la loi récente du 16 novembre 1912 sur la recherche de la paternité.

Mais ce sont surtout les tribunaux et les auteurs qui sont le plus enclins à donner à la femme les satisfactions que leur refuse encore le législateur. Devant les juges ont été apportées bien des causes où le faste féminin était en jeu. Et depuis que le luxe dans la société contemporaine est devenu un des éléments nécessaires du bonheur de la femme, il semble que les décisions de justice ont voulu lui donner la possibilité de se parer et consacrer son droit de plaire et de s'embellir. Nous pourrions relater bien des jugements de divorce motivés par les difficultés budgétaires à la suite des gaspillages de l'épouse où pointe le penchant à l'excuse pour l'élégante; bien des jugements aussi prononcés entre nos grands couturiers et les maris ou amis des coquettes, dans lesquels les juges admettent facilement les excès de toilette de Madame et condamnent Monsieur à solder la note; tout cela sans préjudice d'autres arrêts très intéressants rendus à propos de mode féminine entre les couturiers, les modistes et leurs clientes. Mais il serait oiseux de rechercher ici ces arrêts et de les

(1) *Les transformations du droit civil.*

analyser (1). Nous ne citerons qu'un jugement curieux du tribunal de la Seine de janvier 1913, où les magistrats essaient d'édicter une règle et de fixer un taux, puisque l'élégance féminine fait dorénavant partie des charges obligatoires du foyer. Ce jugement estime « que les dépenses de toilette d'une femme mariée ne doivent pas dépasser le loyer du ménage ». Donc, loyer de mille francs, autant pour la toilette ; loyer de dix mille francs, autant pour les parures et ornements de la femme. Cela paraît plus que raisonnable. Si une telle règle était admise et généralisée, elle éviterait bien des froissements et bien des procès. Le mari pourrait équilibrer son budget, la femme mesurer ses envies et ses caprices et les fournisseurs avertis pourraient limiter leur crédit. Tout le monde sans doute y gagnerait.

II

Au point de vue économique, la première et grande question qui se pose naturellement est la suivante : Nous devons nous demander quelle est la place que le luxe féminin dont nous avons suivi les grandes phases d'évolution tient, à cette heure,

(1) Il y a quelques années, quand un commerçant déposait son bilan, les créanciers recherchaient si la femme n'avait pas été trop loin dans ses dépenses somptuaires. Aujourd'hui on a abandonné ces inquisitions.

dans les diverses classes sociales, c'est-à-dire dans la classe ouvrière et paysanne, dans la classe bourgeoise et dans la classe riche.

Nous disons d'abord classe ouvrière et paysanne, car dans cette étude du luxe, nous devons distinguer l'ouvrier du paysan, quoique réunis tous deux dans la masse du prolétariat. Nous devons même faire une autre distinction. Il existe une classe intermédiaire, une classe à type mixte qui tient à la fois de la classe ouvrière et de la classe rurale. C'est la classe que nous pouvons nommer la classe urbaine. Elle est composée de ceux qui exerçant une profession agricole logent dans les agglomérations ; par exemple, les jardiniers et ceux qui s'occupent de la culture maraîchère dans la banlieue des grands centres. Il est à noter, dès à présent, que ces agriculteurs vivant ainsi moitié aux champs, moitié dans les villes, et gagnant des salaires voisins de ceux des ouvriers, tendent à ressembler à ces derniers, à avoir les mêmes goûts et les mêmes besoins. Inversement il existe des ouvriers dans les petits villages. Ces ouvriers, menuisiers, charpentiers, maçons, serruriers, etc..., sont très peu différents des agriculteurs. Ils sont souvent agriculteurs eux-mêmes aux moments disponibles.

L'agglomération, suivant son importance, joue un très grand rôle. Elle est la ville ou le village. Elle engendre par suite la vie urbaine ou la vie campagnarde.

Toutes ces nuances compliquent la question.

Sans doute, puisque les conditions opposées d'existence des ouvriers de l'industrie et des paysans (vie sociale pour les premiers, existence domestique pour les seconds) ont fait naître dans le sujet qui nous occupe des dissemblances et des particularités bien marquées, on devrait parler surtout de deux genres de vie différents : vie ouvrière rurale, vie ouvrière urbaine. Cependant on peut parler encore à cette heure de deux groupements bien distincts (et pour la simplicité, c'est ce que nous ferons) : la classe ouvrière, d'une part, la masse paysanne de l'autre, quoique de plus en plus une solidarité réelle et une communauté d'intérêts poussent à une confusion de ces deux groupements.

*
**

Le luxe féminin doit être considéré comme une habitude consommatrice. Dans le but de rechercher quelles peuvent être les dépenses somptuaires de la femme dans les milieux du prolétariat, nous ne pouvons mieux faire que d'étudier de près les budgets de consommation des ménages ouvriers et paysans.

Pour les familles ouvrières des monographies ont été publiées dans tous les pays. Les plus connues en France sont celles de Le Play, et de l'Ecole de la réforme sociale. En Amérique et en Allemagne on a publié des tableaux très sérieux. Nous nommerons l'enquête de l'Office impérial allemand

de statistique, et celle de l'Union des travailleurs des métaux.

L'on a répété bien souvent que les résultats apportés ne sauraient être fidèles et précis ; qu'il est très difficile dans la confection matérielle de ces budgets d'obtenir des ouvriers eux-mêmes des chiffres consciencieux et sincères ; qu'il se glisse de nécessaires omissions, tant pour les revenus que pour les consommations ; que l'ouvrier néglige facilement d'inscrire certaines dépenses de luxe faites dans son foyer et hors de chez lui ; que les enquêteurs, ne procédant pas toujours du même esprit, font eux-mêmes des appréciations plus ou moins fausses, etc..... Il est certain que l'on se heurte à de grands obstacles pour faire entrer dans les budgets ouvriers chaque objet pour sa part. On se heurte d'abord à l'infinité des choses qui se consomment et à des besoins tous les jours nouveaux. Ensuite, on se trouve en face de l'impossibilité de séparer les dépenses de luxe des dépenses nécessaires. Cette séparation conduirait fort loin. Il faudrait établir des catégories même pour la nourriture. La présence des enfants plus ou moins nombreux, plus ou moins âgés vient apporter encore de nouvelles complications et donner naissance à de savants calculs, tels que ceux d'Engel, d'Atwater et de l'Institut Solvay. Pratiquement aussi, on ne peut calculer à part les dépenses de la femme, du mari et des enfants. Ajoutons enfin à ces causes de difficultés, des dispositions individuelles fré-

quentes qui modifient les dépenses dans une large mesure et ce facteur imprévu, l'imprévoyance, qui apporte un trouble profond dans les budgets ouvriers.

Par cette simple énumération, on devine que les enquêtes faites doivent fatalement contenir des erreurs et n'offrir qu'une vérité approximative. Cependant il est juste de dire, que ces monographies de familles, en dépit de lacunes impossibles à combler, offrent des données éminemment précieuses et des bases de discussion d'une grande solidité.

Les enquêteurs et les enquêtés eux-mêmes ont classé généralement les besoins en quatre ou cinq catégories : nourriture, logement, vêtement, divers; ou encore : nourriture, habitation, vêtement, éclairage et chauffage, distractions et divers (ou autres désignations approchantes). On ne peut pas dire que ce sont là des distinctions purement artificielles. Si elles ne correspondent pas à des réalités véritables, on comprend à merveille leur raison d'être.

Dans quelle catégorie devons-nous chercher à découvrir le taux du luxe féminin ? Certainement dans la catégorie : vêtement, en accordant en outre une légère attention à la catégorie : divers. En effet, il n'est pas douteux que le seul luxe que puisse se permettre la femme de l'ouvrier est une certaine recherche dans la façon de se vêtir. Le luxe du vêtement est le luxe préféré de toute femme. Dans son milieu, avec ses revenus si li-

mités, la femme de l'ouvrier ne peut convoiter, à plus forte raison, un autre luxe. Elle aime à se parer avec coquetterie, comme la majorité des ouvriers fréquentent les débits par un besoin devenu indispensable. « Le besoin vêtement n'est pas simple, écrit M. Halbwachs. La liste des divers instincts que l'on confond sous ce nom comprendra : l'instinct de se défendre contre les intempéries, l'instinct de propreté (en ce qui concerne surtout le linge de corps qui ne se voit pas), l'instinct de correction, l'instinct de plaire, l'instinct de luxe et quelques autres encore (1). »

Mais étant établi que dans les budgets ouvriers l'empreinte du luxe de la femme se trouve dans la catégorie : vêtement, il est à craindre que nos recherches dans ce sens demeurent vaines. Nos craintes par avance paraissent justifiées. Nous avons dit déjà que, sous la rubrique vêtement, les diverses enquêtes avaient dû comprendre à la fois les habillements du mari, ceux de la femme et ceux des enfants. Du chiffre global, il sera impossible d'extraire le chiffre indiquant la part de la femme. Et alors même que nous parviendrions à faire cette opération, le chiffre obtenu, que représenterait-il ? Les dépenses de vêtement de la femme ; mais toutes les dépenses, les dépenses indispensables comme les dépenses somptuaires. S'il nous intéresse de

(1) *La classe ouvrière et les niveaux de vie*, p. 388.

connaître son amour du luxe et la proportion, dans laquelle elle réussit à le satisfaire, il ne faut pas espérer que le chiffre moyen de la dépense vêtément puisse nous donner ces précisions. D'ailleurs la ménagère elle-même, quand elle va acheter son vêtement, ne fait point de distinction. Elle ne sépare pas dans son esprit et la partie du vêtement uniquement destinée à l'abriter des intempéries, et la partie du vêtement qui forme l'ornement, qui donne l'idée de richesse et qui plaît aux yeux. Le même vêtement répondra à des besoins divers et même opposés.

Malgré tout il nous paraît nécessaire de consulter les budgets ouvriers qui ont été recueillis. Ils nous fourniront certains renseignements et, en y ajoutant des remarques faites autour d'eux et à leur occasion, nous pourrons être conduits à des constatations non seulement intéressantes mais utiles.

Si nous examinons l'enquête de l'Office impérial allemand de statistiques, nous y verrons par exemple que pour la dépense totale de 1.100 à 1.199 marks, le rapport de la dépense « nourriture » à la dépense totale (%) est 64,6; la dépense « vêtement », 9,1 ; la dépense « logement », 12 ; la dépense « chauffage-éclairage », 8,1 ; les dépenses diverses, 6,5. Pour une dépense totale de 1.700 à 1.799 marks, la dépense « nourriture » est 56 % ; la dépense « vêtement », 11,4; « logement », 15,8; « chauffage-éclairage », 4 ; les dépenses diverses, 13. Pour une dépense totale de 2.500 à 2.599 marks,

la dépense « nourriture » est 44 % ; « vêtement », 12,6 ; « logement », 15,7 ; « chauffage-éclairage », 3,9 ; divers, 24. Pour un revenu de 3.100 à 3.199 marks, la dépense « nourriture » est 57,1 ; « vêtement », 14,3 ; « logement », 12,6 ; « chauffage-éclairage », 4,1 ; divers, 11,8.

Un autre tableau de la même statistique donne les chiffres suivants :

Dépense totale	Nourriture	Vêtement	Logement	Eclair.-Chauf.	divers.
1100 - 1399	54,6	9,8	17,1	5,5	13
1400 - 1599	54,5	8,6	17,4	4,6	14,5
1600 - 1799	53	10,9	17,4	4,3	14,4
1800 - 1999	52	11	17,6	4,4	15,4
2000 - 2199	50,3	11,7	17,4	3,8	16,8
2200 - 2399	51,	12,8	15,8	3,7	17,3
2400 - 2599	42,5	12	19,5	3,8	22,3
2600 - 2799	53	12,6	15,2	3,6	15,6
3000 - 3199	52,1	13	14,4	3,7	16,8

Nous en citerons un troisième :

Nomb. de ménages	Dépenses totales.	Quets par ménage.	Dép. moy. par quet.	Nr*	Vêtem.	Logement	Chauf.	Autres
26	1440	11,5	126	57	8,9	14,7	4,8	14,6
15	1650	9,3	179	57	9,6	14,6	4,6	14,4
24	1700	13,6	125	56,2	11,6	14,6	4	13,8
12	1820	12,5	146	56,7	11	13,8	4,6	14,8
9	2650	18	142	56	13,4	14,4	3,7	12,8
3	1180	8,4	140	64,5	9,8	12	8,1	6,5
7	1260	9,3	136	57	10,2	15,4	5,9	11,8
14	1500	12,4	121	57,5	9,8	15,1	4,9	12,8
10	1960	11,4	172	10,6	10,6	14,8	3,4	11,4
6	3190	21,6	147	57	14,3	12,6	4,1	11,9
24	1329	9,3	142	54	9,9	18,2	5,1	12,4
6	1770	16,4	108	55	10,8	20,5	4	9,8
23	1800	10,5	172	55,7	11	17,6	4,1	12
8	2090	13,6	154	54,7	12,6	16,2	4,6	12,2

Nous en restons là. L'enquête des travailleurs des métaux apporte des résultats semblables (1).

Nous apercevons aussitôt que la dépense vêtement et les dépenses diverses augmentent dans l'ensemble. Dans les budgets les plus bas la nourriture absorbe la plus grosse part des dépenses. Nous avons enregistré du 64,5 %. Mais la dépense vêtement, dès que le revenu laisse un peu d'élasticité au budget, a une tendance manifeste à monter. La conclusion logique qu'il faut en tirer, est qu'avec l'accroissement du bien-être, la famille ouvrière a une préférence marquée pour la parure. La femme ne doit pas faire exception à la règle. Elle est partie d'un tout et il est même permis de croire que c'est sous son impulsion que la famille prend cette voie. Elle demeure au foyer ; elle a la garde du vestiaire, du linge ; à elle incombe le souci de veiller à l'entretien et au renouvellement des costumes. Il est facile d'observer que, dès que par ses revenus, le ménage ouvrier gravit de nouveaux échelons dans l'échelle sociale, il éprouve le besoin par une tenue correcte d'affirmer au dehors la prospérité et la dignité du foyer. La femme surtout, par une mise presque élégante, a à cœur de prouver la bonne marche de son intérieur. L'augmentation de la dépense vêtement est le signe du passage à un niveau social supérieur.

(1) Il serait trop long d'en rapporter les chiffres. Nous renvoyons au livre de M. HALBWACHS déjà cité.

L'enquête de l'Office impérial allemand de statistiques nous apprend encore que sur 852 ménages d'employés et d'ouvriers on en compte 406 qui ont au bout de l'année un excédent, tandis que 439 ont du déficit. Les déficits intéressent surtout les plus hauts revenus. C'est une remarque intéressante, que nous faisons en passant, mais qui n'est pas sans relation avec celle qui précède.

Une autre observation qui a son importance est qu'à salaire égal le ménage « employé » dépense beaucoup plus en vêtements et en divers que le ménage « ouvrier ». L'enquête des travailleurs en métaux donne des précisions. Les serruriers dépensent en vêtement 12,52 % de la dépense totale, en divers 14,18. Le mécanicien 11,52 en vêtements ; 15,99 en divers. L'orfèvre, 11,21 en vêtements, 16,62 en divers. L'employé dépense en vêtements 18,60, et en divers 16,86. Une autre enquête donne les moyennes suivantes : L'ouvrier dépense en vêtements 10,9 % de sa dépense totale, et l'employé 14,8. Pour les dépenses de luxe on a constaté qu'elles étaient triples dans le ménage « employé » (76 marks à l'employé contre 21 à l'ouvrier), à salaires égaux bien entendu. Des statistiques ont enfin établi que la dépense moyenne nourriture d'un ouvrier étant 52 % de la dépense totale, la dépense vêtement 11,2, les dépenses diverses 15,5, l'employé abaisse sa dépense nourriture à 36,7 % et hausse sa dépense vêtement à 14,4 et ses dépenses diverses à 25,9. Cela s'explique par les différences fondamentales

d'existence et des divergences sociales. L'employé a une situation plus haute que l'ouvrier. Il a, par sa fonction, des relations dans les milieux bourgeois. Il y gagne sa vie. Il doit sacrifier davantage à sa toilette. Il en est de même de sa femme qui doit entretenir parfois des rapports avec un monde supérieur au sien.

Il est bon enfin d'attirer l'attention sur ce fait, que la proportion de la dépense vêtement s'accroît surtout très nettement dans les grandes villes. Toujours les mêmes causes : l'action du milieu social, l'exemple de la rue, l'influence des grands magasins et des classes riches.

Après ces renseignements généraux qui viennent d'apporter quelque lumière, préoccupons-nous spécialement de la femme.

En dehors des budgets des familles ouvrières qui précèdent, on pourrait étudier, dira-t-on, des budgets d'ouvrières célibataires, vivant seules du produit de leur travail. Une telle étude certainement devrait porter ses fruits. Mais on rencontre ici des difficultés nouvelles, qui sont, d'abord le petit nombre de budgets, que l'on peut ainsi recueillir, ensuite les dissemblances profondes, qui existent entre ces divers budgets, car la femme seule, vivant au jour le jour hors des cadres et des règles fixes du mariage et de la famille, se laisse par trop aller à ses instincts, à ses inclinations et même à des passions personnelles. Elle dépense suivant son humeur. Elle n'est retenue ni par les liens d'un foyer,

ni par l'existence d'êtres chers à assurer. On ne peut guère donner de moyenne.

M. d'Haussonville indique certains chiffres d'une enquête, après avoir pris néanmoins la précaution de dire, que les ouvrières ordonnées sont assez rares ; 5.716 ouvrières interrogées gagneraient en moyenne 1.477 francs par an, et dépenseraient 810 francs pour leur nourriture et logement, 395 francs pour leur habillement, 190 francs pour les autres choses nécessaires à l'existence. Total : 1.395 francs. Excédent : 92 francs (1). Comme on le voit, le chiffre des dépenses de l'habillement est assez coquet. Nous pouvons dire que cette enquête paraît un peu optimiste. En règle générale, la prévoyance et l'économie sont qualités ignorées de l'ouvrière livrée à elle-même. Bien souvent, trop souvent, l'ouvrière de la grande ville livrée à toutes les tentations, dont le salaire est parfois dérisoire, sacrifie presque tout à son luxe, se nourrissant de très peu et logeant dans une mansarde. Ses dépenses en vêtements, vêtements où domine l'idée de parure, absorbent la plupart du temps le 50 % de ses revenus. Nous reparlerons de l'ouvrière dans un chapitre particulier à propos de ses salaires. Nous en sommes pour l'instant à la femme de l'ouvrier dans sa famille ce qui est tout différent. Nous ne devons pas nous en éloigner,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1892, Le travail des femmes aux Etats-Unis et en Angleterre.

cette digression ayant cependant l'avantage de montrer encore une fois combien, libérée de toute contrainte, la femme avec hâte se jette vers tout ce qui brille et l'embellit.

Revenant aux budgets des familles ouvrières nous indiquerons d'abord, que les enquêteurs ont rencontré le besoin du luxe plus développé chez la femme que chez l'homme dans la classe ouvrière. Allant de maison en maison et interrogeant habilement, ils ont été frappés de ce fait que la femme, beaucoup plus que l'homme, insistait sur les dépenses « vêtement ». Beaucoup de femmes se sont plaint à eux de l'insuffisance du budget pour une parure correcte, ne faisant qu'une faible allusion à l'insuffisance des mêmes budgets pour la satisfaction des autres besoins. Dans les grands centres notamment, s'est exprimée l'amertume des femmes pauvres ne pouvant atteindre à un certain luxe depuis longtemps convoité.

Les observateurs ont noté d'autres enseignements.

C'est ainsi, que dans le budget qu'on lui a demandé de fournir, l'ouvrier, dans ses revenus, ne compte généralement que son gain à lui. Il additionne les prix de ses journées. Si sa femme ne travaille point, se contentant d'assurer la bonne marche de son intérieur, il n'est point rare cependant, qu'elle reçoive des gratifications pour des services, qu'elle est appelée à rendre. On a remarqué que ses pourboires se consomment en luxe et qu'elle

emploie la plupart du temps les petites sommes ainsi reçues à son ornement particulier ou à des satisfactions accordées à ses enfants, cela avec l'autorisation expresse ou tacite de son mari. M. Jean Lerolle déclarait tout récemment à la tribune du Parlement français : « Quelles sont les femmes qui travaillent à domicile ? Toute une catégorie nombreuse, pour qui le travail n'est qu'un moyen d'ajouter quelques sous au salaire du mari, ou bien obtenir un surcroît de salaire pour quelques satisfactions personnelles... Celles-là, elles sont toutes prêtes à accepter des salaires des plus dérisoires, puisque ce salaire n'est pour elles qu'un appoint et non pas un salaire vital (1). »

L'étude minutieuse des budgets ouvriers nous révèle un autre fait intéressant. La femme riche peut faire tout à coup une grosse dépense, acheter par exemple un collier de prix. Elle peut passer au gré de sa fantaisie de la simplicité à la plus somptueuse des élégances. Ses revenus non limités et, au besoin un emprunt, l'autorisent à agir ainsi. Il n'en est point de même pour la femme des milieux ouvriers. Il n'est pas douteux que son amour du luxe existe. Mais pour passer à l'acte, elle est étroitement tenue par les ressources toujours uniformes du ménage. Elle ne peut point faire d'écart. Elle doit répartir les charges sur un laps de temps plus

(1) *Journal Officiel* du 14 novembre 1913.

ou moins long ; de là le développement du crédit, son habitude de solder par acomptes ses vêtements et ses parures, ses abonnements à la petite semaine, qui lui permettent de payer peu à peu, et souvent en cachette, un objet cher.

*
**

Il est relativement aisé de suivre l'évolution du luxe féminin dans la classe ouvrière moderne et de connaître les influences qui ont agi sur lui. Nous avons déjà dit que le besoin vêtement n'a pas d'unité, comme les autres besoins d'ailleurs. Le vêtement que va porter la femme de l'ouvrier devra donner satisfaction à plusieurs instincts depuis l'instinct de conservation jusqu'à l'instinct de plaire. Elle a pu établir ainsi une première distinction entre les vêtements de travail, ceux du dimanche et ceux des jours de fête.

Nous avons aussi indiqué sommairement, qu'il était impossible, par suite, de mesurer le luxe dans un groupe avec le simple élément de la dépense moyenne de ce groupe en vêtements. Néanmoins nous sommes parvenus à établir des rapports réguliers et précis entre la dépense vêtement et la dépense totale suivant les diverses catégories de revenus. Ce phénomène s'explique par la prévoyance qui s'est mise à jouer et par l'instinct de compensation. Par avance, le budget a été incons-

ciemment réglé (1). Il a des barrières qu'aucun membre de la famille ne peut franchir. Il est des dépenses que la femme ne pourra pas se permettre. C'est un principe que nous avons plus haut énoncé et que nous répétons : dans le monde ouvrier la femme a nécessairement la conviction pleine et entière qu'elle ne doit pas se laisser aller à son désir du luxe ; mais elle a le sentiment, qu'elle doit au contraire se surveiller et satisfaire son désir dans la seule mesure du possible. Cela explique aussi, que dans un groupe les femmes dépensent toutes pour le vêtement des sommes à peu près identiques. Si le cadre général du budget tend à se définir, il est cependant juste d'ajouter que « dans le détail bien des divergences subsistent et que c'est là que la diversité des goûts, des tempéraments et des caractères se manifeste (2) ».

Il semblerait donc, malgré les exceptions, que le luxe féminin ne dût pas sortir régulièrement de certaines limites assez rigoureusement établies. Mais si le besoin du luxe féminin augmente pour le groupe, ce besoin augmentera pour chaque femme en particulier. La femme de l'ouvrier est prise par son milieu ; elle doit suivre à quelque chose près la conduite des autres, obéir aux règles de vie du groupe, auquel elle appartient. Si

(1) Voir à ce sujet GIDE et RIST : *Histoire des doctrines économi-
nistes*, 1909, p. 613.

(2) M. HALBWACHS : Ouvrage cité, p. 400.

elle passe d'une catégorie de revenus inférieurs à la catégorie au-dessus, elle devra se plier aux exigences de sa nouvelle situation. Là, elle prendra des habitudes neuves, propres à ce niveau de vie, qu'elle vient d'atteindre et quand un nouveau changement se produira dans sa destinée, elle devra apprendre à changer encore le taux de ses dépenses.

Nous avons eu l'occasion de signaler plus haut l'influence de la société dans la forme même des dépenses, en mentionnant la classification des besoins, l'établissement des budgets par avance, et encore dans le menu, les paiements par acomptes et les systèmes d'abonnements, qui permettent de se libérer de dépenses coûteuses et intermittentes, comme le vêtement et les objets de parure. Tout cela est l'œuvre de la vie sociale. L'influence de la société sur le groupe, sur les besoins et par conséquent sur les dépenses de la femme, se manifestera par d'autres moyens et sous d'autres formes.

Moins que la femme riche, la femme du milieu ouvrier, quoique puissamment transformée, a perdu de ses premiers instincts. La femme du groupe le plus bas comme revenus en est réduite aux vêtements rudes, durables, indépendants de la mode. Mais au fur et à mesure que l'on monte à des groupes, qui ont des budgets plus larges et qui vivent d'une vie sociale plus compliquée, on remarque la femme recherchant des habillements plus souples, plus harmonieux, plus plaisants à l'œil. Elle acquiert le goût des objets plus délicats,

sa sensibilité physique s'étant accrue. La femme demandera aussi de plus en plus à satisfaire son amour personnel de la véritable parure, à mesure qu'elle se hissera à une situation supérieure. C'est ainsi, que le vêtement, qui a comme nous l'avons vu, des origines sexuelles, est devenu en majeure partie un besoin social. Si nous regardons de plus près, nous verrons que pour la femme de l'ouvrier le besoin vêtement change souvent de nature. Il change aux heures de travail et du ménage, pour les sorties ordinaires dans la rue, les dimanches, les jours de fête, pour le théâtre, etc..., etc... Il y a là une sorte de hiérarchie. La femme pour sortir de l'usine ou de chez elle, où elle vaque à ses occupations, fait subir à son costume quelque léger enjolivement. Le changement est plus radical et devient de plus en plus compliqué pour les diverses cérémonies, auxquelles elle assiste. Ajoutons l'influence des saisons et la contrainte de se conformer aux habitudes d'autrui : l'ouvrière est appelée sans cesse à modifier son habillement. Mais, à la différence des classes riches, où la variété des vêtements est très grande, elle portera le plus souvent des costumes de ville de même genre, de même type, qu'elle saura transformer au gré d'une mode lointaine et des circonstances de la vie.

Mais à côté du cercle familial, où tout respire une simplicité de bon aloi, il y a la rue. La rue joue un grand rôle. Elle représente pour la classe ouvrière un rapprochement avec la société elle-

même. Elle est le centre d'une existence plus intense et, à la sortie de l'usine ou du logement pauvre, elle est un lieu de repos, de distraction, comme un monde meilleur et plus humanisé. La femme s'y plaît, au milieu des groupes urbains et des plaisirs de la circulation.

Contrairement à l'ouvrier, la femme en outre pénètre dans les grands magasins, dont l'entrée est libre. Elle est là assaillie par des envies, au milieu des manifestations d'une richesse supérieure. Elle s'y attarde sans raison, retenue par quelque sensation agréable. Pour beaucoup, le grand magasin est un refuge quotidien. Elles y épient les soldes extraordinaires, les bonnes occasions, les rabais sensationnels. Dans son existence vide et misérable, la femme du peuple éprouve comme une griserie au milieu de ce déballage de choses luxueuses, choses qu'elle peut toucher, prendre dans la main, essayer. Alors elle est poussée quelquefois à acheter sans besoin, par un désir inexplicable pour elle-même. Entre la rue et le magasin, les devantures offrent à ses yeux les créations des grands couturiers, des grandes modistes et des merveilles d'art. A tout cela, une éducation assez complète et un bon goût natif la rendent quelquefois sensible. Nous savons que presque toujours elle est préservée par les forces limitées de son budget, la pensée de la famille, et le niveau de vie de son groupe qu'elle ne saurait dépasser.

Mais il peut arriver que les exemples soient plus

forts et que la vanité l'emporte sur la raison et l'habitude. « La femme est coquette pour la rue, écrit encore M. Halwachs. Elle tient à imposer une certaine espèce de considération à la foule qu'elle coudoie, au cercle de ses relations. Il se peut d'ailleurs, qu'elle soit entraînée à ces excès, dont souffre toute la famille, par le souci initial de la représenter dignement aux yeux des autres, son goût du luxe étant né pour avoir trop voulu faire figure de ménagère cossue... Est-ce à un sentiment de classe ou à une forme du sentiment familial, et n'est-ce pas à tous les deux qu'obéit un homme qui s'astreint à un travail excessif et à de rudes privations, pour que sa femme soit vêtue luxueusement ? Il lui délègue en quelque sorte le soin de représenter au dehors le rang de la famille, mais en même temps il lui procure des satisfactions incontestables de vanité (1). »

Quand la femme entre dans cette voie, conseillée ou non par le mari, elle tend alors à imiter le faste des classes plus favorisées. Mais ne pouvant les imiter que dans une faible part, elle endossera de maigres fourrures, un tailleur mal coupé, etc..., sans avoir en rapport ni souliers ni chapeaux. Elle négligera les détails. Elle commettra des fautes de goût, qui lui enlèveront tout son charme. Elle reproduira les costumes les plus extravagants, co-

(1) Ouvrage cité, p. 418.

piés au passage sur une mondaine, elle tâchera de se plier aux modes les plus osées pour donner une haute idée de la prospérité de son foyer et de son rang. Dans ce but elle achète dans les grands magasins, à bas prix, les vêtements qui sont taillés sur les modèles en vogue dans les classes riches. Elle peut porter d'ailleurs, des vêtements de même coupe, des bijoux de même forme, des chapeaux de même dimension et de style analogue; elle peut user de parfums approchants, car les vêtements féminins tendent à s'uniformiser à la suite du triomphe de la grande industrie. On abandonne les costumes locaux pour suivre maladroitement la mode. L'ouvrière surtout rejette les coiffures jolies pour les ridicules chapeaux, les robes seyantes pour singer celles des grandes dames. Elle perd toute sa grâce, en dédaignant les exquises toilettes venues toutes simples du vieux temps et qui étaient faites pour elle.

Voilà un résumé de ce que nous enseigne l'observation des faits pour le luxe féminin dans la classe ouvrière. Il est bon de faire remarquer en clôturant, que les parures et les vêtements devenus besoins sociaux ne perdent pas de ce fait toutes leurs vertus et toute leur activité de besoin sexuel, duquel nous nous sommes peut-être un peu trop éloignés. La lutte sexuelle s'impose toujours à la femme du monde ouvrier. Elle s'habille encore pour plaire et pour subjuguer. D'ailleurs, plus l'on descend dans les milieux de misère et dans les couches peu

sociales, plus le luxe féminin est destiné à stimuler le besoin sexuel. Cela est logique ; il remonte vers son origine.

III

L'examen du luxe féminin dans la masse paysanne est moins compliqué et sera plus bref par suite des renseignements déjà acquis et de la non-division de la classe rurale en nombreuses catégories superposées. La masse paysanne se divise en petits propriétaires (propriétaires paysans) et en ouvriers agricoles, y compris les métayers. Les paysans propriétaires cultivent eux-mêmes leur petit bien. Ils se louent quelquefois. Ils vivent maigrement et ne sont pas d'une classe bien supérieure aux travailleurs des champs d'autrui. Les socialistes les comprennent dans le même prolétariat.

L'ouvrier agricole touche des salaires de famine. Il gagne par an, en moyenne, de 800 à 900 francs. Il paie un loyer de 100 francs. La dépense nourriture de son ménage atteint 600 francs environ ; il lui demeure très peu pour le chauffage, l'éclairage, les vêtements, les dépenses diverses. On peut donner les chiffres suivants. Sa dépense nourriture est environ 66 % de sa dépense totale ; le vêtement absorbe 8 %, le logement 11 %, le chauffage et l'éclairage 5 %, les dépenses diverses 10 %. Sa

situation peut être comparée à celle des derniers ouvriers de l'industrie.

Le propriétaire paysan n'est pas plus heureux. Dans quelques montagnes, il file encore lui-même la laine de ses brebis pour s'en vêtir. Les aliments ne servent qu'à le nourrir ; les vêtements qu'à le préserver, le logement qu'à l'abriter. Il ne connaît que le nécessaire et il ignore les besoins purement sociaux. Sa femme ne peut songer à la parure, car le plus souvent le ménage de l'ouvrier agricole ou de l'infime producteur vit dans un village retiré où la vie sociale est très réduite, où la rue n'existe pas, ou n'est que le prolongement des champs. Pas de magasins aux beaux étalages, mais la monotonie d'une existence rude, sans tentation et sans déception. La paysanne en est encore à la seule distinction des vêtements de la semaine et des vêtements du dimanche. Les réunions à l'église et la fête locale sont les seules occasions qui la poussent à améliorer sa tenue.

Il existe néanmoins des degrés dans le niveau de vie des ménages ruraux, suivant la fertilité du pays et suivant leur domicile géographique. S'ils habitent la plaine plus ouverte à l'activité, où les fréquentations sont plus faciles et la richesse plus répandue, ils changent un peu d'aspect. Ils accordent davantage au vêtement. La paysanne qui va quelquefois à la ville apprécie, comme l'ouvrière, les charmes de la rue et des grands magasins ; elle se laisse envelopper par l'atmosphère plus déli-

cate d'un milieu social supérieur ; son goût se développe, l'exemple a prise sur elle ; elle tâche d'imiter le luxe des femmes de la cité voisine. C'est une observation, que tout le monde peut faire, que les villages sont d'autant plus propres et les paysannes d'autant plus coquettes, que l'on se rapproche davantage d'un grand centre.

Ces grands centres ont d'ailleurs d'autres influences immédiates non moins grosses de conséquences. Par suite du voisinage notamment, ils peuvent faire profiter les habitants de la banlieue rurale des perfectionnements du crédit moderne : paiement par acomptes, petite semaine, abonnements, etc... Nous en avons vu les effets en étudiant la femme des milieux ouvriers. Ces effets se répéteront pour la paysanne.

Là où les voitures de livraison ne peuvent atteindre, la grande industrie du luxe, qui vraiment joue dans la vie contemporaine un rôle dont on ne saurait trop exagérer l'importance, envoie jusqu'au cœur de la masse paysanne ses prospectus, ses prix courants, la nomenclature des marchandises en solde, ses journaux de mode avec des modèles tout préparés, des patrons tout tracés, avec au surplus des facilités pour le paiement et la gratuité du transport. Il nous est arrivé de trouver dans des fermes perdues dans la montagne des réclames de grands magasins parisiens. Les journaux de modes sont un véhicule puissant de transport du luxe féminin jusqu'aux coins les plus re-

culés des provinces. La paysanne s'intéresse un jour à eux, la jeune fille surtout. À la première économie la commande ne se fait point attendre. Ainsi, de deux façons se propage le luxe dans les campagnes.

Certains de ses effets sont les mêmes pour la femme du milieu rural que pour sa sœur du milieu ouvrier. C'est aussi par son vêtement et par ses parures, que l'on peut évaluer approximativement son rang social et sa fortune. Mais c'est un signe qui chez elle trompe souvent, à la différence de ce qui se passe chez la femme de l'ouvrier. Plus que cette dernière elle aime son logement. Il est la plupart du temps sa propriété. Elle y entasse mille choses avec joie. Il renferme surtout le linge qu'elle veut avec coquetterie abondant et propre.

Comme l'ouvrière encore, la paysanne en s'adonnant au luxe a mis son amour-propre à apporter dans son village l'imitation des toilettes de la ville et à se parer suivant les formules du jour. Elle a délaissé les costumes de ses aïeules, costumes qui formaient un des attraits de la vie régionale. Elle a oublié dans ses armoires les coiffes originales et les habillements propres à sa province. Cependant, dans certaines régions où les traditions du passé se sont conservées plus vivaces, où les exemples du luxe de la cité sont moins ressentis, il existe encore des costumes locaux qui semblent pourtant résister difficilement à l'assaut d'une maladroite coquetterie. Ces costumes disparaissent peu à peu

devant l'envahissement progressif de la mode. Cela est fort regrettable, d'autant plus regrettable que les efforts du régionalisme (1) paraissent voués à l'impuissance.

IV

Quand on monte dans la hiérarchie des classes, on constate que chaque groupe revêt des formes particulières et se personnifie par des éléments nouveaux. On a discuté longtemps sur les principes fondamentaux de la division des classes. Les uns ont voulu séparer les hommes par la diversité de leurs fonctions ; les autres par la différence de leurs revenus. Pour les femmes, la discussion semble devoir s'éteindre. Elles se distinguent uniquement par leur puissance d'argent et mieux par leurs consommations en objets de luxe. C'est par leur richesse, leurs différentes habitudes de consommations coûteuses qu'on les classe généralement. Sans se préoccuper de la profession ou de la fortune du mari, on juge leur rang par leurs dépenses coutumières en vêtements, bijoux et parures. Les femmes qui ne sont astreintes à aucun métier forment, au-dessus de celles qui vivent de leur travail ou de la journée modeste de leur mari,

(1) Voir *Le Régionalisme*, par J. Charles BRUN, 1 vol. in-12, Paris, Bloud.

un groupe immense qui se subdivise. Il y a la femme sage en ses dépenses, l'oisive, l'élégante, la coquette, l'ultra-élégante, la dissipatrice, etc... Toutes ont une tendance à montrer par la façon dont elles s'habillent qu'elles nè travaillent pas (1).

Au commencement de cet ouvrage nous avons longuement analysé la naissance et le développement du luxe féminin. Nous avons montré notamment avec quelle vigueur le luxe s'imposait à la femme des milieux aisés et riches. Nous n'y reviendrons pas. Mais nous devons nous demander naturellement s'il est possible d'établir un taux de la dépense du luxe féminin dans les classes élevées au-dessus de celles du monde ouvrier et de la masse paysanne, comme nous l'avons fait tantôt pour ces dernières. C'est par l'examen de faits et de chiffres que nous avons pu juger d'assez près les besoins et les dépenses des classes inférieures, car chez elles les questions sont simples. Mai ici ces données premières vont nous faire presque totalement défaut par suite de la complication des faits. Le luxe chez les femmes riches est livré à mille influences insaisissables. C'est ainsi qu'elles ne sont point esclaves d'un budget par avance connu, qu'elles peuvent faire face à des dépenses imprévues. Les revenus sont étrangement

(1) Voir THORSTEIN-VEBLEN : *The theory of the Leisure Class*, New-York, 1899.

changeants d'une famille à l'autre dans un même groupe. Les femmes elles-mêmes sont très différentes de goût et de tempérament. A dépenses totales égales, leurs dépenses luxe peuvent s'éloigner singulièrement les unes des autres, grâce aux mouvements de leur fantaisie. Des recherches sur ces points ne sauraient fournir d'indication moyenne. Il semble toutefois que l'on pourrait arriver à faire des calculs sérieux, car la femme fortunée, si elle a les mains libres pour ses dépenses, est inconsciemment la sujette de son groupe. Elle adopte par habitude et imitation le même niveau de vie. Elle prend le ton général du milieu où son rang la place. Elle se plie aux règles générales édictées surtout et principalement sur le taux de la coquetterie. Ces calculs seraient longs et nombreux, la science ne les a pas encore faits.

Ajoutons enfin qu'à la différence de la classe ouvrière née d'hier, des préjugés, des conventions mondaines, des influences venant des siècles passés pèsent sur les classes bourgeoises et les femmes des milieux élevés. Il faut en tenir compte.

Cependant des enquêtes ces temps derniers ont eu lieu sur le luxe des femmes. Elles ont donné des résultats, qui pour ne pas être scientifiques, au terme propre du mot, n'en sont pas moins intéressants. Des journaux ont demandé à des femmes du monde quelles étaient les sommes nécessaires pour s'habiller. On a interrogé la milliardaire, la coquette, l'élégante fortunée, la petite bourgeoise. Leurs réponses demandent à être notées.

Les unes sont assurément très modestes. Des femmes ont dit que pour se vêtir convenablement, un budget de 1.800 à 2.000 francs par an était suffisant aux dames habiles. « Pas de couturières, ni de modistes. Leurs robes sont faites chez elles par une petite ouvrière à la journée..... Leurs vêtements sont achetés aux expositions des grands magasins, leurs corsages ont des doublures non de soie mais de coton. Corsets, linge, sont renouvelés à la dernière extrémité. Jamais une fantaisie ruineuse. Beaucoup de sagesse, de calcul et d'intelligence (1). » C'est aussi l'avis de M^{me} Wodrow Wilson, femme du Président des Etats-Unis d'Amérique. Interviewée, elle aurait déclaré: « Mes filles et moi n'éprouvons pas pour la toilette le même amour qu'un certain nombre de femmes. Je ne blâme pas du tout cet amour, mais je suis persuadée que les femmes qui consacrent la majeure partie de leur temps aux magasins et aux essayages ne sont pas véritablement heureuses. Nous aimons être habillées avec goût, mais la question chiffons ne saurait remplir toute notre vie. J'estime pour ma part qu'avec 2.000 francs au plus par an, je pourrais m'habiller de façon tout à fait convenable et parfaitement en rapport avec la situation de mon mari. »

L'élégante, qui tout de même sait compter, estime

(1) OCTAVE UZANNE : *Parisiennes de ce temps*, p. 76.

qu'un budget moyen et annuel de 9 à 12.000 francs est nécessaire pour sa toilette. Pour ne point dépasser ce chiffre elle fait observer en outre qu'il faut faire de véritables prodiges d'économie, d'adresse et de diplomatie. Ne laisser rien perdre, se resservir de tout, des vieilles dentelles et des fourrures délaissées, fuir les fournisseurs chers, fréquenter les expositions de nouveautés, chercher la bonne première qui s'établit pour son compte, ne se vêtir que de toilettes sombres et qui ne se démodent pas ; n'acheter la parfumerie que dans les grands magasins, la lingerie que dans les établissements religieux qui vendent à bon marché, se coiffer soi-même de façon originale sans richesse mais de bon goût, ne pas se laisser tenter par les colifichets ruineux et les bijoux de fantaisie, mais ne pas lésiner sur le corset et les chaussures, de telles économies ne pouvant être que nuisibles à l'élégance. Des femmes du monde ont évalué leurs dépenses chez le couturier, le tailleur, la modiste, le coiffeur, le parfumeur, etc..., à 40.000 francs, sans compter les achats chez le bijoutier qui élèveraient de beaucoup le chiffre donné. Mme Taft, femme du prédécesseur de M. Wilson, disposait d'un budget annuel de 35.000 francs. Mme Wilson fut toute surprise quand on plaça sous ses yeux le détail des dépenses de toilettes de l'ex-présidente. Cet exemple est bien de nature à prouver que dans une même classe sociale il peut exister exceptionnellement des dif-

férences très sensibles entre les membres qui la composent. Opposition de nature, dissemblance d'éducation, différence de caractère, dira-t-on pour les expliquer. Cela s'émousse et se modifie parfois à la longue et il ne serait pas étonnant d'apprendre que M^{me} Wilson ait augmenté rapidement ses dépenses de toilette.

Des coquettes ont modestement déclaré qu'une femme vraiment « bien » ne peut consacrer moins de 60 à 80.000 francs par an à sa toilette. Une actrice a atteint les 100.000 francs. Des demi-mondaines ont dépassé ce chiffre. Une artiste de la Comédie Française a démontré qu'on ne peut s'habiller avec un certain art à moins de 250.000 francs par an. Puis, une milliardaire américaine, Mrs Anthony, franchissant toutes les prévisions, a parlé d'un million et a fait le tableau suivant de ses dépenses en un an : 40 chapeaux, 19.000 francs; robes de soirée, 47.000 francs; tailleurs et trotteurs du matin, 18.500 francs; 220 paires de bas de soie, 2.200 francs; pantalons, chemises et jupons de dentelle, 46.200 francs; sept paires de souliers garnis de diamants, 42.000 francs; plumes et parures de soirée, 8.000 francs; parfumerie, 20.000 francs; fourrures, 37.200 francs. Et il n'est point question du joaillier (1).

Le joaillier joue pourtant aujourd'hui le plus

(1) Voir *Eclair de Montpellier* du 5 août 1913.

grand des rôles dans le luxe des femmes du monde. Pendant ces dernières années les pierres précieuses et les perles ont été follement recherchées par les coquettes. Certains colliers, certains bijoux et divers diamants ont eu leur histoire. Des ventes fameuses ont eu lieu. Des vols sensationnels ont été commis. Ces faits sont présents à la mémoire de tous. Ils ont révélé des choses ignorées du grand public. Le peuple, qui travaille, a été douloureusement impressionné par certaines sommes fabuleuses abandonnées en échange de quelques ornements.

C'est au pays des dollars, que l'on a enregistré pour les bijoux, les prix les plus fantastiques. A la douane américaine ces bijoux paient un pourcentage très élevé. Par suite un grand nombre de bijoux sont passés en fraude. Sinon, en les déclarant, on diminue leur valeur. Il est impossible en conséquence de déterminer par des documents officiellement exacts le capital que représentent les pierres précieuses importées à New-York et dans les autres villes américaines. Le *Daily Mail* a publié un rapport de la douane qui donne, malgré cela, des chiffres édifiants et qui a établi d'après ces seules perceptions la valeur des bijoux appartenant aux femmes les plus en vue de la haute société américaine :

Mrs William B. Leeds, veuve du Roi de l'Etain : un collier de perles de 340.000 dollars, un rang de 200.000 dollars, un pendentif de 140.000 dollars et

une tiare diamants et émeraudes de 45.000 dollars.

Mrs Elbert H. Gay, femme du Président de la Société de l'Acier des Etats-Unis : un collier de perles de 500.000 dollars. Chaque rang vaut 100.000 dollars. Un nouveau rang a été acheté l'hiver dernier.

Mrs Franck J. Gould : un collier de perles de 200.000 dollars.

Mrs Madeleine Force Astor, veuve du colonel John Jacob Astor : un collier de perles de 200.000 dollars.

Mrs William K. Vanderbilt Junior : un collier de perles noires de 175.000 dollars.

Mrs O. H. P. Belmont, une chaîne en diamants de 350.000 dollars, qui appartient jadis à Catherine de Russie.

Mrs Clarence H. Mackay : un collier de diamants de 100.000 dollars, comprenant deux des plus gros solitaires des Etats-Unis.

Mrs W. A. Clark, veuve du propriétaire des mines de cuivre : un collier de perles de 100.000 dollars et un collier de diamants de 75.000 dollars, en émeraudes et rubis.

Mrs J. P. Morgan : 60.000 dollars de diamants, 75.000 dollars de perles, émeraudes et rubis.

Mrs Georges J. Gould : 450.000 dollars de diamants perles et rubis.

Mrs Frédérick W. Vanderbilt : une chaîne diamants de 300.000 dollars représentant un serpent aux yeux de rubis.

Mrs H. Mck. Twombly : 250.000 dollars de diamants et perles.

Mrs Ogden Mills : 250.000 dollars de perles et diamants en colliers.

Mrs Brandley Martin : 500.000 dollars en colliers, tiaras et pendentifs.

Mrs Cornelius Vanderbilt aîné : 350.000 dollars en colliers et bijoux divers.

Mrs E. T. Stotesbury, autrefois Mrs Oliver Cromwell : 500.000 dollars de colliers.

L'exportation aux Etats-Unis des diamants taillés, qui était en 1900 de 16.925.000 francs, s'est élevée en 1912 à 62.176.000 francs.

A Paris, à l'hôtel Drouot, durant ces dernières années, des bijoux ont été achetés également à des prix prodigieux :

Un collier rivière avec 5 brillants et six émeraudes, a été adjugé 121.000 francs ; en 1904, le collier de la princesse Mathilde a obtenu 855.000 fr. ; en décembre 1913, un collier de 123 perles, 730.000 francs ; en 1909, à la vente Polovtsoff, un collier a atteint 1.003.000 francs. Le record appartient sans doute encore au collier acheté par M^{me} X... en janvier 1913, 1.205.000 francs.

Les chiffres qui précèdent, ceux qui concernent les bijoux et quelques-uns de ceux qui ont trait aux budgets de toilettes, se passent de commentaires (1). Ils montrent combien la parure sous tou-

(1) Nous devons rappeler ici l'attention du lecteur sur le

tes ses formes tient au plus profond du cœur des femmes dans les hautes sphères et dans certains mondes. Ils font deviner les conséquences commerciales, industrielles, économiques de toutes sortes, que doivent engendrer de telles dépenses, une telle force de consommation, de tels spectacles et de tels exemples. Nous en étudierons quelques-unes.

Ils laissent entrevoir encore combien les classes de la société moderne sont nombreuses, violemment séparées, et farouchement dressées les unes contre les autres. En présence des divers niveaux de vie, les uns si misérables, les autres si provocants, l'économiste le plus froid ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse et d'une idée d'injustice.

*
**

Nous venons de citer des chiffres pour la toilette féminine et des chiffres pour les bijoux. Il semble toujours y avoir eu entre la toilette et les bijoux absence de corrélation, une véritable indépendance; nous dirions même une certaine opposition. L'élégance d'une femme est-elle liée à la ri-

jugement de la Seine cité en tête du présent chapitre et dans lequel les juges tâchaient d'arrêter ce chiffre si variable du luxe féminin.

chesse de ses bijoux ? Question délicate et que les coquettes savent seules résoudre, mais chacune selon ses vues personnelles et guidée par son intérêt. Le joaillier apparaît un peu comme l'adversaire du couturier et des autres fournisseurs de la femme. C'est ainsi qu'en 1911, le Pape, ému de la frivolité du siècle, ayant condamné dans une lettre encyclique le luxe féminin, les toilettes coûteuses et toutes les autres dépenses somptuaires, un journaliste alla interroger le couturier et le bijoutier en vogue, puisque cette décision (si elle était suivie par les fidèles) menaçait gravement notre commerce et nos industries de luxe. Le joaillier répondit au journaliste : « Enrayer le commerce des bijoux ? Pure utopie ! Je croirai à l'encyclique quand je l'aurai vue, et puis son effet serait nul sur nos clientes anglaises ou américaines. Une femme élégante, c'est évident, peut réduire ses dépenses en ce qui concerne ses toilettes et se soustraire à la tyrannie des couturiers qui changent les modes tous les quinze jours. Mais en revenant au bon goût elle ne diminuera pas d'une unité le nombre de ses bijoux ! Qu'est-ce qui distingue les vraies femmes du monde ? La simplicité de ses toilettes et l'opulence, l'élégance, le goût artistique de ses bijoux. Voilà ce qui révèle la situation sociale et non pas un chapeau plus ou moins cata-pultueux ! »

Toute contraire la réponse du grand couturier :
« Je pense que nous ne sommes pas directement

visés par l'encyclique. Ce n'est pas en toilettes que les femmes du monde, les actrices et les demi-mondaines cotées, dépensent le plus. Une robe si luxueuse qu'on la désire n'est jamais qu'une robe et depuis quelque temps on a sacrifié les fanfreluches coûteuses à la ligne, à tel point même que les fabricants de drap et de soie se plaignent non sans motif d'ailleurs. Nous en sommes venus à établir des robes pour 500 francs ! Qu'est cela dans le budget d'une élégante ? Ah ! ce qui est cher par exemple, ce sont les bijoux. Là on abuse peut-être. Un collier de perles acheté 150.000 francs et qu'on ne revendra pas plus de 30.000 francs. La profusion des bagues et de pierreries, voilà ce qu'on peut appeler du vrai luxe ! Mais la robe, la jupe, le corset, les dessous de lingerie, les dentelles qui constituent une industrie nationale, les fourrures, tout ça c'est le strict nécessaire ! »

En effet, sans prendre parti dans la petite querelle, que nous avons indiquée, parce qu'elle offre un intérêt, il faut remarquer que les faits les plus saillants du marché contemporain sont l'énorme accroissement de valeur des perles et des pierres précieuses depuis 1900, et les plaintes formulées par quelques-uns des fournisseurs de la grande couture.

Pour certaines pierres précieuses, on a enregistré des plus-values de 40 à 50 % ; Mais on ne peut donner des chiffres rigoureusement exacts, car il n'existe pas un cours des perles et pierres précieu-

ses comme il n'existe pas un cours pour les autres marchandises. Les négociations chez les diamantiers et les joailliers revêtent des formes particulières que nous n'avons pas à détailler (1).

Au moyen âge, les pierres précieuses étaient réservées aux femmes. Par les croisades on introduisit en Europe une grande variété de gemmes, auxquelles on attribuait des vertus mystérieuses. Depuis, la mode des pierres précieuses s'est transformée et s'est vulgarisée. Mais, à cette heure, ce sont encore les femmes qui presque uniquement s'enjolivent de ces ornements. Au premier examen, l'accroissement actuel de valeur semble, en vertu d'une loi économique fort simple, résulter de l'accroissement de la demande. Mais il faut s'entendre, quand nous parlons ici de l'accroissement de la demande. A ce sujet nous nous sommes rendus auprès de M. Rheims, Président du Syndicat des négociants en diamants à Paris, qui fort aimablement nous a donné son avis autorisé. Pour lui, la raison principale de l'augmentation de valeur des pierres précieuses n'est pas une demande *plus nombreuse*. Pour lui, la demande ne s'est pas *amplifiée*,

(1) Les diamantiers opèrent surtout à Amsterdam, Anvers et Paris. Ils se réunissent dans des cafés ou brasseries (à Paris dans une brasserie de la rue Lafayette), porteurs de leur précieuse marchandise. Ils traitent souvent des affaires considérables à la vue, ou, quand il s'agit d'un ensemble ou d'une œuvre d'art, en établissant un coefficient par rapport au poids.

en ce sens que la clientèle ne s'est pas *étendue*. Il voit plutôt les raisons de la plus-value dans les deux faits suivants :

- 1° Production moindre des pierres précieuses ;
- 2° Augmentation de la fortune de la seule clientèle qui s'intéresse aux diamants.

L'opinion de M. Rheims était des plus utiles à noter. Nous pensons la résumer fidèlement ainsi : Les acheteuses ne se sont pas multipliées ; les mêmes ont demandé davantage. Elle tend à prouver que l'amour et le port des perles et des pierres précieuses ne gagne pas la masse des femmes élégantes et que c'est dans un milieu restreint que de multimillionnaires s'arrachent à prix d'or les bijoux artistiques et les magnifiques colliers patiemment confectionnés.

*
**

Après l'augmentation des perles et des diamants, une autre chose frappe, quand on analyse le luxe féminin à cette heure : la cherté des chapeaux. Depuis quelques mois les femmes portent des coiffures somptueuses où les plumes, les paradis, les aigrettes, les marabouts, remplacent les rubans, les dentelles et les fleurs artificielles. De telles coiffures atteignent des prix fort élevés. Tout récemment une artiste, Mlle Yvette D., plaidait contre sa modiste, une grande modiste de la rue de la Paix, qui lui présentait une facture de 13.965 francs

pour une fourniture de chapeaux de janvier à novembre 1912, soit dix mois. Mlle Yvette D... estimait les prix trop chers et demandait la nomination d'un expert. Elle fut déboutée de sa demande et condamnée à payer intégralement la note demandée, par jugement de la cinquième chambre du tribunal de la Seine qui s'exprime ainsi : « Qu'il y a lieu de noter que si les chapeaux livrés en 1912 sont facturés sensiblement plus cher que ceux qu'elle a achetés et payés au cours des années précédentes, un certain nombre d'eux étaient décorés d'oiseaux de paradis et d'aigrettes dont la valeur marchande est devenue considérable, etc... »

M. Edmond Perrier a donné de longs renseignements sur les paradisiers, maintenant que ces merveilleux oiseaux sont si recherchés des élégantes, des modistes et des grands magasins. Nous y renvoyons (1). Nous mentionnerons simplement qu'en 1911, on a vendu 28.281 oiseaux de paradis sur le marché de Londres, et que la destruction de cette race splendide peut se produire à bref délai, si on n'y prend garde.

M. Edmond Bordeau, Président de la Chambre Syndicale des fabricants de plumes fantaisie pour modes, interviewé à propos de cette mode ruineuse, déclarait : « La mode du paradis dure plus longtemps qu'on ne le pensait. Voici comment on peut

(1) *Les Annales*, Les oiseaux de Paradis, 24 décembre 1913.

en expliquer la vogue. La femme considère l'oiseau rare, le paradis qui orne son chapeau, comme un bijou qu'elle arbore sur sa tête. Mais la vente de ces articles ne constitue pas la partie la plus importante de notre commerce. La fantaisie, la parure que nous vendons 200 francs qui, après avoir passé par les mains de différents intermédiaires, est revendue 500, 600 et 1.000 francs, rue Royale et rue de la Paix, est, en somme, l'article vedette qui lance une mode. La princesse la porte à son chapeau. Pour la bourgeoise et puis ensuite pour l'ouvrière des faubourgs, il faudra fabriquer un article qui rappelle peu ou prou cette richissime fantaisie, qui l'imite de près ou de loin, qui s'inspire de sa forme, de sa couleur. Il en est de nombreuses variétés qu'on fabrique avec tous les genres de produits et c'est là qu'intervient l'art de nos ouvrières, qui transforme une plume ordinaire, parfois bon marché, en quelque chose de léger, de gracieux, d'élégant et pour tout dire d'inégalable. Paris est le premier marché de la plume (1). »

Une campagne a été menée dans plusieurs pays contre les caprices d'une telle mode, qui menace les hôtes charmants des prés et des bois, auxiliaires précieux de l'agriculture. L'Amérique a voté des mesures en ce sens, en interdisant aux plumes travaillées le territoire des Etats-Unis. L'Angle-

(1) *La Dépêche de Toulouse*, 5 décembre 1913.

terre et l'Allemagne ont mis la question à l'étude. En France, c'est M. Edmond Perrier lui-même qui a jeté le cri d'alarme. Les fabricants se sont émus. Ils se sont défendus de vouloir détruire les oiseaux à l'exception des oiseaux exotiques que l'on chasse, sans aucun doute, uniquement pour la mode. Et M. Edmond Bordeau dans la même interview faisait observer : « Dans tous nos ateliers, nous affichons des tableaux, où sont indiquées les espèces d'oiseaux, qui doivent être protégées. On ne peut pas prétendre, n'est-ce pas, que notre industrie menace les oiseaux de basse-cour. On les élève pour leur chair, nous nous servons de leurs plumes. Notre industrie est très utile aux éleveurs. Au lieu de payer l'oie 6 francs par exemple, le consommateur serait obligé de la payer 9 francs, si nous n'utilisons pas dans la mode les plumes de cet intéressant volatile. Bien des éleveurs, des propriétaires, pourraient tirer un meilleur parti de leurs produits, s'ils connaissaient les ressources de notre industrie..... L'Amérique nous ferme ses portes. A la vérité, elle autorise les plumes des oiseaux de basse-cour. Mais comme les agents américains sont incapables de reconnaître l'origine des plumes, lorsqu'elles sont teintes et transformées, il s'ensuit qu'un important débouché de notre commerce menace de nous échapper. Or, il y a 50.000 ouvrières à Paris, qui vivent de la plume. Il y en a en outre 25.000 dans les départements. Il y a de plus les nombreux éleveurs qui nous vendent leurs sous-

produits. C'est tout ce monde qui est alarmé en ce moment par les mesures que certains rêvent d'appliquer. » L'industrie des plumes fines est, en effet, presque centralisée chez nous. Le marché allemand vient au second rang et de loin ; le marché anglais n'apparaît qu'en troisième ligne. Il est donc logique que la décision américaine produise chez nous un plus vif émoi qu'ailleurs. Dans la discussion du projet de loi, un sénateur américain a fait remarquer d'ailleurs que dans un débat qui intéressait « l'honneur de l'humanité », la seule résistance sérieuse venait de la France, qui était intéressée pécuniairement à cette question et qui allait subir un préjudice important si une prohibition douanière empêchait l'importation des plumes d'oiseaux sauvages travaillées aux Etats-Unis.

Comme paraît plus haut l'indiquer M. Bordeau, l'interdiction des paradis, des aigrettes et des autres panaches n'empêchera point la femme de rechercher pour sa tête d'autres mirifiques ornements, ornements qui ne coûteront pas moins cher. Son appétit de parure et l'ingéniosité de ses fournisseurs trouveront vite des objets compensateurs. Et comme il semble, qu'en dépit de tous les efforts ou même contre ces efforts, la mode soit pour quelque temps encore aux diadèmes empennés, il peut très bien se faire que l'on arrive à confectionner des panaches avec les seules plumes d'oiseaux domestiques. Les populations agricoles tireront alors profit des interdictions américaines ou autres. Nos

ouvrières continueront à travailler comme par le passé, car la suprématie de la mode semble en tout état de cause devoir rester chez nous.

Voilà quelques conséquences de certaines élégances. Nous pouvons signaler d'autres répercussions industrielles et commerciales. Le nombre de ceux et de celles qui vivent de la mode est incalculable. Le chasseur sibérien comme la première d'une modiste peuvent être atteints par un changement des caprices de la femme pour sa toilette. Les exemples abondent. C'est ainsi que l'abandon des fleurs artificielles comme garniture a porté un coup presque mortel à cette industrie. Quand la femme a délaissé les doublures, les dessous abondants de lingerie, les jupons multiples pour revêtir des tissus très légers et s'envelopper sous la robe d'étoffes vaporeuses, des fabricants et des commerçants ont éprouvé de ce chef de grosses pertes et un ralentissement énorme dans leurs affaires. De même encore la mode féminine étant depuis quelques saisons presque exclusivement aux costumes de velours, la soierie a subi une crise assez grave. Les effets les plus curieux ont été observés. Que l'on retourne demain à la vieille dentelle, des métiers nouveaux surgiront et Bruges reprendra un peu de vie. En remontant dans le passé, nous voyons que le port de la crinoline avait fondé des industries spéciales aujourd'hui disparues. Les dernières nouvelles de Chine nous apprennent que les femmes commencent là-bas à délaisser le pan-

talon asiatique pour la jupe européenne. Cette jeune république se modernise et pour qui sait combien en Extrême-Orient tout ce qui touche à la femme paraît sacré et immuable, cette révolution surprend vivement. Voilà, pour l'industrie européenne du vêtement féminin, un débouché d'une importance sans égale, dont les bons résultats se feront apprécier sans tarder. Tous ces exemples sont pris au hasard, tant les perturbations économiques nées de cette cause si capricieuse, la mode, sont nombreuses, rapides à surgir, difficiles à prévoir et à éviter.

*
**

Commé, enfin, nous avons été conduit, pour la meilleure exposition du sujet à parler de divers niveaux de vie, de la division de la société moderne en classes, nous devons tourner à nouveau nos regards de ce côté et voir si le luxe des femmes riches n'accuse pas encore dans ce domaine des caractères propres et des formes en opposition avec celles du luxe de la femme dans les milieux inférieurs.

Bernard Shaw, dans un livre qui a pour titre : *Socialisme for millionaires*, plaint les hommes les plus fortunés, parce que les fournisseurs de toutes sortes (tailleurs, industriels, fabricants d'automobiles, etc...), ne travaillent pas spécialement pour satisfaire leurs besoins et leurs goûts, et qu'ils s'in-

génient simplement à offrir à la consommation des articles limités en nombre, qui doivent plaire à un groupe très étendu. Bernard Shaw a fait une remarque fort juste. Les vêtements féminins, par exemple, tendent à s'uniformiser, l'excentricité tend à disparaître, par suite des progrès de la grande industrie, depuis 1880 surtout.

La femme des milieux très riches n'a pas été sans s'apercevoir de ce nouvel état de choses. Elle a pris une ligne de conduite dictée par les circonstances. Elle affecte pour la rue, où sont mêlées toutes les classes sociales, une tenue très simple qui ne se révèle que par le cachet du bon faiseur. Elle abandonne tout ce qui tire l'œil, tout le luxe des détails. Elle recherche l'élégance des dessous, la somptuosité des robes d'intérieur et de bal, l'éclat des toilettes de réception ou de théâtre, le scintillement des bijoux. M. Octave Uzanne écrit à ce sujet : « Avec la vulgarisation de certains costumes fabriqués à la grosse dans les magasins de nouveautés, une grande élégante ne peut échapper à l'uniforme démocratique créé par tous les « Au Bonheur des Dames » de la capitale, que par la recherche d'un vêtement sans appareil mais dont le style est impeccable (1). »

Par ces particularités le luxe des classes supérieures se rapproche un peu du luxe des classes

(1) Ouvrage cité, p. 64.

inférieures, toutes deux étant assujetties, pour ainsi dire, à une force économique supérieure. Mais par d'autres côtés, le luxe de la femme des groupes élevés s'éloigne de plus en plus du luxe de la femme des milieux ouvriers et ruraux. Dans ces derniers milieux ce sont encore certains instincts primitifs qui poussent la femme à se vêtir et à se vêtir avec quelque recherche. Dans le monde des femmes riches, le mobile social est celui qui a acquis le plus de puissance. Quelquefois même, il se met en opposition avec les instincts primitifs. La masse du prolétariat et quelques classes au-dessus changent de costume à chaque saison par besoin. Sans doute à chaque saison aussi, leurs vêtements changent de forme, de couleur, de genre, d'ornements. C'est une habitude. Habitude sociale aussi, le changement de costume pour certains actes de la vie, pour les sorties du dimanche, pour le théâtre, les fêtes, etc... Nous avons parlé de tout cela.

Mais dans les sphères les plus hautes de la société, la variété des habillements est infiniment plus grande, parce que les besoins sont multiples et que la possibilité de les satisfaire existe. Les riches dans leur garde-robe possèdent, en plus de tous les costumes de ville, de soirée, de réception, d'intérieur, etc..., des vêtements pour le sport, la chasse, la pêche, les excursions, la plage, la montagne, etc..., vêtements toujours corrects et toujours élégants. Cela est également vrai pour la

femme du monde. Ses besoins augmentent avec tous les progrès ; et comme chez elle tout se résume presque en la parure, ses vêtements suivent une augmentation parallèle. La mondaine avait déjà pour s'orner différemment les fêtes, les bals, les parties de campagne, les matinées, les mariages, les garden-parties, les dîners, les thés, les comédies, les ventes de charité, les promenades, les concerts, les courses, les bridges, les soirées, les visites, les conférences, le théâtre, etc... etc... Les mœurs anglaises qui réservent une si large part aux exercices physiques se sont introduites dans l'aristocratie féminine. L'équitation a donné à la femme d'ajouter à la liste déjà longue une vanité mondaine de plus. Elle va se faire admirer chaque matin au Bois. La mode là aussi édicte ses règles, et promulgue un code. Des couturiers se sont spécialisés dans la confection de l'amazone. La chasse à courre a procuré à la femme l'occasion d'apparaître dans la cour des vieux manoirs gothiques culottée de peau, bottée comme un mousquetaire, moulée dans une tunique rouge et coiffée en bataille comme un capitaine de jadis. Le patinage encore attire au lac la jeune femme pendant les belles journées d'hiver. Elle est vêtue d'un costume léger, mais perdue dans les fourrures et impénétralement voilée. Le tennis, le golf, le mail-coach, le yachting, le ski, l'automobile, l'alpinisme, etc... imposent aux femmes de la haute vie mondaine une infinité de vêtements. Pour le tennis vêtement

blanc, jupes courtes et plates; pour le yachting, complet bleu très crâne, avec parements, boutons d'or et casquette marine; pour la chasse, complet tailleur, molletières, casquette à aigrette, etc..., etc...; tous ces costumes doivent avoir du cachet, trahir la richesse, qu'ils soient d'un classissisme pur, de vieille tradition ou d'une fantaisie toute récente. Un auteur a pu même dire : « Tout sport devient pour la parisienne contemporaine un prétexte plausible à travestissement plutôt qu'il n'est une vocation physique. Supprimez l'amazone, adieu le cheval. Retirez le costume spécial à l'aéroplaneuse qui est en formation, à la bicycliste, à la chasseresse, à l'escrimeuse, et les sports féminins auront vécu. » Sans aller aussi loin, l'on peut dire que le luxe et le bon goût suivent la femme partout, sur la lande où elle chasse, sur la mer où elle vogue. Toujours elle dépend de la mode. Elle essaie d'emporter partout avec elle un peu de l'élégance de Paris, capitale de sa coquetterie.

Et il ne nous reste qu'à nous arrêter là, chez elle; à Paris, pour y étudier la grande couture, reine de la mode, dont la prospérité, le rôle et l'influence, sont si considérables, et les questions concernant les ouvrières du luxe féminin, dont le sort est si digne d'intérêt.

CHAPITRE IV

Paris.

SECTION PREMIERE

LA GRANDE COUTURE

Nos industries du luxe féminin. — Naissance, développement et rôle prépondérant de la grande couture. — Quelques chiffres d'affaires. — Organisation des ateliers et des salons. — Les ventes en France et à l'étranger. — Les impayés et la réclame du grand couturier.

Paris de tout temps a été considéré comme la ville du monde où triomphe avec le plus d'éclat tout ce qui est féminin. Aux yeux de bien des peuples, Paris est une nouvelle Athènes, la cité de l'harmonie, et par-dessus tout la cité de l'ultra-élégance de la femme. L'étranger, plus spécialement l'Angleterre et l'Amérique, se laisse presque aveuglément guider en cette matière par notre capitale.

On accorde à Paris un véritable monopole. On vient demander à la France tout ce qui rehausse le charme et la grâce féminine, comme si elle avait seule le génie de ces créations.

A travers ces éloges, l'économiste aperçoit vite des résultats fort heureux pour nos industries de luxe et notre commerce national. Et de fait, le luxe du costume féminin forme pour nous une véritable suprématie économique et, même plus, une gloire artistique.

Ce sont chaque année des millions et des millions que la coquetterie apporte d'au delà les frontières chez nos bottiers, nos modistes, nos coiffeurs, nos parfumeurs, nos gantiers, nos joailliers, nos lingères, nos grands couturiers. Si nous consultons la statistique officielle des exportations, nous verrons qu'en 1910 par exemple, nous avons exporté en lingerie cousue (commerce général) 12.469 quintaux métriques représentant une valeur de 29.186.850 francs. Nous avons exporté :

En Grande-Bretagne.....	2.035	quint. mét.
Aux Etats-Unis.....	1.533	—
En Allemagne.....	231	—
En Belgique.....	880	—
En Suisse.....	245	—
En Italie.....	244	—
En Turquie.....	179	—
En Egypte.....	690	—
Aux Indes Anglaises.....	303	—

Au Mexique.....	493	quint. métr.
En Colombie.....	361	—
Au Brésil.....	384	—
En Répub. Argentine.....	486	—
Au Chili.....	240	—
A Cuba.....	202	—
En Algérie.....	1.430	—
etc....., etc.....		

Dans la même année 1910, nous avons exporté des vêtements confectionnés en soie, pour femmes, pour 33.601 kilos (poids net, commerce général), représentant une valeur de 11.059.949 francs.

Grande-Bretagne	8.210	kilos.
Allemagne	8.518	—
Suisse	3.492	—
Italie	520	—
Autriche-Hongrie	1.010	—
Etats-Unis	5.737	—
Brésil	691	—
Chili	2.360	—
etc....., etc.....		

En tissus autres, nous avons exporté 1.024.446 kilos, poids net, de vêtements féminins, représentant une valeur de 106.942.767 francs.

Grande-Bretagne	312.907	kilos.
Allemagne	74.158	—
Belgique	72.185	—
Suisse	62.734	—

Espagne	13.045 kilos.
Autriche-Hongrie	35.105 —
Turquie	3.381 —
Egypte	6.601 —
Etats-Unis	165.553 —
Brésil	51.734 —
Uruguay	42.219 —
République-Argentine	93.407 —
Pérou	3.565 —
Chili	6.038 —
Canada	3.122 —
Algérie	41.729 —
Tunisie	8.472 —
etc....., etc.....	

Soit au total en soie et autres tissus 1.058.067 kilos, représentant 118.002.716 francs.

Voici d'autres chiffres non moins éloquents.

En 1911, nous avons exporté :

Modes et fleurs.....	87.219.000 francs
Confection pour dames....	113.556.000 —
Lingerie	45.259.000 —
Articles de Paris.....	171.274.000 —

En 1912 nous avons exporté : Modes et fleurs, 96.890.000 francs en augmentation de 9.671.000 fr. sur 1911 ; lingerie cousue, 60.802.000 francs en augmentation de 23.409.000 francs sur 1911 ; confection pour dame, 138.783.000 francs en augmentation de 6.147.000 francs sur 1911 ; articles de Paris,

184.827.000 francs en augmentation de 4.252.000 fr. sur 1911.

Ainsi que l'on peut en juger par ces chiffres, notre commerce actif en objets fabriqués pour le luxe féminin est des plus florissants. La mode en général répand dans notre circulation plus d'un milliard. Nous constatons même que le commerce qui alimente l'élégance de la femme a fait chez nous, ces dernières années, de notables progrès, car en France et principalement à Paris, tous ceux qui produisent pour la séduction et la beauté féminines ont fait des efforts égaux. Nul n'est resté en arrière. Le maître fourreur, le grand couturier, la modiste, le joaillier, etc..., ont rivalisé de zèle, de goût et de travail. D'ailleurs, le succès des uns entraîne celui des autres, puisque la toilette féminine est un tout parfait.

*
**

Cependant une place à part doit être réservée ici au grand couturier. Pour en justifier, nous pourrions donner des explications étrangères au sujet, explications qui se présentent les premières à la pensée, et faire après bien d'autres une glorification pompeuse de ce demi-dieu moderne. Des auteurs contemporains ont longuement détaillé sa vie, ses gestes, sa puissance ; ils ont dit avec quelque lyrisme son âme d'artiste, le rôle qu'il joue dans les foyers, son prestige dans l'univers entier et même les confidences qu'il reçoit de ses clientes

apeurées par leurs folles dépenses. Il apparaît comme un personnage un peu mystérieux (1).

Ce ne sont pas là raisons et tentations qui doivent nous séduire. Mais à d'autres points de vue le grand couturier offre un champ d'étude tel qu'il doit plus que tous les autres commerçants et industriels du luxe féminin arrêter spécialement notre attention.

Le premier motif de cet examen spécial est que le couturier se place en tête des fournisseurs de la femme. Il est le plus fréquenté, le costume formant l'essentiel de la parure. En outre, le grand couturier parisien a une histoire toute récente, facile et utile à suivre. Il s'est créé pour donner satisfaction à un besoin social né d'hier. Il sert une clientèle restreinte que nous connaissons un peu, clientèle opulente, mais nerveuse, impatiente, exigeante. Il a révolutionné l'art d'habiller la femme et tous les jours il est dans l'obligation d'inventer de l'inédit, de l'imprévu pour exciter sans cesse les désirs de sa clientèle et faire prospérer sa maison. Il cherche le succès et risque de sombrer dans des innovations trop téméraires. Il fait un métier instable et très périlleux. Il vit dans un milieu fermé,

(1) Voir notamment la description du royaume de la mode et du grand couturier par M. Octave UZANNE dans *Parisiennes de ce temps*, p. 83. Voir également *l'Illustration*, n° du 27 décembre 1913, où il est parlé du Grand Couturier, « cet artiste admirable et tout moderne..... qui attend l'inspiration qui ne vient pas toujours ».

loin du grand public qui achète (d'où le mystère qui l'entoure), au-dessus des grands magasins qui copieront ses modèles pour la masse. Son influence est grande. Ses procédés de confection, de vente, de réclame, ressemblent bien peu aux procédés employés par les autres commerçants et les autres industriels. Il a à lutter dans la même place avec une concurrence formidable. Tout cela le rend intéressant. De plus, au milieu de difficultés réelles, il a su plaie ; il a développé ses affaires jusqu'au cœur des autres nations avec une rapidité et une sûreté vraiment étonnantes ; il a organisé ses ateliers, ses salons, avec beaucoup d'originalité, et même avec une certaine audace. Il occupe tout un monde d'ouvrières avec une hiérarchie, des emplois quelquefois curieux, des salaires bien définis. Voilà les considérations brièvement résumées, qui nous déterminent à faire du grand couturier une étude particulière.

Jusqu'au siècle dernier, les femmes seules habillaient les femmes (1). En 1850 seulement, le grand couturier est apparu sous le règne de Napoléon III. Le premier grand couturier installé à Paris fut Worth, sujet anglais. Il fit preuve de beaucoup d'ingéniosité et d'un goût très sûr. Il lança des mo-

(1) Les femmes habillèrent même les hommes. On sait que Crimihild aidée de trente femmes de la Cour, confectionna les vêtements de noces de Gunther. Voir P. LEROY-BEAULIEU : *Le Travail des femmes au XIX^e siècle*.

des nouvelles, réforma, en partie, le costume féminin, et acquit une réputation universelle. D'autres l'imitèrent et beaucoup depuis ont prospéré. Très rapidement, le grand couturier eut un succès considérable. La clientèle riche abandonna l'art, né des cerveaux féminins, pour lui témoigner une confiance exclusive. Un jour, peut-être, la modiste elle-même disparaîtra et des mains masculines coifferont les femmes. Les commandes françaises affluèrent vite chez le grand couturier, mais les débouchés étrangers se multiplièrent aussi, car il eut avant tout le génie de la réclame.

Vers 1865, alors qu'à la Cour impériale, le luxe des toilettes féminines était fort en honneur, la première maison de couture de Paris faisait de quatre à cinq millions d'affaires par an. C'était un chiffre insensé pour l'époque. A cette heure les maisons les plus en vogue atteignent les 25 millions, et la moyenne des affaires totales relevée chez les grands couturiers varie entre 9 et 10 millions. On peut apprécier quel est par suite, le nombre de vêtements qui sortent de leurs ateliers. Certains des plus en vue confectionnent près de 50.000 costumes et servent plus de 6.000 clientes. La moyenne des comptes est de 4 à 5.000 chez les concurrents moins heureux.

On ne peut guère donner de dépenses moyennes pour chaque cliente. Des élégantes dépensent avec parcimonie et d'autres sans compter. La bonne cliente laisse annuellement chez son tailleur une

vingtaine de mille francs. Mais la meilleure acheteuse est l'étrangère prodigue, qui commande souvent des vêtements d'une somptuosité toute orientale. On cite une Américaine d'un âge avancé qui règle à son fournisseur parisien une note annuelle de 300.000 francs environ. Si l'on remarque qu'un costume relativement simple se paie de 600 à 800 francs, on a une idée du nombre de costumes qu'elle doit se faire livrer. Mais il est des toilettes qui atteignent exceptionnellement des prix fabuleux. Pour contenter certaines clientes, il faut créer parfois un modèle spécial qui ne servira plus pour personne ; le vêtement est confectionné ensuite avec des étoffes très coûteuses ; il est orné de dentelles, de guipures fort chères, de fourrures rares et autres enjolivements onéreux. On y greffe même des pierres précieuses pour les richissimes américaines comme le fit autrefois une impératrice romaine, Lollia Paulina, qui se para d'une voile constellée de perles et d'émeraudes. Dans ce cas la facture s'élève à un nombre respectable de milliers de francs. Ajoutons que tous les costumes livrés doivent avoir « le cachet de Paris » pour conserver et augmenter le bon renom de la maison, que le grand couturier n'entend encourir aucun reproche, même de détail, que les vêtements sont essayés plusieurs fois, retouchés jusque dans les moindres défauts, qu'ils sont l'objet des soins les plus minutieux ; c'est dire quel formidable travail agite le salon et l'atelier, quelle puissante orga-

nisation matérielle et quelle lourde tâche de direction impose la maison de grande couture.

*
**

A Paris, les grands couturiers sont installés dans un même rayon : rue de la Paix, place Vendôme, rue Royale, avenue de l'Opéra, rue Auber, etc... Nous ne décrirons pas leurs installations luxueuses, le cadre enchanteur qu'ils offrent à une clientèle de choix. Nous sortirions de notre mission et on devine tout cela. Nous indiquerons simplement qu'une grande maison de couture est un organisme fort compliqué.

On peut la diviser en deux parties principales : d'un côté la confection, avec la création des modèles et tous les services qui s'y rattachent ; de l'autre la vente à laquelle se lie la réclame, le service de renseignements et de publicité, les bureaux, etc...

Si nous parcourons une maison de couture, nous y rencontrerons successivement : 1° divers ateliers de travail, souvent fort importants (ateliers de corsages, de jupes, de manteaux, de tailleurs, de retouche) ; 2° la manutention (réception des marchandises venant des fournisseurs, distribution aux divers ateliers, sur remise de fiches) ; 3° la mercerie (fils, aiguilles, agrafes, rubans, doublures, etc...) ; 4° les salles garde-robes où sont conservés les modèles ; puis 5°, divers salons de vente ou dé-

filent les mannequins et où l'on présente les costumes ; 6° les salons d'attente ; 7° les salons d'essayage ; 8° les cabines d'habillage pour les mannequins ; 9° le bureau-salon du patron ; 10° les salles de comptabilité, de correspondance ; 11° la caisse ; 12° les salles de livraison et d'emballage, etc... On peut y ajouter de nombreux magasins, le réfectoire, diverses salles de débarras, etc... A cette seule énumération apparaît l'étendue des grandes maisons de couture. Elles occupent souvent des hôtels entiers dans un des plus beaux quartiers de Paris et paient des loyers fort élevés.

A cette vaste mise en œuvre correspond un personnel actif et nombreux. Chacun ou chacune a un rang, une fonction propre, presque un grade. Certaines maisons de couture emploient de 800 à 900 femmes et de 100 à 150 hommes. La maison de couture est, à Paris, dirigée la plupart du temps par le grand couturier lui-même, qui en est le propriétaire. Quelquefois une femme préside aux destinées de l'entreprise. Bien rarement aussi une maison de couture est fondée en société. Il semble que cette forme moderne ne convienne guère à cette industrie de luxe. On peut citer cependant dans ce cas une maison importante de la rue Auber à la tête de laquelle se trouve une directrice.

Le grand couturier fait surveiller le travail par des inspectrices, qui s'assurent du bon fonctionnement des ateliers et s'efforcent d'empêcher le gaspillage, les pertes de temps, les bavardages, les in-

corrections. De même des contrôleurs ou pointeurs enregistrent la rentrée des ouvrières et signalent les absences.

Dans les salons, les vendeuses prennent les commandes, aident au choix des clientes et s'occupent des livraisons. Elles ont pour présenter les derniers modèles les « mannequins », femmes jeunes et élégantes, la plupart jolies, mais toutes harmonieuses de ligne qui, revêtues des vêtements, passent devant les clientes, obéissent aux commandements de la vendeuse et des acheteuses, ayant pour mission de mettre en relief par leur grâce les récentes créations. Le mannequin a fait couler autant d'encre que le grand couturier lui-même. C'est une délicieuse invention et l'on comprend fort bien que cette jeune femme qui gagne un maigre salaire et qui toute la journée, entourée de servantes comme une reine promène les parures les plus fastueuses, soit une proie facile pour l'imagination des romanciers et l'esprit des psychologues.

Auprès des mannequins, les épingleuses et les habilleuses. Leurs noms indiquent leur profession.

Dans l'atelier « la première » a les pouvoirs les plus étendus et les fonctions les plus délicates. Elle crée les modèles. A cet effet, elle se livre à des recherches minutieuses. Elle feuillette les vieux livres, la reproduction des costumes du passé pouvant faire surgir l'idée qui mène au succès. Elle va aux courses, au théâtre, avec la pensée fixe de découvrir la mode de demain. C'est des pre-

mières de la grande couture que Paul Moysen aurait pu dire : « Elles ont découvert, inventé, fabriqué, pour embellir encore la femme et l'enfant, des modèles nouveaux, des dessins merveilleux d'étoffes, de costumes... (1). » La première fait aussi les essayages. Enfin elle administre l'atelier. C'est elle qui embauche, propose les prix et renvoie. On voit l'importance de son rôle.

A côté, travaillent les manutentionnaires qui distribuent les fournitures nécessaires, les coupeuses, chargées de tailler les étoffes d'après les mesures fournies par la première ; les apprêteuses, qui assemblent les pièces taillées en les faufilant, qui les rectifient, lorsque la première les rapporte de l'essayage en indiquant les défauts ou les erreurs ; les vérificatrices, qui s'assurent que toutes les marchandises livrées ont été employées.

La « seconde » aide la première qui lui abandonne principalement la direction de l'atelier. Elle la supplée en cas d'absence.

Viennent ensuite les ouvrières proprement dites. Les « premières mains » sont les bonnes ouvrières, qui s'occupent de la confection définitive du vêtement, après en avoir reçu les parties des mains des l'apprêteuse. Elles sont spécialisées. Les unes ne font que le corsage (corsagières), les autres que la jupe (jupières), d'autres ne font que placer les or-

(1) *La femme dans le droit français*, p. 331.

nements et donner le fini (garnisseuses), ou mettent les doublures (lingères), etc...

Les « secondes mains » sont des ouvrières plus jeunes et moins habiles qui assistent les premières mains. Elles se partagent le travail moins minutieux.

Au-dessous les « petites mains », ouvrières sortant à peine de l'apprentissage, font la besogne la plus simple et cousent à l'aiguille les menus ouvrages.

Enfin, toute une troupe d'apprenties, « arpètes et trotfins », vont chercher les fournitures à la manutention et à la mercerie, font les courses et sont employées aux travaux les plus grossiers (défaufilage, soins de propreté, etc...)

Il faut citer encore les mécaniciennes (une par atelier) qui piquent les coutures à la machine.

Le personnel des bureaux est également fort nombreux : chefs comptables, comptables, caissiers, employés à la publicité, à la correspondance, au contentieux, expéditeurs, dactylographes, etc...

Signalons aussi les équipes d'emballeurs, les porteurs à domicile, les garçons de courses, domestiques de toute sorte.

On a ainsi une idée de l'importance de ces entreprises. Ce sont de vraies ruches, où l'élément féminin domine et où règne à certaines époques « à la saison » une fièvre intense et parfois même un véritable affolement.

Les marchandises travaillées dans les ateliers atteignent des sommes considérables. Généralement le grand couturier passe des traités avec des maisons qui lui fournissent les matières premières. On a donné des chiffres indiquant la proportion des diverses marchandises employées : Soie et velours, 46 % ; dentelles, 13 % ; passementeries diverses, 11 % ; fourrures, 8 % ; broderies, 7 1/2 % ; juponage, 4 1/2 % ; lainage, 3 1/2 % ; plumes et fleurs, 2 % ; les autres menues fournitures, fil, aiguilles, agrafes, cuir, crin, rubans de fil, baleines de cor-sages, etc... forment le reste. Ces proportions générales sont variables dans le détail, par suite des changements brusques de la mode.

Voilà, à grands traits, ce qui entre à peu près chez le grand couturier. Il est intéressant de savoir également dans quelles proportions les costumes fabriqués sont dirigés vers les différentes clientèles.

Les grands couturiers déclarent, livres à l'appui, qu'ils expédient à l'étranger de 45 à 50 % de leur fabrication. Il semblerait en résulter que la consommation nationale est de 50 à 55 %. Il n'en est pas ainsi, car la vente à l'étranger revêt plusieurs formes.

Les grands couturiers livrent d'abord aux commissionnaires. Les commissionnaires sont des intermédiaires. Ils viennent à Paris. Ils se font montrer les nouveautés en faveur auprès du public. Les mannequins posent devant eux. Ils arrêtent leur choix sur tels ou tels modèles et passent les

ordres. Ils emportent souvent avec eu dans leurs pays ou à leur tour ils les lancent, les costumes en vogue à Paris. Les couturiers et leurs ouvrières ont pour le commissionnaire, disons-le en passant, beaucoup d'égards. Il bénéficie même de certains avantages. Il assure en revanche à la maison, qui le sert, un débouché sérieux et certain, et il peut de mille façons et surtout par une réclame habile et de bon aloi contribuer à la prospérité de son fournisseur.

Les grands couturiers reçoivent encore à chaque saison la visite des couturières étrangères, qui viennent aussi s'enquérir de la mode. Anglaises, américaines, allemandes et russes pour la plupart, elles apportent les commandes de leurs meilleures clientes, assistent à la confection des vêtements, les emportent pour les livrer à leur retour. En même temps, elles achètent les types récemment lancés, qu'elles reproduiront à Berlin, Londres, New-York, Saint-Petersbourg, etc... Le modèle se paie généralement 1.500 francs.

Enfin, bon nombre de riches étrangères, anglaises et américaines principalement, viennent à Paris périodiquement pour renouveler elles-mêmes leurs toilettes. Elles se font servir directement par leur couturier préféré.

Par suite, les expéditions à l'étranger des maisons de grande couture sont loin de constituer l'intégralité des ventes à l'étranger. Toutes compensations opérées on peut affirmer que l'étranger

achète le 65 % des vêtements fabriqués dans les ateliers de créateurs de la mode féminine. Il ne reste que 35 % pour Paris et la province. Il semble que c'est peu en comparaison de la richesse de notre nation et de l'élégance traditionnelle de la Parisienne et de la Française. On peut répondre qu'en effet les habillements les plus somptueux prennent le chemin de l'étranger. Il est vrai encore que la majorité des élégantes ne restent pas trop fidèles au grand couturier, chassées peut-être par l'étrangère envahissante qui paie sans discuter et obtient de ce fait plus d'attention et de prévenances. A l'inverse de quelques grandes coquettes, qui ne sauraient porter d'autres vêtements que ceux signés d'un grand nom de la couture, un certain nombre de nos mondaines se font habiller par des couturières de grand talent, pleines d'empressement et de bonne volonté gracieuse. Presque toujours, anciennes premières, elles ont l'art de copier admirablement les modèles en vedette et livrent des costumes irréprochables à des prix infiniment réduits.

*
**

Si le grand couturier trouve dans une clientèle aristocrate et dans une clientèle étrangère, qui dépensent beaucoup, des sources de bénéfices considérables, il enregistre par contre bien des déboires. On a vanté quelquefois ses services de renseignements bien organisés sur la solvabilité des di-

verses clientes. On a parlé des trois listes ; la liste blanche, où sont inscrites les clientes de tout repos ; la liste jaune pour celles qui ne paient point à première réquisition, la liste noire pour les débitrices de sommes irrecevables ou presque. Mais en dépit de toutes les précautions, le grand couturier éprouve des pertes importantes. Il arrive assez souvent qu'une femme, même de haute qualité, en laquelle on doit avoir, semble-t-il, la plus entière confiance, fasse des achats en disproportion de sa fortune, grisée par un amour exagéré du luxe, fascinée par les merveilles d'élégance qui se déploient devant elle. Le grand couturier est le fournisseur d'un monde où tout brille. Fréquemment il est dupe des apparences. Fréquemment encore, il se trouve en présence de clientes bien difficiles que rien ne peut satisfaire, et qui se refusent à payer sous les plus légers prétextes. L'abonné des publications judiciaires voit passer sous ses yeux de nombreux procès que le grand couturier est dans l'obligation d'intenter pour recouvrer ses créances, l'acheteuse invoquant les motifs les plus futiles, les raisons les moins sérieuses pour ne point se libérer (1). Ces acheteuses portent quel-

(1) Voir notamment un jugement du Tribunal civil de la Seine (6^e chambre), du 21 février 1913 : Poiret contre M^{me} de V... Il y est dit : « Attendu que la dame de V... se borne en réalité à prétendre que le manteau qui avait été commandé par elle devait être d'une forme plus ample et plus envelop-

quefois de grands noms de la noblesse et du monde des arts. La presse en a cité impitoyablement quelques-uns, ce qui a causé des sensations. On chuchote même, que des femmes apparentées à des familles régnantes ont encore des comptes à régler chez des couturiers parisiens.

Les maisons de grande couture évaluent leur impayé au 1/6 de la production totale. Le déchet est donc loin d'être négligeable.

Le grand couturier a à lutter encore contre les plagiaires exotiques. Grâce à leurs agissements, les modes parisiennes sont portées quelquefois à l'étranger avant d'avoir été lancées chez nous. Ces exportateurs d'un nouveau genre emploient tous les moyens et se servent de véritables ruses pour connaître les toilettes attendues de la saison. Journallement nos couturiers ont à souffrir de mœurs fort regrettables ; l'ouvrière est soudoyée ; la première trahit ; les modèles sont enlevés à la suite de mille machinations plus ingénieuses les unes que les autres. Certains exportateurs ne reculent devant aucune indélicatesse. Il serait fort long

pante ; mais attendu que cette indication est vague et imprécise ; qu'elle ne constitue pas une critique saisissable, de telle sorte qu'on serait tenté de penser que la cause unique de ce litige réside dans cette circonstance que le manteau souhaité avait dû cesser de plaire quelques heures après que la livraison en avait été faite.....

Par ces motifs, « condamne la dame de V... etc... » *La Loi*, n° du 1^{er} avril 1913.

d'énumérer toutes les combinaisons mises en œuvre pour surprendre les secrets des rois de la couture. Certaines sont inouïes et tiennent du roman et du théâtre ; on use d'artifices, de l'escamotage, du déguisement. Les maisons secondaires de Paris, les maisons étrangères, notamment les firmes américaines, les grands magasins même, dit-on, s'emparent des copies ainsi obtenues, et en retirent un bénéfice immédiat au détriment des grandes maisons de couture. En face de ce danger, onze grands couturiers du quartier de l'Opéra ont cherché un terrain d'entente pour sauvegarder leur monopole mondial, qui serait gravement compromis, si les entreprises audacieuses que nous signalons allaient se continuant. Le Syndicat de la couture s'occupe activement de mettre fin à cet état de choses.

Pour sa réclame, le grand couturier fait aussi de gros sacrifices. Ce n'est pas seulement une concurrence farouche qui existe entre les grands faiseurs, mais une lutte sans merci. Les incidents de la jupe culotte en ont donné une preuve. Une rivalité aiguë les pousse à découvrir ce qui doit être le triomphe exclusif de la saison. Une fois les modèles créés, chacun veut imposer le sien. Le succès tient surtout à une réclame intense, et le grand couturier met tout en œuvre pour sortir vainqueur de la compétition. Sa réputation et l'avenir de sa maison sont perpétuellement en jeu.

La maison de couture s'assure les faveurs des

principaux journaux de modes, qui sillonnent le monde élégant ; bien entendu à prix d'argent. Il est des critiques de l'élégance féminine, comme il est des critiques de théâtre et d'art. Le grand couturier recherche leurs bonnes grâces et paie les articles flatteurs.

Il répand dans les illustrés de tous les pays et dans les quotidiens les photographies de ses mannequins avec au bas quelques lignes élogieuses et discrètes sur sa maison. Il collabore lui-même à de riches publications, dans la coulisse, et indique à son profit, les mouvements et le ton de la mode.

A côté de cette réclame par la presse et la publicité, il est une autre réclame qui coûte fort cher au couturier, c'est la réclame vivante. Ses mannequins vont aux courses, où s'éveille la mode, faire admirer la magnificence et le bon goût des costumes qui viennent de naître. C'est l'essai. Il faut tâter l'opinion du haut monde des tribunes. Le grand couturier demeure en relation étroite avec les théâtres courus et les écrivains en renom. Il habille presque gratuitement les interprètes des pièces nouvelles. En revanche les comptes rendus, les affiches, les programmes de l'œuvre représentée, disent son nom. Il est un des collaborateurs du succès ; il a ses applaudissements. Le monde ultra-élégant des premières apprécie sa maîtrise et son art. Enfin il fait des réductions de 60 % à un grand nombre de femmes élégantes connues et imitées, actrices et cantatrices, divettes d'opérette et de re-

vue, vedettes de music-halls et même demi-mondaines en vogue. En retour il se réserve le droit de faire autour d'elles un peu de réclame, réclame qui doit assurer plus que tout autre la victoire du vêtement lancé et tourner à son intérêt personnel.

SECTION II

LES OUVRIÈRES DE LA GRANDE COUTURE ET DE LA MODE

Exploitation générale de la femme. — Salaires des diverses ouvrières de la grande couture. — Le travail à domicile. — La durée de la journée. — L'hygiène et la sécurité. — La législation et les œuvres de charité.

Après avoir vécu au milieu des splendeurs de la grande couture, il est juste de tourner nos regards vers celles qui les confectionnent. Nous les avons énumérées et nous avons très sommairement décrit l'emploi de chacune dans l'entreprise. Examinons maintenant la condition et l'existence qui leur sont faites.

Des économistes de toutes les écoles, des écrivains de tous les milieux, des hommes politiques de tous les partis ont dépeint le sort pénible de l'ouvrière de la mode. Nous pouvons l'affirmer avant tout chiffre : Le prolétariat de l'aiguille est un des plus durs et des plus épuisants. L'exploitation de la femme qui coud ne connaît guère de

limite. Jules Simon (1), le comte d'Haussonville (2), MM. Charles Benoist (3), Bonnefoy, Godart, l'abbé Mény, et tant d'autres que nous regrettons de ne pouvoir citer, ont plaidé éloquemment la cause de l'ouvrière du vêtement. MM. Léon Bourgeois, à la tribune du Parlement, Georges Clemenceau (4) et de Mun dans une très belle campagne de presse, ont dévoilé au grand jour toute une misère qui veut se cacher sous de la coquetterie et des sourires. Encore tout récemment à la séance de la Chambre des députés du 13 novembre 1913, M. Jean Lerolle dénonçait, aux applaudissements de tous, cette situation des ouvrières de la couture comme « un scandale indigne d'une nation civilisée ». Après lui, M. Durafour, le Ministre du Travail et bien d'autres faisaient des tableaux infiniment tristes de ce labeur féminin.

La condition des ouvrières de l'aiguille existe aussi précaire partout où se sont développés le grand essor commercial et la grande vie industrielle. En Angleterre, les salaires de famine des ouvrières du vêtement ont ému les pouvoirs publics et donné naissance à des dévouements privés. On connaît la chanson de la chemise de Thomas Hood,

(1) *L'Ouvrière* (1861).

(2) Voir notamment : *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1892.

(3) *Les ouvrières de l'aiguille à Paris*.

(4) Voir *Le Grand Pan*.

qui évoque tragiquement l'existence des prolétaires de l'aiguille....

O hommes, qui avez des sœurs chéries,
O hommes, qui avez mères et femmes,
Ce n'est pas de la toile que vous usez,
Mais la vie de créatures humaines.

Couds, couds, couds toujours
Dans la pauvreté, la faim et la hâte,
Tu couds avec un fil double
Un linceul en même temps qu'une chemise.....

Sous l'exagération poétique, il n'est rien de plus vrai.

En Australasie, en Belgique, en Allemagne, comme en France et en Angleterre, des plaintes se sont élevées contre le « Sweating System ». L'opinion unanimement a flétri ce régime du pressurage.

En Allemagne, un effort considérable a été fait en faveur de ces déshéritées. Mlle Behm a pris l'initiative d'un mouvement de protestation. On a voté des mesures légales de protection de l'ouvrière.

En Angleterre, Mme Sidney Webb s'est préoccupée spécialement de ces questions urgentes et a demandé aide pour les malheureuses ouvrières. Grâce surtout à l'intervention de M. Lloyd George, une législation sociale très vaste et très hardie est venue en Angleterre apporter quelques remèdes à leurs maux.

Nos législateurs sont prêts à faire pareille œuvre d'humanité.

Nous savons que l'on peut nous faire le reproche de ne point séparer les ouvrières de l'atelier des

ouvrières à domicile. Mais nous pensons qu'il faut regarder pour l'instant la question de plus haut, sans particularités et sans nuances, et les comprendre toutes dans une même sollicitude et une même sympathie. Des fatigues et des souffrances sont le lot de toutes les ouvrières de l'aiguille. Nous verrons plus tard les différences qu'il faudra faire entre elles. Si les orateurs français dans la séance, à laquelle nous faisons allusion, parlaient sur la modification des titres 3 et 5 du livre premier du Code du travail, concernant les ouvrières à domicile, leur pensée pouvait s'étendre à tout le prolétariat féminin. Les socialistes ont essayé, à plusieurs reprises, de réunir les ouvrières à domicile et les ouvrières en ateliers dans les mêmes bienfaits des lois sociales. S'il est vrai qu'en définitive le travail à domicile doit être condamné comme la cause mère des ruines les plus grandes et des pires douleurs, s'il est vrai que les lois votées protègent plutôt le travail à l'atelier, on peut dire que ces lois sont trop souvent fort mal appliquées et on peut dire encore qu'il est des maux cruels subis par les ouvrières des ateliers, qui sont ignorés des autres. La vérité est que le sort de toutes les ouvrières est digne d'attirer l'attention à un degré presque identique, parce que la salariée dans n'importe quel commerce et dans n'importe quelle industrie a été odieusement exploitée. En plus de la concurrence patronale qui cherche par tous les moyens à réduire le prix de revient des objets fabriqués, la femme est aux prises avec la concu-

rencé ouvrière, parce qu'une foule énorme de femmes demande à gagner du pain.

L'observation des faits le prouve. Il existe une multitude de métiers qui emploie des travailleuses. Dans la presque totalité de ces métiers on paie à l'ouvrière des salaires de misère. L'Office du travail a enquêté ces derniers mois sur le travail à domicile dans l'industrie de la lingerie et de la fleur artificielle.

Pour la lingerie gagnent 200 francs au plus par an 72 % d'ouvrières dans l'Allier ; 53 % dans le Cher ; 52 % dans le Loir-et-Cher ; 43 % dans la Meurthe-et-Moselle ; 37 % dans l'Indre. Des ouvrières gagnent moins de 100 francs par an. L'Office du travail conclut : « Suivant les témoignages des ouvrières souvent confirmés par ceux des employeurs, le métier de lingère à domicile ne permet pas ou permet à peine de vivre aux ouvrières qui l'exercent. »

Pour la petite fleur artificielle, le niveau de la rétribution est dérisoire. Un quart des ouvrières gagne au maximum 1 franc par jour (ce gain encore n'est-il pas net) ; la moitié gagne de 1 fr. 05 à 2 francs par jour, 32 % ne pourraient vivre sans recevoir des secours de l'assistance publique.

Pour la rose, spécialité qui donne un des meilleurs salaires, 1/5 des ouvrières gagne de 3 à 5 fr., 1/3 de 1 à 2 francs. Il faut ensuite tenir compte du chômage. Les fleuristes de Paris qui ont du travail toute l'année, sont dans la proportion de 22 %.

Le chômage proprement dit atteint 65 % des ouvrières.

Les ouvrières en chapelets (enquête de 1912), touchent des salaires tels qu'ils ne peuvent assurer la vie matérielle. Sur 400 femmes, 100 ne gagnent pas plus de 0 fr. 30 par jour ; 250 gagnent 0 fr. 40 ; 50 gagnent de 0 fr. 50 à 0 fr. 60. M. Fagnot a établi que sur 200 filles, 50 reçoivent 0 fr. 30, 120 reçoivent 0 fr. 40 et 30 0 fr. 60. Voici une remarque désolante de l'honorable enquêteur : « Les ouvrières pour s'éclairer pendant les longues veillées d'hiver, font usage de petits luminaires qui leur fatiguent la vue. Si elles employaient un appareil d'éclairage plus perfectionné, elles ne parviendraient pas à récupérer les frais d'éclairage. » Ajoutons que la durée de la journée de travail est de 10 à 14 heures, non compris les soins du ménage.

Pour les ouvrières en rubans, en passementeries, en casquettes, on n'obtient pas des chiffres sensiblement plus élevés.

Voilà quelques précisions qui se passent de commentaires et qui jettent un jour singulier sur la rémunération du travail des femmes en général. Nous ne multiplierons pas les exemples. En le faisant nous franchirions les limites de notre sujet et devant nous s'étendrait un horizon sans fin.

Comme conclusion, nous lisons dans une enquête du Ministère du Travail (interrogatoires) : « Ainsi, montant des fleurs, ourlant des draps à jour, bro-

dant des couronnes et des chiffres, garnissant de dentelles de belles lingerie, ces femmes et ces jeunes filles marchent vers la mort à quoi les a condamnés notre civilisation humanitaire et sensible. »

A dessein nous avons regardé au plus lamentable du prolétariat féminin pour moraliser en quelque sorte le débat, pour montrer l'horreur du « Sweating System » et la profondeur de l'exploitation de la salariée. Les chiffres donnés pourront en outre tout à l'heure servir de points de comparaison.

*
**

Nous devons envisager la question des ouvrières sous trois aspects : 1° le salaire ; 2° la durée du travail ; 3° l'hygiène. Ces trois aspects ne sont pas importants au même titre. Le salaire est de beaucoup l'élément dominant. De lui dépend la misère ou l'aisance et en dernière analyse, le mal ou le bien. M. de Mun écrivait avec raison : « Le nœud de la question est dans l'insuffisance du salaire générateur de toutes les souffrances. »

Quels sont les salaires des ouvrières de la grande couture ?

MM. le comte d'Haussonville et Charles Benoist, sont de ceux qui ont étudié le plus minutieusement le travail des femmes à Paris. Indiquons rapidement leurs observations.

M. d'Haussonville a établi que le salaire était des plus variables. Il a montré que certaines brodeuses

peuvent arriver à recevoir un salaire assez élevé 5 à 6 francs par jour. Il a fait remarquer aussitôt : « C'est l'exception, la très rare exception. » Il a enregistré ensuite des salaires d'environ 4 francs pour d'autres professions. Pour les ouvrières qui nous intéressent et qui sont le plus grand nombre (modistes, couturières, mécaniciennes ordinaires, etc...), il a évalué à 3 francs le salaire moyen. Il a été amené à conclure : « Paris recèle des misères féminines auxquelles il n'y a malheureusement pas, à ma connaissance du moins, de remède économique. »

M. Charles Benoist a indiqué « qu'à Paris, dans les meilleures maisons, ou les mortes saisons sont relativement courtes, la meilleure ouvrière de l'aiguille ne peut guère gagner plus de 1.350 francs par an, soit comme salaire réel 3 fr. 70 par jour. Mais ce n'est pas une moyenne, c'est un maximum. » Pour des ouvrières qui sont fort nombreuses, il a cité des gains de 1 franc, 1 fr. 25, 1 fr. 50 par journée, des gains annuels de 250 à 350 francs par an, à cause de la morte saison. Pour la petite main en confection, il a constaté des salaires de 375 fr. par an, pour la brodeuse 12 francs par semaine avec maximum de 700 à 800 francs par an.

Les constatations de M. d'Haussonville et Charles Benoist, datent de 1892 et 1894. Depuis 20 ans les choses ont-elles bien changé ?

Nous avons fait nous-même une enquête réduite aux salariées de la grande couture, à ces ouvrières

du luxe véritablement féminin, puisque c'est lui qui nous a conduit à elles.

Il y a des privilégiées dans la grande couture. Ce sont les premières. Leur gain est très élastique. Il dépend du succès des modèles créés et de l'adresse pour les essayages. Des premières, qui joignent à l'habileté de main un véritable goût artistique, gagnent des sommes relativement considérables. Quelques-unes font dans les journaux la critique de la mode et leur collaboration est grassement payée. Dans la grande maison de couture leur salaire peut atteindre 1.500 francs par mois. Il peut descendre à 300 francs ; la moyenne est de 500 à 800 francs. Les premières sont nourries à midi. En général, après un essai de quelques mois, elles se lient à leur maison par un contrat. En fait, on ne peut guère considérer la première comme une ouvrière. Elle occupe une fonction qui ressemble assez à celle d'ingénieur dans l'industrie.

Les vendeuses également arrivent à toucher des sommes fort présentables. La distinction de leurs manières et leur amabilité auprès des clientes sont fort appréciées des patrons. Ordinairement elles ont un salaire fixe et un tant sur les ventes, avec table à midi. Elles peuvent gagner de 500 à 1.000 fr. par mois. Elles émergent aussi au-dessus des ouvrières qui les considèrent, non comme des leurs, mais comme des supérieures, comme une émanation du patronat.

Les mannequins gagnent de 150 à 250 francs par

mois. Le salaire habituel est de 175 francs (nourries à midi).

Les secondes sont payées tantôt au mois, tantôt à la journée et dans ce dernier cas elles sont à l'heure. Au mois, elles touchent de 150 à 250 francs. A la journée, elles gagnent de 6 à 8 fr., soit 0 fr. 60 à 0 fr. 80 l'heure. Elles sont également nourries à midi.

Les premières mains en confection sont généralement payées à la journée au taux de 0 fr. 50 à 0 fr. 65 l'heure, la journée étant habituellement de 10 heures. Leur salaire mensuel maximum est de 180 à 200 francs; le salaire moyen de 150 à 160 francs ; par an 1.800 francs environ.

Le salaire de l'apprêteuse (0 fr. 60 à 0 fr. 70 l'heure) et celui de la mécanicienne (0 fr. 50 à 0 fr. 60) se rapprochent de celui des premières mains.

Les secondes mains gagnent de 0 fr. 30 à 0 fr. 40 l'heure, de 3 à 4 francs par jour, aux environs de 100 francs par mois et de 1.200 francs par an.

Les petites mains reçoivent de 0 fr. 15 à 0 fr. 30 l'heure ; dans l'année leur gain moyen est de 500 à 600 francs.

Enfin les apprenties touchent un franc par jour, 300 francs par an environ. Une apprentie débute à 13 ou 14 ans et demeure apprentie 18 mois.

On en fait la remarque immédiate ; il est payé dans la grande couture des sommes vraiment élevées et des salaires de famine. Les premières, les

vendeuses ont de gros appointements. Elles sont parvenues à de brillantes situations, les unes par leur talent, leur bon goût, les autres par leur élégance, leur bonne grâce ou l'intrigue. Elles sont les collaboratrices immédiates du grand couturier. Elles ne sont plus comptées dans la catégorie ordinaire des salariées ; dans les salons et dans les ateliers elles représentent l'autorité. Elles sont, d'ailleurs, en nombre infiniment restreint.

Ce qui est payé à Paris par les grands couturiers, ce sont les dehors extérieurs, la séduction qu'exerce la première, le charme de la vendeuse, et un peu la beauté et l'harmonie du mannequin. Mais le travail par lui-même ne reçoit pas sa légitime rétribution. La raison nous l'avons déjà dite. Les femmes qui sont dans la nécessité de travailler forment une masse innombrable, les femmes qui savent enjôler une clientèle aussi capricieuse et aussi difficile sont bien peu.

Si nous généralisons, nous pouvons dire que dans la grande couture l'immense majorité des ouvrières, des bonnes ouvrières, arrive à gagner un salaire journalier maximum de 4 francs à 4 fr. 50, un salaire annuel maximum de 1.200 à 1.400 francs, au prix d'un labeur épuisant. Et nous ne parlons pas de l'autre minorité, mais minorité importante, petites mains en confection et apprenties, dont le gain moyen, 1 et 2 francs par jour ne peut même pas satisfaire le besoin de manger. Les chiffres de MM. Charles Benoist et d'Haussonville ne sont pas

dépassés. Nous devons même tenir compte de 1892 à 1913 de la différence de puissance d'acquisition de la monnaie.

A tout cela, il faut ajouter la cherté de la vie à Paris, le chômage (quoiqu'on doive reconnaître que dans la bonne maison il est réduit au minimum), l'usage des retenues infligées aux ouvrières pour les légères infractions, comme la rentrée en retard. Ce système des amendes et des déductions de salaire est également employé en Angleterre (*truck-system*). Il est à croire qu'il y sera supprimé à brève échéance. Un projet de loi en ce sens va être déposé. C'est à un comité présidé par Miss Gertrude Tuchwell, nièce de feu Sir Charles Dilke, que revient l'honneur d'avoir mis le législateur en garde. Ce comité a signalé des cas où le salaire, déjà si maigre de la femme, se trouvait *invariablement* réduit de moitié. Il faut espérer qu'en France on mettra également fin à cette répugnante forme d'exploitation qui cache quelquefois un vol déguisé, contre lequel la femme est sans défense.

Voilà un aperçu des salaires chez le grand couturier. Mais ce dernier dans ses ateliers emploie des marchandises déjà à demi confectionnées en dehors de chez lui. Il s'entend parfois avec des entrepreneurs de travaux à domicile qui lui livrent tout préparés les menus objets dont il use, pièces de dessous, tirants, rubans, nœuds, passementeries, petits ornements, ouvrages d'usage courant. Il arrive quelquefois aussi que le grand couturier

donne à faire à domicile certaines spécialités, n'ayant pas, par exemple, chez lui des brodeuses, des lingères, des fleuristes, etc... Dans un coup de feu, en pleine saison, il confie à des ouvrières travaillant chez elles, des jupes, des corsages à coudre, des pièces à finir, etc..., ne pouvant pour quelques jours seulement augmenter le nombre des ouvrières de ses ateliers. Ce travail supplémentaire effectué à domicile est encore moins rétribué que l'autre et c'est à grand peine que la femme qui s'y livre réalise à la fin de la journée un bénéfice maximum de 1 fr. 75 à 2 francs.

La Ligue Française contre le Sweating System, a donné des chiffres qui paraissent invraisemblables, mais qui malheureusement, ont été rigoureusement contrôlés. Le col brodé se paie 1 fr. 40, et cette pièce demande 37 heures de travail ! La confection des mouchoirs de batiste se paie 0 fr. 15 la douzaine ; la façon des petits bouquets de fleurs artificielles pour enjoliver les toilettes se paie 0 fr. 04 la grosse de douze douzaines, la façon du corps de jupe 0 fr. 60 à 0 fr. 70.

Ce sont des prix qui provoquent l'indignation. D'autres sont encore plus stupéfiants et puisque nous effleurons une question des plus passionnantes du monde ouvrier féminin, on nous permettra de les citer dans une parenthèse, et de quitter un instant la grande couture, car on ne mettra jamais assez en lumière les salaires de famine des ouvrières de l'aiguille. Nous empruntons les rensei-

gnements suivants à Mme de Maguerie, secrétaire de l'Office français du travail à domicile. Ce sont donc des renseignements officiels :

Une entrepreneuse du faubourg Saint-Antoine, paie 0 fr. 90 la douzaine de pantalons shirting ; une autre offre 0 fr. 35 la pièce pour tabliers à poches et brodés. Il semble qu'il est impossible de descendre plus bas. Cependant, une sous-entrepreneuse trouve le moyen de gagner de l'argent là-dessus. Elle prend l'affaire à son compte et donne 0 fr. 25 pour le tablier. La différence est son bénéfice, réalisant sur des salaires infimes un prélèvement de 37 %. Une maison de Ménilmontant paie la douzaine de jupons 1 fr. 50. La façon d'une robe mousseline avec plis à faire et dentelle à coudre est payée de 0 fr. 40 à 0 fr. 50. Un corsage lingerie avec 71 plis est fabriqué moyennant 3 sous. Un grand magasin de Paris vend 14 francs des tabliers qui lui ont coûté 0 fr. 55 de façon. Des corsages de silésienne paraissent vendus à un bon marché incompréhensible. L'ouvrière qui les a livrés a touché deux sous par corsage !

Dans une enquête sur les ouvrières à domicile du vêtement, le Ministre du Travail donnait cette conclusion : « Pour 217 ouvrières on a pu établir, grâce aux indications fournies sur la durée de la journée de travail et son produit en saison, le montant du gain horaire : la moitié de ces ouvrières gagne moins de 0 fr. 16 et 85 % moins de 0 fr. 26 à Paris. »

Les salaires que nous venons de mentionner concernant la grosse majorité des ouvrières des ateliers de la grande couture et toutes les ouvrières à domicile du vêtement, évoquent à divers degrés la faim, le logis sans feu, la peur du lendemain. Quelques-uns descendent au-dessous de ce qui est nécessaire pour assurer la subsistance de la femme.

Nous nous garderons de faire dans le détail, le tableau de la misère propre aux divers groupes de salariées. Mais nous pouvons distinguer maintenant la misère de l'ouvrière de l'atelier, de la misère de l'ouvrière à domicile, ce que nous n'avons pas voulu faire au début de ce chapitre. La première descend chaque matin des quartiers populeux et de sa chambre délabrée vers l'atelier du grand couturier ou un labeur des plus pénibles la courbe de longues heures sur la table de bois. A midi, dans les promiscuités de toutes sortes, elle prend dans de louches petits restaurants le plus lamentable des repas, et à la nuit elle remonte chez elle, laissant à la porte toute sa gaieté, après avoir vécu, petite fée de la mode, au milieu d'une souveraine élégance. Misère plus aiguë encore celle de l'ouvrière à domicile qui, dans une mansarde sans air et sans lumière, se penche sur son ouvrage jusqu'à l'épuisement, sans aucun moment de joie.

A cette heure la lutte est surtout engagée contre le travail à domicile, car l'exploitation des femmes qui s'y livrent ne rencontre aucun obstacle puisqu'elles se font une concurrence sans merci, puis-

qu'elles sont sans organisation, sans syndicat, sans protection de la loi. Voici l'opinion de Mme de Maguerie sur le travail à domicile : « Tel qu'il est pratiqué dans les grands centres, il est la négation même de la vie de famille. Il favorise l'exploitation et par conséquent la misère, la maladie, l'immoralité, l'ignorance. Il faut avoir vu les taudis habités par ces malheureuses ouvrières soi-disant libres et qu'on croit paisiblement occupées à surveiller d'un œil leur machine à coudre et de l'autre leur pot-au-feu. La vérité est que l'atelier familial est une fiction et que cette fiction est cause d'une division infinitésimale des salaires. La vérité est que le travail à domicile est cause de l'ignorance technique de milliers de femmes, qui, se croyant aptes à tout faire, ne savent rien faire... En tous cas, nous n'oublierons pas que le but à atteindre, est d'arracher la mère de famille à l'inique et formidable misère du travail à domicile. »

Après M. le docteur Toulouse, on peut considérer la misère comme une véritable maladie, au même titre que la tuberculose. Elle est engendrée ou par un chômage prolongé, ou par une longue maladie, ou par l'alcoolisme. Pour les ouvrières qui nous occupent, la misère est engendrée presque uniquement par l'insuffisance du salaire. La misère cause à son tour le célibat (1), la dépopulation, la pros-

(1) M^{me} HUDRY-MENOS, dans son ouvrage *La Femme*, signale que dans les grands magasins, les employées sont célibataires pour la plupart. Au Louvre, la moyenne serait de 55 %.

titution. Il paraît incontestable que la guérison de cette maladie est dans l'augmentation du salaire et pas ailleurs. C'est lui qui fera régner la sécurité et l'hygiène. Si on donne à l'ouvrière un gain suffisant, indirectement on supprimera son surmenage chez elle où à son retour de l'atelier, indirectement on la conduira à avoir un intérieur propre et salubre, à mener une vie honnête. Cette vérité est apparue avec tant de force que nos lois ouvrières tendent en ce moment à ce but presque unique : améliorer le salaire, imposer un salaire minimum. Nous pensons que nos législateurs sont dans la bonne voie et qu'ils usent de la seule arme qui soit capable de donner une victoire décisive, et cela à la différence des législateurs américains qui ne se préoccupent guère, bien à tort pour nous, que des conditions sanitaires du travail.

*
**

Pour la durée du travail journalier M. Charles Benoist a relevé en 1890, dans un cahier d'heures d'un des principaux ateliers parisiens des journées de 12, de 13, de 14, de 16, et de 19 heures et demie. Pour les petits salaires, il a relevé des journées nombreuses de 14 et 15 heures. M. de Mun a constaté le cas d'une journée de 28 heures. Ces abus et d'autres de toutes sortes entraînèrent enfin le vote de la loi du 2 novembre 1892.

Il est utile de faire remarquer que le Parlement

avait été saisi dès la fin de 1879, par M. Nadaud, d'une part, par M. Villain et plusieurs de ses collègues d'autres part, de propositions tendant à la réduction des heures de travail et à l'interdiction du travail de nuit pour les femmes. Pour adopter ces mesures de protection, le Parlement devait admettre le principe de l'intervention de l'Etat dans les rapports du travail et du capital. Cette question délicate, discutée pendant des années, est la principale cause de la lenteur du législateur. Il serait superflu d'étudier ici cette loi du 2 novembre 1892 et ses travaux préparatoires (1). Il nous suffit de savoir que cette loi édicte que les enfants de l'un et l'autre sexe, âgés de moins de seize ans, ne peuvent être employés à un travail effectif de plus de 10 heures par jour ; que les ouvrières de 16 à 18 ans, ne peuvent être employées à un travail effectif de plus de 60 heures par semaine, sans que le travail journalier puisse excéder 11 heures ; que les filles au-dessus de 18 ans et les femmes ne peuvent être employées à un travail effectif de plus de 11 heures par jour. Cette loi prohibe encore

(1) De nombreux ouvrages, ont été publiés sur les matières régies par cette importante loi. Les principaux auxquels nous renvoyons sont : LAGRESILLÉ : *Commentaires* ; BLONDEL : *Le Travail des femmes et des enfants dans les manufactures* ; BOUTQUET : *Le Travail des enfants et filles mineures dans l'industrie* ; DUVAL-ARNOULT : *Essai sur la législation française du travail des enfants* ; RAOUL JAY : *Du travail des enfants et filles mineures dans l'industrie*, etc...

dans son article 4, le travail de nuit pour les enfants âgés de moins de 18 ans, les filles mineures et les femmes, et impose un repos hebdomadaire. « Mais, avait fait remarquer dans un de ses rapports, M. Waddington, nous devons aussi nous demander s'il est possible de substituer sans transition au régime de liberté abusive, mais absolue d'aujourd'hui un système d'interdiction générale. Ne faut-il pas tenir compte de la situation exceptionnelle des industries que nous visons et qui sont concentrées dans les villes, notamment à Paris ? Supprimer d'une façon absolue les veillées, ce serait porter atteinte à la prospérité de plusieurs branches de cette industrie de Paris qui fournit un si fort élément à notre commerce d'exportation. »

M. Waddington faisait surtout allusion à l'industrie du vêtement et à la grande couture. Et la loi de 1892 a, en effet, admis des exceptions et des dérogations : 1° Exception temporaire limitée en ce que : a) elle ne s'applique qu'aux femmes et filles âgées de plus de 18 ans ; b) la durée totale de la journée de travail ne peut dépasser 12 heures ; c) cette faculté n'est accordée qu'à certaines époques de l'année et pendant une période continue ou non qui ne pourra dépasser 60 jours.

2° Une dérogation permanente pour certaines industries au profit des enfants même au-dessous de 18 ans et des femmes de tout âge. Mais le travail ne peut en aucune façon dépasser sept heures par 24 heures.

3° Une dérogation temporaire pour certaines industries sans limiter la durée du travail journalier qui reste établie par l'article 3 de la loi.

4° Une exception temporaire s'appliquant à toutes les industries en cas de chômage résultant d'une interruption, accident ou force majeure.

Un règlement d'administration publique par trop tolérant est venu ensuite non développer la loi, mais annihiler les bons effets qu'elle pouvait avoir, de telle sorte que le travail de nuit, ce mangeur d'enfants, suivant la forte expression d'un ouvrier qui déposa devant la commission parlementaire, à peine supprimé, était rendu à nouveau aux exploiters, entouré seulement de légères restrictions et de quelques formalités.

Des lois et décrets ont complété la loi organique du 2 novembre 1892 : décret du 13 mai 1893, décret du 15 juillet 1893. Ce dernier décret décide notamment que dans les industries qui intéressent notre sujet, confections, couture, lingerie pour femmes en décembre et avril, confections en fourrures en novembre et décembre, confections de chapeaux pour femmes en février et mars, fleurs artificielles en février et mars, joailleries en décembre et janvier, plumes de parures du 16 août au 15 octobre etc....., les femmes et les filles, âgées de plus de 18 ans pourront être employées jusqu'à 11 heures du soir sans, qu'en aucun cas, la durée du travail effectif puisse dépasser 12 heures par 24 heures. Ce décret décide encore que les industries ci-après : confection, couture

et lingerie pour femmes, pour une durée de 30 jours; fleurs artificielles pour une durée de 30 jours; confection des fourrures pour 30 jours; extraction du parfum des fleurs pour 90 jours; plumes de parure pour 30 jours, etc..., sont autorisées pour les temps ci-dessus fixés à déroger aux dispositions relatives au travail de nuit, sans que le travail effectif de nuit puisse dépasser 10 heures par 24 heures. Un décret du 26 juillet 1895 a modifié quelques détails des dispositions précédentes.

Nous devons mentionner encore, à titre simplement documentaire, dans cette nombreuse législation du travail des femmes et des enfants, qui touche à l'industrie du luxe féminin, le décret du 1^{er} juillet 1899, la circulaire du 21 octobre 1899, celle du 5 novembre 1899, la loi du 29 décembre 1900, le décret du 4 juillet 1902, celui du 14 août 1903, celui du 23 novembre 1904, la loi du 13 juillet 1906 sur le repos hebdomadaire, les nombreuses circulaires qui y font suite, le décret du 24 août 1906, celui du 13 juillet 1907, celui du 14 août 1907, celui du 16 mars 1908, la loi du 15 juillet 1908, relative à la ratification de la Convention Internationale de Berne du 26 septembre 1906, sur le travail de nuit des femmes dans l'industrie. Cette convention de Berne édicte des règles moins strictes à divers égards que la loi du 2 novembre 1892. Comme dans cette loi, ainsi que l'indiquait, d'ailleurs, M. Touron dans son rapport au Sénat, les portes ouvertes à toute une série de dérogations et voire d'exceptions, y sont nombreuses.

Citons encore la loi du 30 avril 1909, le décret du 17 février 1910, celui du 13 septembre 1910, la loi du 22 décembre 1911, relative à la mise en vigueur de la convention de Berne et qui modifie légèrement la loi de 1892. Notamment elle abaisse de 11 heures à 10 heures du soir la limite des veillées pour les femmes majeures de 18 ans. Elle substitue à la formalité de l'autorisation préalable de l'inspecteur du travail, celle du simple préavis donné par le chef d'entreprise. Il faut remarquer que le Conseil d'Etat avait toujours estimé qu'un préavis suffisait. Elle supprime les dérogations permanentes, etc... Clôtureons en nommant les décrets du 9 août 1912 et celui du 29 avril 1913.

Cette législation, quoique bien timide et bien imparfaite, sur la durée du travail des femmes a mis un terme aux abus les plus révoltants. Nous reconnaissons avec plaisir que dans les ateliers de la grande couture les abus ont été et sont moindres que dans certaines autres industries, quoique le labeur demandé au personnel soit considérable. La loi de 1892 y a été appliquée assez régulièrement. La journée est de 10 heures. En période de calme, à la morte saison, elle est diminuée d'une ou deux heures. Quand les commandes affluent et que la saison bat son plein la journée se prolonge d'une ou deux heures après préavis à l'inspection du travail. Il est cependant des époques où on demande aux ouvrières de l'aiguille un labeur véritablement excessif. C'est ainsi qu'au moment de certaines cé-

rémonies mondaines, à la veille du Grand Prix, par exemple, elles travaillent jusqu'à 30 heures, chiffre donné par le Ministre du travail.

Quant aux ouvrières qui sont à domicile au service de la grande couture et des entrepreneurs ou sous-entrepreneurs, la loi ne leur est point applicable. Nous avons dit que leur journée ne prenait fin souvent qu'à l'aube quand les yeux se troublent et que les forces ne sont plus capables d'assurer le va-et-vient de l'aiguille.

*
**

Notre siècle accorde beaucoup à l'hygiène. Les conditions, dans lesquelles les salariées accomplissent chaque jour leur travail ont préoccupé les législateurs de toutes les nations. En France, des lois et décrets répétés régissent ces matières. L'on peut dire que les femmes et les enfants, êtres plus délicats, guettés sans cesse par la maladie, ont acquis surtout et à juste titre la bienveillance de notre Parlement. Les ouvrières de l'aiguille doivent bénéficier plus que toutes les autres de lois fermes et vigoureuses, le séjour prolongé dans un atelier de couture étant infiniment plus nuisible à la santé que le travail dans les usines de la grande industrie. L'espace trop souvent restreint, l'aération la plupart du temps défectueuse ou viciée, les veillées dans un milieu malsain entraînent des conséquences désastreuses.

Ce que l'on appelle les ateliers mixtes, c'est-à-dire à la fois atelier et boutique ou salons de vente, présentent les plus gros abus. Les pièces les plus spacieuses, les plus aérées, sont réservées à la clientèle, et les ouvrières sont entassées dans des locaux reculés, privés d'air et de lumière. Cela se produit encore pour la grande couture.

Tout a été dit d'ailleurs sur l'insalubrité des ateliers et sur l'atmosphère déplorable qui règne chez l'immense majorité des ouvrières à domicile. On a, en France, réglementé le plus possible, à ce sujet, les diverses catégories de travail tant que cette réglementation ne violait pas certains principes, qu'on n'a pas osé faire fléchir. Les grandes lois de 1874, du 2 novembre 1892, du 15 juillet 1893, du 29 décembre 1900, du 28 décembre 1909, et des décrets spéciaux à telle ou telle industrie fort nombreux, sont venus imposer à tous les employeurs le respect de l'hygiène. L'inspection du travail a été chargée de veiller à l'exécution de ces lois et décrets.

Et nous jugeons utile, puisque l'occasion s'en présente, d'attirer l'attention sur cette inspection du travail. Les lois ouvrières ne seront que des lois sur le papier, tant qu'elles n'auront pas un service de contrôle réel. Or, à la différence de ce qui se passe en Australie et en Angleterre, l'inspection du travail en France paraît à la masse ouvrière être hésitante et fuir les responsabilités. Nous sommes loin de dire que ses fonctionnaires ne font pas leur

devoir. Nous reconnaissons le zèle de beaucoup d'entre eux. Nous nous faisons simplement l'écho de nombreuses plaintes entendues chez les ouvrières. Le monde qui travaille croit qu'il n'est pas protégé contre le capital et que l'inspection du travail sur laquelle il avait fondé beaucoup d'espoirs se complaît dans l'inertie et l'indulgence. Les doléances du prolétariat ont été souvent portées à la tribune du Parlement et les socialistes en conséquence ont demandé que le service de contrôle fût confié également aux délégués des syndicats.

Nous pensons dès lors que pour le plus grand bien de tous, il faudrait donner une activité plus grande à l'inspection du travail, augmenter le nombre des inspecteurs qui est insuffisant, toutes les demandes d'augmentation étant jusqu'ici régulièrement repoussées. Un contrôle effectif de tous les instants et quand il le faudrait, sans pitié, ferait disparaître des cerveaux des salariés cette pensée irritante que la société bourgeoise est l'alliée docile du capital et qu'elle ne se soucie point de faire appliquer, comme il le faudrait, les lois de protection ouvrière.

Il serait mal d'ailleurs pour les classes riches de s'en rapporter aux bienfaits toujours hypothétiques des lois. Sans laisser vagabonder l'imagination, l'on peut dire que les ouvrières de notre grande couture, qui sont au service de l'élégance mondiale, doivent être plus amèrement malheureuses que leurs camarades des usines et des industries moins glo-

rieuses. L'on dit aussi, dans le monde, que le luxe doit se racheter par la charité. M. Herriot a écrit : « Le luxe a son rôle dans la vie sociale ; il serait vain de vouloir l'écarter. Mais il ne peut avoir pour condition la misère. Il n'est pas une femme française, qui, renseignée par les faits, consente à favoriser pour se donner les moyens de plaire une odieuse exploitation de l'ouvrière (1). » Nous demanderons alors aux femmes généreuses de ne point oublier le sort misérable des petites ouvrières de la mode qui usent leur santé et leur vie à les revêtir d'enveloppes somptueuses. Qu'elles se souviennent que les splendeurs dont elles se recouvrent ont été confectionnées avec de la détresse. Il s'est créé à Paris des ligues pour secourir les salariées de l'aiguille, comme la ligue de Mimi-Pinson. Elles ne sont pas très florissantes. Les en rendre, ne serait-ce pas pour toutes les grandes coquettes et les belles élégantes le moyen de se faire pardonner le luxe et la richesse, en faisant en plus le plus beau geste et la meilleure œuvre qui soit ?

(1) *Les Annales*, 28 décembre 1913; *Le Progrès social*.

APPENDICE

Le vol. La kleptomanie. Le crime. La prostitution

L'amour du luxe a pris quelquefois chez la femme une telle puissance qu'il l'a jetée dans les pires aventures. La passion de la parure l'a conduite à des actes antisociaux.

Le respect de la propriété n'est pas un sentiment très profond chez la femme et ne produit chez elle qu'une timide répulsion organique. On l'a souvent constaté. Richet a observé qu'à la préfecture de police, les objets trouvés sont dans la presque unanimité des cas déposés par des hommes. Les femmes s'approprient aisément et sans remords ce qui appartient à un inconnu. Puisque ce sentiment du respect de la chose d'autrui est si fragile chez la femme, il devait nécessairement disparaître devant des désirs impérieux comme ceux du luxe. Beau-

coup de femmes ont commis des délits de vol pour ne point savoir triompher de tentations trop fortes.

Les criminalistes croient d'une façon certaine que la femme vole principalement pour satisfaire son instinct de luxe. Mme Tarnowsky prétend que beaucoup de voleuses russes volent uniquement pour se procurer des vêtements somptueux. Guillot et Rykère émettent l'opinion que le produit des vols des femmes se consomme en majeure partie en objets de toilette. Des faits viennent corroborer ces affirmations. Marie B... vola 1.000 francs qu'elle dépensa en objets de parure. Mme L... déroba les diamants de son amie et les conserva avec joie, sans se soucier du danger couru.

Nous avons longuement dit l'importance du vêtement et de la toilette dans la psychologie de la femme. Toute femme est Manon. Nous connaissons aussi sa nervosité, l'impressionnabilité de son tempérament, son manque d'énergie et la violence de ses convoitises. Malgré tout cela on répand à profusion autour d'elle les objets de parure, les riches ornements et les merveilles de la mode. Par suite le vol féminin est devenu un délit si fréquent que l'on ne s'en étonne presque plus. Une femme arrêtée pour avoir dérobé un objet de toilette est un spectacle aujourd'hui banal, dont le témoin ne s'émeut plus. Loin de nous la pensée de dire que la société fait sciemment de son mieux pour troubler le cerveau des femmes et pousser leurs mains à voler. La création des grands maga-

sins et des immenses bazars répond à des nécessités économiques. Mais il est certain que, depuis que ces grandes entreprises attirent les femmes au milieu de toutes les séductions, les délits de vol ont augmenté dans une proportion inquiétante. Le nombre illimité et la grâce des objets exposés, sans presque aucune surveillance, excitent les désirs de celle qui n'a point les ressources voulues pour acheter. Chaque jour le même désir est provoqué ; la femme, nous le savons, pense facilement que tout objet de luxe, si superflu soit-il, lui est nécessaire. Parfois, elle n'est point de force à toujours résister. Elle commet un délit par occasion, car elle n'est point une professionnelle du vol. Ce délit par occasion, le grand magasin en est un peu responsable, puisqu'on en remarque l'extrême rareté dans les petites boutiques.

Selon un inspecteur du « Bon Marché », sur 100 voleuses, 25 le sont de profession, 25 le sont par besoin, mais 50 le sont par occasion. Ces dernières appartiennent souvent à d'excellentes familles et ont des revenus. Elles n'ont pu se soustraire au démon de la tentation. M. Macé a calculé que dans les 30 principaux magasins de Paris, il se commettait 150 vols par jour. Il croit que 100.000 vols se commettent dans les départements. Il affirme que l'on rencontre une femme pauvre sur cent femmes à l'abri du besoin ; une ouvrière sur 100 femmes du monde ; justement parce que ces dernières vivant au milieu du luxe s'en sont fait

un besoin et cèdent plus facilement aux attaques des mauvais désirs. Le pire est que le premier vol en engendre presque toujours un second. Bientôt le délit contre la propriété devient une habitude, si la moralité de la voleuse par occasion est douteuse et si les tentations se renouvellent. Un certain nombre de femmes riches sont atteintes de cette véritable maladie, que l'on a nommée kleptomanie.

L'on a dit que le vol dans les grands magasins est chose beaucoup plus fréquente en France qu'à l'étranger. Les raisons en sont sans doute à l'amour très vif de la Française pour la parure, à la multiplicité des grands magasins à Paris et dans les départements et peut-être aussi au goût et à l'élégance des expositions qui rendent les objets plus désirables.

Le désir du luxe a poussé des femmes plus loin que le vol. Les plus dissolues, les plus sensuelles, les plus avides, sont allées jusqu'au crime. Les exemples sont innombrables. Il en est de célèbres. Messaline faisait condamner les plus riches citoyens pour se parer de leurs splendeurs. Fulvie ordonnait des tueries autant par cupidité que par haine : « On demandait à la femme D... qui avait aidé à tuer une veuve, pourquoi elle avait pris part à ce crime. Elle répondit : « Pour avoir de beaux chapeaux. » Mme D... poignarda le créancier de son mari lorsqu'il essaya de s'emparer d'un riche collier. Mme V... tua son amant parce que durant

leur liaison, il avait engagé ses bijoux. Gabrielle B... poussa E... à assassiner l'huissier B... pour s'emparer d'une grosse somme et d'objets précieux (1). »

Quelquefois l'amour jaloux de la femme pour son vêtement, qu'elle considère comme une propriété sacrée, a été la cause de crimes d'un genre un peu différent. Ainsi Mme T... s'était présentée chez la maîtresse de son mari, sans aucune intention criminelle ; mais quand elle reconnut sur elle son propre châle de noces, elle la massacra de coups. Mme T..., vitrioleuse de son mari, déclara que ce qui l'avait le plus blessée, c'était de voir la maîtresse de son mari, vêtue de ses propres vêtements.

Enfin, en sus de ces faits délictueux et criminels, le luxe est accusé fréquemment d'être cause pour partie d'une autre plaie sociale. Il est de banalité courante de dire que beaucoup de femmes sont devenues prostituées pour satisfaire des besoins de faste. Mais est-ce rigoureusement exact ?

C'est une chose fort difficile, celle de savoir si l'amour de la parure engendre parfois, à lui seul, la prostitution. La prostitution apparaît comme un phénomène analogue à la criminalité et la prostituée revêt souvent les mêmes caractères que la criminelle. Dès lors, des criminalistes ont étudié la

(1) Exemples cités par LOMBROSO et FERRERO dans *La Femme criminelle et la prostituée*.

prostitution de la même façon qu'ils ont étudié les attentats commis par les femmes contre la propriété ou les personnes; et on a publié des statistiques.

Au premier examen il semble bien que la prostitution a souvent la même raison d'être que le vol et le crime et que l'amour du luxe peut assurément conduire à la galanterie. On cite de nombreux exemples, notamment le cas d'une femme P... qui cessa d'être voleuse lorsqu'elle eut atteint par le prix de sa prostitution les objets qu'elle désirait. L'on croit facilement que bien des femmes se sont données pour entrer en possession d'un joyau ou d'un bel ornement, mais c'est surtout dans des romans que l'on a lu cela et l'image de Méphisto offrant des bijoux à Marguerite se présente naturellement à l'esprit.

Cependant il semble établi que la hantise du luxe, d'une façon générale, ne détermine pas la véritable prostitution. Elle provoque simplement certains abandons. Le docteur Félix Regnault cite dans son ouvrage : *L'évolution de la prostitution*, des chiffres apportés par le docteur Le Pileuf. Sur 582 prostituées, 162 le seraient devenues par manque de travail ou par misère ; 170 par paresse et besoin du plaisir ; 111 par désir de lucre. De nombreux auteurs apportent, après enquête, des résultats similaires. Ajoutons que, comme quelques voleuses de grands magasins sont kleptomanes, quelques prostituées sont nymphomanes ou érotoma-

nes. D'autres sont des dégénérées. Bref, en dernière analyse, en dehors de ces minorités infimes, le besoin seul paraît intervenir dans les débauches régulières de la femme. Le désir du luxe semble disparaître devant la nécessité de vivre et être absorbé en elle.

Néanmoins, nous croyons qu'il faut admettre que le luxe joue ici un rôle, comme il joue un rôle dans bien des domaines ; ici, un rôle presque impossible à préciser, mais qui n'est point négligeable. Le docteur Le Pileuf parle des prostituées par amour du plaisir et par désir du lucre. Le luxe n'est-il pas un plaisir réel pour la femme, plus profond souvent que le plaisir sexuel et le luxe n'est-il pas pour la femme la raison d'être de la richesse ?

Il est devenu un lieu commun de dire, que dans les grandes villes, à Paris notamment, où le luxe féminin triomphe avec tant d'éclat, des femmes cherchent à le conquérir par tous les moyens et ne savent pas reculer souvent devant un déshonneur.

A notre époque, tous ceux, qui s'occupent de cette lamentable chose qu'est la prostitution, notent l'influence indéniable du luxe, s'ils ne peuvent l'analyser dans ses détails et la mesurer avec des chiffres. Parent-Duchatelet, par exemple, a constaté que certaines jeunes filles sont tombées dans l'infamie pour se procurer sans peine des objets de prix et d'ornement, pour faire avantageusement parade de leurs charmes. M... se fit prostituée de propos délibéré dans l'unique but de gagner beau-

coup d'argent et de le dilapider en dépenses de luxe. On pourrait mentionner maints autres cas où la passion du luxe a été la cause première de la prostitution. Mais ce seraient toujours là des exceptions, puisqu'il demeure acquis que la misère est la grande pourvoyeuse de la prostitution.

On doit encore envisager le rôle du luxe dans la prostitution à un autre point de vue. En effet, si quelques femmes seulement se laissent entraîner à la vie galante par amour de l'ornement et par besoin de plaire, la presque unanimité des prostituées gaspillent en dépenses somptuaires les présents rémunérateurs qu'elles reçoivent.

Comme nous avons eu l'occasion de l'écrire, le luxe est de toute nécessité pour les courtisanes de toutes les sphères, quel que soit le motif qui les ait poussées à la galanterie. L'hétaïre grecque disait : « De l'or, des tuniques, des bijoux, des esclaves, voilà ce que ma condition et ma profession exigent. » Rien n'est changé dans le demi-monde et aujourd'hui toutes les prostituées doivent demander à leurs vêtements et à leurs atours le secret d'une inlassable séduction. Il n'y a en définitive qu'une vaste prostitution, procédant des mêmes mobiles, tendant aux mêmes fins, quoiqu'une prostitution particulière semble correspondre, s'adapter à chaque milieu, à chaque couche sociale. Haute prostitution, prostitution moyenne ou misérable, elles ne diffèrent que par les signes extérieurs, et le luxe dans chacune s'est imposé au même titre et

pour les mêmes raisons. Bien entendu, ce luxe varie dans ses manifestations suivant les fréquentations, les clients et le rang de la demi-mondaine, mais la même force l'anime.

L'élégance de l'habillement et du logis, l'extravagance de la vie, les gaspillages ruineux, les aventures, etc..., entourent de réclame les grandes vedettes de la prostitution. Tous ces attraits sont indispensables pour assurer la continuité des revenus. Tout en bas de l'échelle de la prostitution, les filles doivent également sacrifier la presque totalité de leur gain à leur maigre parure. Lombroso a écrit : « On voit chaque jour des demi-mondaines, qui, à l'aide d'un certain esprit, d'un certain degré d'intelligence, sont arrivées à se procurer de grands revenus, gaspiller des sommes énormes en dépenses folles, sans songer à la fragilité de cette beauté sur laquelle se fonde toute leur fortune. Ainsi très rares sont les prostituées, même parmi les plus habiles et les plus fortunées, qui se soient enrichies. Cora P..., dans les mains de qui passèrent d'immenses patrimoines, fut réduite dans l'âge avancé à écrire ses mémoires, pour recueillir quelques sous. Il en est encore pis des prostituées de second rang et même d'ordre infime (1). »

Mais au point de vue des conséquences, le luxe de la grande courtisane somptueuse et fêtée est

(1) Ouvrage cité, p. 571.

de beaucoup le plus à craindre. Ses dehors sont si séduisants, que l'on n'ose pas lui décerner le vil titre de prostituée. Sa richesse et sa grâce, son talent parfois, lui attirent des indulgences, des sympathies et suscitent des convoitises surtout chez celles qui gagnent misérablement du pain, et qui se savent tout aussi captivantes. Nous nous garderons d'entrer ici dans des détails. C'est un côté de la vie de certains milieux des grands centres, parisiens ou autres, que l'on hésite à décrire et où l'on remarque également la mode des maîtresses magnifiquement « entretenues » et fort coûteuses, diminutif de la prostitution... Disons qu'il n'est pas d'invitation plus troublante à la paresse et à la joie, qu'il n'est pas d'exemple plus mauvais et de luxe plus dangereux.

En présence de tous ces périls, on a cherché des remèdes. Certains ont demandé que l'on réduise les manifestations par trop tapageuses de la richesse. D'autres ont vu la solution du problème dans le relèvement des salaires féminins et dans la diminution de la misère. D'autres ont sollicité une réglementation extrêmement sévère de la prostitution, etc... Beaucoup de bonnes choses ont été dites et de nombreux volumes ont été écrits à ce sujet. Il n'est point utile de suivre leurs développements. Les observations sommaires, que nous venons de faire, suffisent pour éclairer notre religion. Nous renvoyons pour le surplus aux ouvrages très documentés qui ont été publiés sur ce

monde spécial de la prostitution et du crime féminin, et aux statistiques où sont enregistrés minutieusement les funestes effets de l'orgueil, de la vanité, de la concupiscence et du désir de plaire chez la femme.

Mais, si nous n'avons pas à nous étendre sur les détails de ces conséquences anormales du luxe féminin, il nous a paru nécessaire, après bien d'autres, de redire dans un appendice que ces conséquences existent, particulièrement graves et dangereuses pour l'existence même de la société. Il nous a paru nécessaire aussi de montrer que si le vol, le crime et la prostitution sont souvent le résultat des salaires de famine et de la misère, ils ont aussi pour cause l'amour exagéré de la femme pour la parure et le mauvais exemple d'un luxe qui apparaît comme nécessaire au bonheur. Nous pensons que là, le législateur pourrait avoir une action. Le législateur français n'a pas encore envisagé des mesures fermes et énergiques. Il laisse aller cet état de choses, comme, à côté, il laisse s'accroître l'alcoolisme. Le mal est pourtant grand. Il y aura inconscience bientôt à ne pas agir.

CONCLUSION

Nous voici arrivé au terme de cette étude du luxe féminin très incomplète et trop hâtive.

Dès maintenant, une constatation générale s'impose : Depuis le jour très lointain où la femelle s'orna d'une première et sauvage parure, la femme n'a cessé de conserver et d'augmenter parfois dans son âme son amour de tout ce qui brille, séduit, et accroît sa beauté corporelle. Du geste ancestral de l'être encore informé et inesthétique qui s'embellissait d'objets grossiers, aux actes délicats et pleins de grâce des élégantes de ce temps, s'enveloppant des merveilles créées pour elles par l'art et l'industrie contemporaine, il semble n'y avoir que la différence du temps, du progrès et des raffinements successifs.

Le luxe féminin est né, nous l'avons vu, dans le double besoin, pour l'homme de satisfaire ses sens, pour la femme de se plaire et de triompher dans

la lutte sexuelle. Puis, à chaque étape nouvelle de l'humanité vers plus de complexité et de mieux-être, le luxe pour d'innombrables raisons a envahi la femme. Ces raisons, nous avons tenté de les résumer. A mesure que les sociétés se sont affinées, que l'homme a cessé de voir simplement dans la femme un objet de plaisir, à mesure que la civilisation a vaincu les préjugés et a fait abandonner bien des coutumes, à mesure que s'est élevée la condition de la femme, nous constatons que son luxe s'est tour à tour rapproché ou éloigné des sens, qu'il a eu des tâtonnements et des heurts, qu'il a évolué selon les lois économiques, les progrès de l'art et de l'industrie, mais qu'en définitive il a toujours persisté, demeurant une préoccupation première de la vie domestique d'abord, de la vie sociale ensuite.

Au cours des siècles connus de l'histoire nous avons observé chez la femme un effort continu vers les ornements, une recherche perpétuelle d'embellissements nouveaux. Nous avons alors assisté à une lutte sévère des pouvoirs publics contre cette passion de la parure, lutte d'où les femmes sont sorties victorieuses, protégées par leur faiblesse et leurs charmes, soutenues par les désirs masculins, aidées par le progrès. Nous avons conclu à l'impuissance absolue des édits somptuaires.

Nous avons parlé aussi du lien qui unit plusieurs sciences et des répercussions infinies et imprévues d'un fait quelconque dans les institutions humaines.

Nous avons signalé quelques effets du luxe féminin dans le domaine du droit pur, à Rome notamment et dans nos anciennes coutumes. Nous aurions pu nous attarder longtemps à la période contemporaine, jeter un coup d'œil sur de nombreux dossiers de divorce à suite de difficultés budgétaires, provoquées par un excès de la toilette féminine, et sur de nombreux procès nés entre couturiers, modistes, clients et clientes à suite des caprices de la mode. Ces procès sont différents les uns des autres et au milieu d'eux nous n'aurions pas trouvé un enseignement juridique utile, qui ait quelque ampleur et une unité. Il nous a paru préférable de regarder de plus haut et de dire que la femme, assujettie dans les principales législations et notamment dans le Code civil a su, mue surtout par son désir de briller et de plaire, amener la Doctrine et la Jurisprudence à plus de bienveillance et à plus de douceur. Nous avons vu des juges essayer de lui rendre facile la réalisation de ses convoitises.

Nous avons analysé encore quelques-unes des conséquences économiques du luxe des femmes. Il a développé le commerce ; il a donné naissance à de florissantes industries. Il possède une des meilleures places dans notre économie nationale. Il a su éveiller l'art ; spécialement l'art des parures * a fait de notre capitale un centre économique si puissant qu'elle a presque le monopole des créations de la toilette féminine. Nous avons cru bon,

par suite, de donner une idée à peu près exacte de l'organisation et de la prospérité de nos maisons de grande couture qui assurent pour la plus grande part la suprématie de Paris. Nous avons encore mentionné certains résultats curieux et intéressants de diverses modes, comme celle des pierres précieuses, des perles, des aigrettes, des panaches, des oiseaux de paradis, etc..

Nous avons noté d'autres faits du plus haut intérêt dans une région un peu mixte, tenant à la fois de la sociologie et de l'économie sociale. C'est ainsi qu'il s'est opéré un déplacement, une diffusion, et si l'on peut dire une décentralisation de la coquetterie des femmes. Tandis qu'autrefois le luxe et le droit de plaire étaient l'apanage exclusif des femmes nobles, puis des femmes riches, l'on voit aujourd'hui dans toutes les couches sociales le même souci pour toutes les femmes de se parer et de charmer. La condition des plus humbles de notre époque est supérieure à la condition des femmes fortunées de jadis. Si le goût du luxe en tant que sentiment a pénétré plus profondément dans l'âme des femmes, le luxe a fatalement augmenté aussi en raison directe de l'accroissement de la richesse, et pour juger une période il faut connaître non plus les manifestations matérielles du faste, mais surtout les désirs qui les ont fait éclore.

Dans le prolétariat, classe ouvrière et masse paysanne, nous avons examiné le luxe de la femme. Nous avons vu qu'il existait à l'état de double be-

soin primitif et social. Nous avons vu qu'il était arrêté dans son développement par les cadres fixes d'un budget réduit et par le niveau de vie imposé au groupe. Nous avons dit quelles causes pouvaient le faire sortir de cette espèce de torpeur ou plutôt des limites établies. Nous avons dit l'influence de la rue, des grands magasins, des classes riches ; nous avons attiré l'attention sur l'augmentation des besoins ; nous avons signalé l'abandon des costumes locaux comme une preuve de l'envahissement de la mode.

Nous avons montré quelle puissance et quelle exagération prenait le luxe féminin dans certains milieux supérieurs et dans l'aristocratie féminine. Nous avons donné certains budgets de toilettes. Nous avons fait entrevoir, dans ces sphères, l'affaiblissement de l'instinct primitif comme déterminant du luxe et nous avons dit la vérité toujours croissante des besoins sociaux féminins, qui paraissent se résumer tous dans un vêtement nouveau.

Il nous a paru humain de dire, après la magnificence de certaines classes oisives, la pauvreté et les souffrances des femmes qui travaillent. Nous avons énuméré les salaires des diverses ouvrières de la mode ; nous avons fait des observations sur les conditions du travail ; nous avons dit la fragilité des lois et nous avons fait appel à la charité.

Enfin, nous avons fait allusion à des misères sociales plus grandes, au nombre si élevé de celles

qui se perdent chaque jour, parce qu'elles ont tout oublié pour être plus belles, plus captivantes, connaître plus de bonheur et moins d'effort, dans un monde où ruisselle l'amour du luxe et où retentit trop l'appel au plaisir facile.

Nous aurions pu également parler de l'état du luxe féminin à cette heure, dans un chapitre intéressant plutôt la morale. Nous n'avons pas cru devoir le faire, car ce chapitre aurait été trop étranger aux questions scientifiques débattues. Il sied de dire cependant que le luxe féminin n'a pas atteint à notre époque, sous un régime de liberté, sans réglementation légale du costume et de la parure, le degré de folie où il est monté à certaines périodes de l'histoire, sous l'Empire Romain, sous les Valois, sous le Directoire, par exemple. Quoique le luxe ait tendance à gagner nos campagnes et à devenir plus intense dans les milieux ouvriers de l'industrie urbaine, quoique les femmes du haut monde soient soucieuses par-dessus tout de s'orner de mille façons pour se faire admirer, nous ne voyons pas grandir au delà des limites permises de coupables passions. Nous devons signaler pourtant un amour assez critiquable de nos contemporaines pour l'élégance des dessous suggestifs. Longtemps, le luxe extérieur fut le seul possible économiquement et le seul recherché par vanité. Il y a un quart de siècle environ, la mode d'un luxe intime a gagné la société. La vogue de tous ces tissus fins, légers, délicats, de toutes ces lin-

geries ajourées, subtiles et parfumées, qui ensèrent voluptueusement le corps féminin, vient de passer de la ploutocratie à la masse des femmes. Les images des catalogues et les expositions de blanc des grands magasins lancent jusqu'au fond de la démocratie le goût de ces fantaisies ruineuses et de ces déshabillés lascifs. Quoique notre siècle soit sceptique, tolérant et optimiste, il y a peut-être là un danger latent, le germe d'une maladie sociale dont il faut prendre aussitôt conscience....

Ainsi nous avons fait au cours des pages qui précèdent de nombreuses constatations ; nous avons noté des enseignements particuliers et nous avons donné des conclusions partielles. Une conclusion générale s'impose à la suite de cette synthèse des questions parcourues et des notions acquises.

Contre le luxe féminin, dont nous connaissons maintenant les caractères et dont nous pouvons mesurer les conséquences, toutes les conséquences, faut-il agir ? Si oui, comment faut-il agir ?

Une telle question est de nature à faire supposer que le luxe féminin est un mal. Certes, le luxe féminin a des attraits et il ne faudrait pas être homme pour ne les point goûter. Les modes les plus osées vivent beaucoup de notre complicité et de nos encouragements. Le luxe féminin épargille le bonheur dans l'existence des unes, il captive les yeux, il augmente certains plaisirs, il agrmente, il enjolive la vie. C'est son côté agréable. Il est même un bien

fort appréciable quand il apparaît sous les seuls dehors d'un art très pur, capable de faire oublier la sensualité qui est presque toujours à sa base. De plus il stimule l'effort, il récompense le labeur, il assure le pain à beaucoup, il fait la prospérité de notre commerce et de notre industrie ; il est en un mot un facteur fort puissant du progrès économique. Nous énumérons des choses déjà dites.

Mais à côté de ces bons effets se dressent les conséquences mauvaises, que nous avons indiquées également, les ravages, les misères de toutes sortes qu'il est susceptible de provoquer. Et dès lors il paraît presque impossible de dire s'il est assurément un bien ou s'il est indubitablement un mal. C'est le doute, l'éternel conflit du luxe et des mœurs. Il en est du luxe féminin comme du luxe en général. S'il est un bien, on est fondé à observer que ce bien offre un péril perpétuel. S'il est un mal, on peut dire que ce mal est nécessaire et qu'il est presque impossible de l'enrayer. On peut cependant affirmer que le luxe féminin est plus dangereux et qu'il offre davantage l'aspect du mal que le luxe en général par suite de sa nature même, de son intensité, de son passé et par suite aussi de la nature plus faible et plus impressionnable de la femme qu'il domine complètement aujourd'hui, ainsi que nous l'avons maintes fois exprimé.

La conclusion pratique semble être que tous les efforts doivent tendre simplement à empêcher dans la mesure du possible les mauvais effets de se pro-

duire. Nous savons que les mauvais effets se produisent, quand le luxe féminin atteint à un certain degré de profondeur ou de perversité. Il faudrait en conséquence le surveiller, le contrôler sans cesse, le cantonner dans les cadres où il ne peut nuire. Il faudrait en outre le préserver de certaines circonstances qui peuvent lui donner une allure immorale et des caractères antisociaux, comme cela s'est produit quelquefois.

On nous dira qu'il n'est point aisé d'asservir une chose aussi variable et aussi capricieuse.

Pour arriver à ces fins, on a préconisé bien des moyens.

Ce n'est certainement pas une réglementation légale du taux du luxe qu'il faut employer ! Les expériences ont été concluantes.

Serait-ce un éternel appel au bon sens et à la morale ? Nous croyons encore ce système dérisoire, car il est trop dans la coutume que les femmes plaisent et se parent et l'on s'accorde trop à dire couramment que le luxe est souvent moral et qu'il fait vivre une grande partie de l'humanité.

On a dit que le luxe féminin devait être contrebalancé par beaucoup de pitié et de charité. L'on a compté sans l'égoïsme de ceux qui possèdent.

On a parlé de lois pour combattre certains résultats néfastes et certaines souffrances, comme les désirs inassouvis, les mauvais exemples d'un faste éhonté, la misère, le manque d'hygiène, les salaires de famine, les labeurs écrasants, le vol, le

crime, la prostitution, etc... Il est indéniable que des lois sages peuvent apporter quelques soulagements à certains de ces maux et faire que les autres se produisent moins nombreux ou moins violents. Elles peuvent empêcher une certaine contagion. Mais combien il est difficile de les obtenir bien vivantes et prêtes à l'action de parlements timorés et conservateurs et de les appliquer, même lorsqu'on les a obtenues fragiles, avec toute la vigueur voulue ?

Mais nous savons, d'autre part, que le luxe masculin, en ce qui concerne la parure et tout ce qui en dépend, est devenu peu à peu modeste, alors que celui de la femme a suivi une voie contraire. Nous pensons que ce fait, ce rapprochement, doivent nous indiquer le remède. Pour nous, le problème consiste à ramener le luxe de la femme, luxe surtout du costume et des amignonnements, au niveau du luxe de l'homme, ou même, très volontiers, à un niveau légèrement supérieur. Le mieux n'est-il pas alors de rapprocher tout simplement la femme de l'homme, de lui ouvrir des horizons semblables, de lui accorder des droits analogues, de la contraindre à des devoirs identiques et d'entreprendre aussitôt pour ce but nouveau sa nouvelle éducation ?

L'on va nous objecter, nous entendons bien, que ce que nous demandons n'est pas autre chose que la mise en pratique des revendications du féminisme. Tel n'est pourtant point notre but. Nous sommes loin, bien loin, de réclamer pour la femme

les mêmes droits, les mêmes fonctions que celles exercées par les hommes. Le meilleur féminisme, est, à notre avis, de n'être point féministe. Nous ne voulons pas cette chose impossible que la femme ait la même existence que l'homme et s'il faut spécifier, qu'elle aille à la guerre par exemple, qu'elle vote, qu'elle use sa faiblesse et sacrifie sa beauté à certaines besognes.

Il y a tout un monde entre cela, qui serait un mal, et ce que nous envisageons pour elle, comme un bien. Nous exprimons le seul désir, vraiment peu audacieux, que dans une instruction plus sérieuse, une éducation moins frivole, une vie plus près des soucis et de la réalité, la femme perde un peu de son goût pour la coquetterie mesquine et de sa passion pour ces petites choses qui semblent embellir. Nous formons le vœu que rationnellement elle cultive son intelligence, qu'elle élève sa volonté et son cœur, comme le fait son compagnon; et cela ne veut point dire qu'elle doive occuper les mêmes fonctions que lui. Nous voudrions que, mêlée un peu plus à l'existence sociale, songeant même parfois à de graves problèmes, comme celui de la dépopulation, elle ne considère pas comme sacrés seulement ses vêtements, ses bijoux, ses joujoux, qu'elle ne s'inquiète pas uniquement et toujours uniquement de la mode, des toilettes, des émotions passagères qu'elle produit par ses attraits extérieurs. Nous voudrions qu'elle suive de plus près l'éducation de ses fils, le travail de son mari,

qu'elle soit plus sensible à toutes les misères. Nous voudrions qu'elle s'occupe moins de sa chair pour songer qu'elle a une intelligence et un sens moral et que ceux auxquels elle donne le jour héritent aussi des qualités et des défauts de son esprit. Tout cela est possible et facilement réalisable avec un peu de bonne volonté de part et d'autre.

En formulant ces espérances, nous ne méconnaissons nullement les qualités naturelles du sexe féminin, faiblesse, harmonie, beauté, grâce, etc...

Nous ne voulons pas que la femme perde quoi que ce soit de sa séduction vraie et saine. Nous ne voulons pas lui enlever le droit de se parer, mais nous voudrions qu'elle atténue franchement le seul souci qu'elle a, de s'orner suivant des règles changeantes et compliquées, suivant des formules autoritaires et suivant une mode, souvent nuisible à la véritable beauté, quelquefois immorale. Elle se parera selon la haute et intelligente compréhension qu'elle se sera faite dorénavant de toutes choses, de l'art, de la nature, de l'amour, de la vie. En conservant son charme intégral, elle pourra accomplir le rôle social plus près de l'homme que nous désirons pour elle, demeurant à notre égard ce qu'il faut qu'elle demeure : « la femme », avec tous les caractères physiques et tous les sentiments qui sont son apanage. Pour le plus grand bien d'une civilisation qui peut s'étioler, elle prendra en sus quelques vertus et quelques qualités masculines, qu'elle a possédées sans doute autrefois et qu'elle est en

voie de trop oublier. Ces nouvelles qualités ne nuiront en rien aux siennes propres. Elles se superposeront, ou mieux elles se manifesteront à des moments distincts.

Et si par un malheureux hasard, il en était autrement, si la femme rapprochée un jour de l'homme intellectuellement et moralement, par une éducation et une instruction à établir, demandait, comme le demande déjà le féminisme contemporain, une égalité de fait, absolue dans tous les domaines, et perdait dans cette nouvelle façon de vivre les charmes de son sexe, nous serions les premiers à proposer un retour vers le passé et à dire qu'on lui rende son ancienne existence et son luxe malgré ses dangers sociaux, car nous estimons qu'une telle humanité serait moins agréable, plus hypocrite et plus malheureuse que la nôtre.

Vu :

Le Président de la Thèse,

Ch. GIDE.

Le Doyen,

F. LARNAUDE.

Vu et permis d'imprimer :

Paris, le 12 février 1914.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE	7
AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	17

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Une définition du luxe..	27
CHAPITRE II. — <i>La Femme</i> . — La condition sociologique de la femme à travers les principales civilisations. — De son infériorité physique et psychique. — Sa situation actuelle. — L'œuvre masculine.....	39
CHAPITRE III. — <i>Le Luxe féminin</i> . — Naissance et développement du luxe féminin. — La mode.....	60

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Grèce-Athènes</i> . — Les femmes mariées et les courtisanes. — Les lois somptuaires. — Les excès du luxe. — Le commerce grec.....	101
CHAPITRE II. — <i>Rome</i> . — Naissance du luxe. — La loi Oppia. — Caton l'Ancien. — L'impôt somptuaire. — La répercussion économique du luxe des femmes à la fin de la République. — Les <i>Portoria</i> . — La liberté du luxe et l'indépendance des femmes sous l'Empire. — Les <i>Procuratores</i> . — Le tribunal de Galba.....	115
CHAPITRE III. — <i>De Rome à nos jours</i>	140
<i>Section première</i> . — Les ordonnances des rois de France contre le luxe des femmes.	140
<i>Section II</i> . — Simple aperçu du progrès économique par le costume féminin.....	160
<i>Section III</i> . — De quelques effets du luxe féminin en droit germanique et dans la formation du droit français.....	172
<i>Section IV</i> . — Le luxe féminin dans la société contemporaine.....	188
1° Ses relations avec le droit.....	188
2° La classe ouvrière. — Les budgets ouvriers. — Les dépenses « vêtement » de la femme. — L'évolution du luxe féminin. — L'augmentation des besoins. — Le rôle de la rue et des grands magasins. — L'envahissement de la mode...	188

3° La masse paysanne. — Les budgets ruraux. — Les influences extérieures. — Les journaux de modes. — L'abandon des costumes locaux.....	188
4° Les milieux riches et l'aristocratie féminine. — La gamme des dépenses féminines. — Perles et pierres précieuses. — Plumes fines et paradis. — Quelques répercussions commerciales et industrielles. — Conséquences économiques et sociologiques. — La variété des besoins.	189
CHAPITRE IV. — <i>Paris</i>	241
<i>Section première.</i> — La grande couture. — Nos industries du luxe féminin. — Naissance, développement et rôle prépondérant de la grande couture. — Quelques chiffres d'affaires. — Organisation des ateliers et des salons. — Les ventes en France et à l'étranger. — Les impayés et la réclame du grand couturier.....	241
<i>Section II.</i> — Les ouvrières de la grande couture et de la mode. — Exploitation générale de la femme. — Salaires des diverses ouvrières de la grande couture. — Le travail à domicile. — La durée de la journée. — L'hygiène et la sécurité. — La législation et les œuvres de charité..	262
APPENDICE. — Le vol, la kleptomanie, le crime, la prostitution.....	289
CONCLUSION	301
TABLE DES MATIÈRES.....	315

Toulouse. — Imprimerie M. BONNET, rue Romiguières, 2.



IMPRIMERIE M. BONNET, 2, RUE RONIGUËRES. — TOULOUSE.